

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

GILBERT Pierre, *Esquisse d'une histoire de l'Égypte ancienne et de sa culture*, Bruxelles, Office de Publicité, 1949 (Collection Lebègue, n° 99).

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Les enfants de Pierre Gilbert et la Digithèque ont déployé leurs meilleurs efforts pour respecter la législation applicable en matière de droits d'auteur pour obtenir le consentement du titulaire des droits de l'œuvre ici reproduite. Toutefois, le titulaire des droits en cause n'ayant pu être identifié malgré les efforts déployés, il a été décidé de reproduire l'œuvre en cause, étant entendu que celui qui serait titulaire de droits sur l'œuvre est invité à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des œuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



Don Prof. P. Gilbert.

COLLECTION LEBÈGUE

PIERRE GILBERT

Conservateur-adjoint au Musée du Cinquantenaire

Professeur à l'Université de Bruxelles

Directeur-adjoint de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth

Esquisse d'une Histoire de l'Égypte ancienne et de sa Culture

9^{me} Série — N° 99



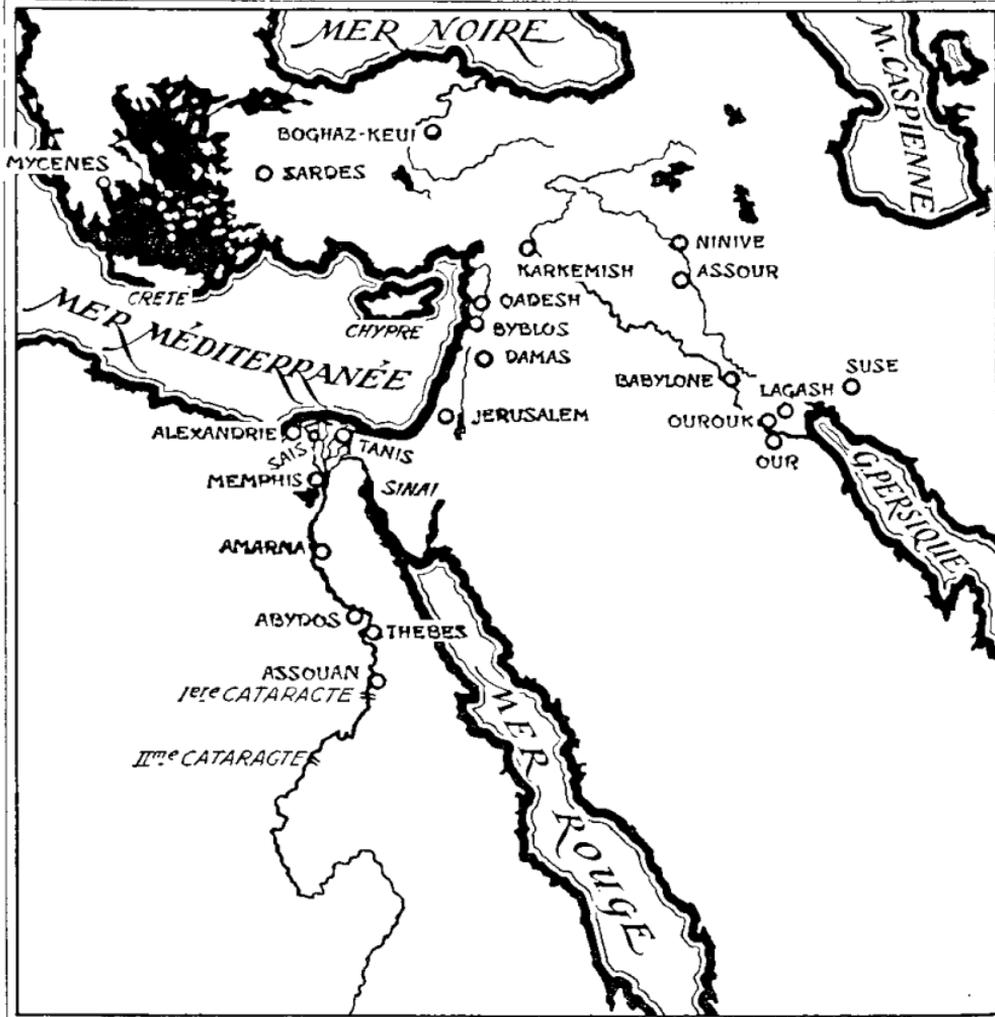
OFFICE DE PUBLICITÉ

ANC. ÉTABL. J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS, S. C.

Rue Marcq, 16, Bruxelles

—
1949

*A la mémoire
de mon maître Jean CAPART,
fondateur de l'égyptologie
en Belgique.*



INTRODUCTION

Notre connaissance de l'Égypte ancienne est encore en devenir; mais il est bon, de temps en temps, de faire le point. Ce petit livre n'a pas d'autre but : caractériser l'histoire de ce pays, un peu à la façon des artistes égyptiens, qui résorbaient le détail dans la ligne d'ensemble.

Le moment n'est pas mauvais pour saisir d'un regard ce long passé. Des travaux récents permettent de résoudre avec moins d'incertitude le plus inquiétant des problèmes essentiels, celui de la chronologie. Rappelons-en les données.

Les annalistes égyptiens comptaient par année de règne de tel ou tel roi; et ils classaient ceux-ci par dynasties. Si leurs ouvrages étaient dignes de foi et nous étaients parvenus complets, nous n'aurions qu'à remonter des dynasties les plus récentes, appartenant aux derniers siècles avant J.-C. où la chronologie est bien établie par rapport à notre ère, pour disposer les événements le long d'une échelle assurée. Malheureusement les antiques annales des Égyptiens ne nous sont connues que par des résumés et tableaux très altérés. Nous savons que plusieurs dynasties, données comme successives par ces documents, furent en fait simultanées. Et beaucoup de chiffres sont perdus. Toute datation paraît donc impossible. Par bonheur, certaines observations astronomiques peuvent suppléer au défaut de notre information.

Très tôt les Égyptiens portèrent, par une remarquable précision, leur année civile de 360 à 365 jours. Ils en fixaient le début à la première apparition, avant l'aube, de l'étoile Sothis, notre Sirius, dans la région d'Héliopolis et de Memphis, où elle annonce la venue de l'inondation. Il manquait un quart de jour à cette année pour qu'elle recouvrît l'année naturelle. Au bout de quatre ans, il y avait entre elles un décalage d'un jour. Pour que le commencement de l'année civile coïncidât de nouveau avec le premier lever de Sothis, il fallait quatre fois 365, soit 1460 ans. Or les Égyptiens ont parfois noté à quel jour de l'année

129560

civile déplacée était apparue l'étoile. Il est donc possible de calculer à quel point ils en étaient alors du cycle de décalage. Et nous pouvons grouper en sections chronologiques les événements proches de ces dates « sothiaques. »

D'autre part, des recoupements de l'histoire d'Égypte avec celle de pays voisins, dont la chronologie, aux époques récentes du moins, est mieux connue, permettent d'assigner à certains de ces groupes d'événements une date par rapport à notre ère. Les deux systèmes se rejoignant, il est désormais possible de constituer à l'histoire d'Égypte, jusqu'au groupe sothiaque le plus ancien, c'est-à-dire au début du Moyen Empire, un cadre chronologique assez sûr.

Il est vrai que le raisonnement ci-dessus repose sur une hypothèse; des savants ont en effet contesté que les Égyptiens aient pu supporter de laisser leur année civile avancer de plus en plus sur l'année vraie, au point qu'au bout de quelques siècles des fêtes d'été fussent tombées en hiver. Un fait cependant invite impérieusement à écarter cette objection : plusieurs des dates sothiaques témoignent d'un écart déjà si avancé — sous le règne de Thoutmès III il atteignit les 328 jours — qu'on ne voit pas pourquoi, ayant laissé le décalage se prolonger jusque-là, on se serait avisé encore de le corriger.

On sait par ailleurs que le déroulement d'une année sur l'autre fut respecté à la Basse Époque, et la périodicité de 1460 en 1460 ans considérée probablement comme sacrée. Même les décrets de rajustement des Ptolémées plus rationalistes ne purent rien pour en altérer le cours. Sans doute les prêtres et les paysans suivaient-ils, pour la fixation des fêtes et le retour des travaux de la terre, un calendrier pratique, fondé peut-être sur les mouvements des étoiles, et quelque scrupule religieux les empêchait-il de contrarier par des réformes le progrès régulier de l'année civile sur l'année naturelle. Il s'ensuit que le cadre chronologique fourni par les dates sothiaques a beaucoup de chance d'être valable.

Des confirmations extérieures viennent changer cette vraisemblance en quasi-certitude. Des observations astronomiques, jointes à de nouvelles indications de listes royales enfin publiées, permettent de serrer de plus près la réalité dans la chronologie de l'Asie occidentale. L'un des traits les plus marquants de cette réforme est de rajeunir de deux siècles Hammourabi, dont le règne se placerait dans la première moitié du XVIII^e siècle,

au moment où la XIII^e dynastie succède en Égypte à la XII^e. Je tâcherai de montrer dans ce livre que ce nouvel arrangement s'engrène beaucoup mieux que l'autre à l'histoire de l'Égypte, établie d'après les dates sothiaques, de sorte que les chronologies respectives de la Mésopotamie et de l'Égypte s'en fortifient l'une l'autre. M. Frankfort a déjà accepté ce remaniement dans *Kingship and the Gods*.

Il apparaît aussi que ce système nouveau s'accorde, non plus seulement avec l'opinion de tel ou tel savant, mais avec les données naturelles exposées par M. Schaeffer dans sa *Stratigraphie comparée et chronologie de l'Asie occidentale ancienne*. Cet ouvrage englobe le Proche Orient et l'Égypte dans un même champ de répercussions de catastrophes sismiques et de reprises d'activité prospère, aux périodes ancienne, moyenne et récente de l'âge du bronze. Liée par des conditions naturelles communes, l'histoire des différents pays de la Méditerranée orientale gagne en unité. Et ce tableau révélateur vient à point pour nous permettre de remonter avec quelque sûreté plus haut que nous ne pouvions le faire en Égypte par la chronologie sothiaque, arrêtée au début du Moyen Empire. La durée de l'Empire Memphite ne prête pas à grand doute; c'est la période intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire qui est incertaine. Or il semble maintenant que l'expansion du pouvoir mésopotamien sous la dynastie d'Agadé fût rendue possible par le déclin de l'Empire Memphite, auquel peut-être elle contribua.

Beaucoup plus anciennement, l'époque des palettes de schiste et des manches de couteaux historiés en Égypte, qui introduit l'avènement de Ménès et l'union du Haut et du Bas Pays sous les dynasties historiques, a de tels rapports de style et de thèmes avec la civilisation sumérienne en Mésopotamie, au passage de la période d'Ourouk à celle de Djemdet Nasr, qu'il n'est plus possible de nier leur synchronisme. Il en résulte que la période archaïque dura beaucoup plus longtemps sur l'Euphrate que sur le Nil. C'est d'autant plus vraisemblable que la Mésopotamie divisée nous a laissé beaucoup plus de monuments de cette phase de son histoire que l'Égypte unifiée et prospère. Il est logique d'en conclure que les matériaux se sont accumulés d'un côté durant beaucoup plus de temps que de l'autre. Je tiens pour à peu près assuré que l'Époque Thinite et l'Ancien Empire égyptiens correspondent à la période de Djemdet Nasr et à celle des Dynasties Archaïques en Mésopotamie. S'il est encore hasardeux d'attribuer des dates précises aux événements

du troisième millénaire, du moins commence-t-on à pouvoir mieux rattacher l'une à l'autre les deux grandes civilisations complémentaires.

Elles sont en effet complémentaires, dans leurs apports à la civilisation grecque et latine. On devine que l'Égypte eut plus de goût et la Mésopotamie plus de science. Au reste, il est imprudent de trop pousser la comparaison. Il est aussi dangereux, par exemple, de juger l'architecture mésopotamienne sur le peu qui nous en reste que la littérature égyptienne sur quelques débris de papyrus, alors que les tablettes d'argile cuite ou durcie ont survécu aux temples de brique crue de l'Euphrate, et que les temples de granit et de grès du Nil restent beaux jusque dans leur ruine. Quelque pauvres que nous soyons en textes de l'Égypte ancienne, il nous en reste cependant assez pour pressentir, à défaut de tous les traits de sa civilisation, l'esprit de sa culture.

Les chapitres II, VII, XI et XVII traitent des problèmes encore en suspens. Le lecteur désireux de se faire seulement une idée d'ensemble pourra sans inconvénient les passer.

Les dimensions de cet ouvrage ne permettent pas une véritable illustration. Quelques planches donneront le ton d'une culture qui sut échapper aux dangers du raffinement comme de la facilité. Le pectoral du Musée métropolitain de New-York a été reproduit avec l'aimable autorisation des conservateurs. Le lecteur trouvera davantage dans les albums de Jean Capart, sur *l'Architecture, la Statuaire, les Arts graphiques, les Arts mineurs* et dans le volume *Pour faire aimer l'art égyptien*, publiés aux Établissements Vromant.

M. Capart, mon guide en égyptologie depuis l'enfance, avait accepté la dédicace de ce livre que j'offre aujourd'hui à sa mémoire. La bibliographie qui suit n'épuise ni mes dettes ni ma gratitude. Je dois beaucoup au regretté Alexandre Moret et à M. Jacques Pirenne, qui ont renouvelé nos vues sur l'histoire d'Égypte, à mes collègues de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, dont la savante complaisance met en valeur la riche bibliothèque, et à mes maîtres et collègues de l'Université de Bruxelles, dont la méthode m'a formé à une conception de l'histoire moins centrée sur les événements que sur l'évolution de l'esprit dont ils sont les signes. Je remercie particulièrement M. Hombert et M^{lle} Préaux, qui ont bien voulu lire les chapitres consacrés à l'Égypte grecque et romaine.

CHAPITRE PREMIER

Double origine de l'Égypte.

Comme toutes les civilisations premières de l'antiquité, celle de l'Égypte semble être née de la mer.

La côte basse, révélée par ses palmiers entre le ciel et l'eau, invitait le marin. Dès le quatrième millénaire av. J.-C., les habitants de ces plages rencontraient les Syriens, et probablement les Crétois, pour échanger les produits de leur sol et de leur industrie. Aucun d'eux n'apportait la civilisation; ils se civilisaient l'un l'autre.

Ainsi le delta du Nil, terre méditerranéenne dans l'échancrure des falaises d'Afrique, avait vu se former une culture méditerranéenne.

La vallée du Nil, au creux d'une faille du plateau de Libye, n'était pas encore l'Égypte. Elle connaissait une civilisation néolithique africaine, occupée de culture, de chasse et de pêche. Le cuivre y était apparu, mais était peu employé.

Il était fatal que le pays le plus riche et le plus avancé entreprit sur l'autre; peu à peu, la poterie noire, rouge à bord noir, pourpre à grossiers dessins blancs, des gens du Sud, cède et disparaît de la vallée devant la poterie claire, peinte de scènes de navigation, dont maint exemplaire montre un bateau portant comme enseigne l'emblème d'une cité du Nord.

La grande nouveauté fut la création, jusqu'à la première cataracte du Nil, de villes semblables aux cités laborieuses et riches que le commerce avait développées dans le Delta.

L'Égypte s'était étendue de la basse plaine du Nil à toute la vallée navigable, apportant avec elle ses dieux.

Horus est un dieu du ciel; il est figuré par le faucon, au vol sûr, au regard vif; le soleil et la lune sont ses yeux; mais il devient de plus en plus solaire; c'est peut-être au moment où il s'est mué en soleil que Hathor, « Demeure d'Horus », reçut son nom et son rôle de déesse du ciel; on lui attribue aussi la fécondité; de là sa forme de vache. Osiris personnifie la vigueur printanière; il naît et meurt avec la belle saison; la découverte récente (à Héliouan, au sud du Caire) d'un exemplaire très ancien de son symbole, le *djed*, généra-

lement trop stylisé pour que l'on comprît bien ce qu'il représentait, permet de croire qu'un de ses aspects primordiaux fut celui d'un dieu-arbre. Ainsi se trouverait confirmée la légende, rapportée par Plutarque, de l'arbre miraculeusement grandi autour du corps d'Osiris échoué sur la plage de Byblos. Il y aurait non seulement ressemblance, mais aussi parenté entre ce dieu et les dieux de printemps de l'Orient, dont le plus connu est l'Adonis syrien. Et le rapprochement de ces figures divines rappellerait le commerce très ancien des bois du Liban échangé contre le blé d'Égypte, qu'Osiris représente également.

Il est hasardeux de déduire de textes plus récents la politique de ces temps reculés ; il est hors de doute cependant qu'il s'était constitué un royaume de Haute Égypte et un autre de Basse Égypte. Leur rivalité n'empêcha pas cette fin de l'époque prédynastique d'être fort active et prospère. La civilisation fait de rapides progrès.

La taille du silex est incomparable. Les plus belles pièces sont des couteaux parfaitement réguliers, qu'enrichit souvent une poignée d'ivoire ou d'or, sculptée d'ornements ou de figures.

Une sculpture analogue, décrivant une chasse ou un combat, voire un épisode mythologique, envahit les deux faces des palettes de schiste, naguère en forme d'animaux, que l'on avait coutume de déposer comme talismans dans les tombes et qui deviennent des monuments votifs dans les temples. Certains motifs, héros tenant à la gorge deux animaux dressés contre lui, fauves affrontés aux cous démesurément allongés, se trouvent à la fois en Égypte et en Mésopotamie. Ces thèmes singuliers ne peuvent avoir été inventés indépendamment de part et d'autre. Il faut croire qu'il y eut entre les deux pays un échange d'influences. Elles se seraient exercées par la Syrie, où l'Euphrate est le plus proche de la Méditerranée, et où la culture mésopotamienne, à tous ses moments de grande expansion, a débordé vers la mer, et peut-être par le Ouadi Hammamat, qui met en communication l'Égypte du Sud avec la mer Rouge et le golfe Persique. Cette force d'expansion de la culture sumérienne, très puissante au moment où finit la période d'Ourouk, et où commence celle de Djemdet Nasr, rencontra des résistances en Égypte. Des scènes de combat mettent aux prises Égyptiens et Orientaux ou orientalisés. Mais ces rencontres furent fécondes. Elles stimulèrent les deux peuples. L'art qui nous en a gardé la trace n'est encore ni l'art égyptien ni l'art mésopotamien traditionnel : il est plus libre ; mais sa force et sa fougue, sa hardiesse décorative, sont d'une saveur saisissante.

 Au milieu de ces rencontres, à la fin de la préhistoire, le royaume

de Haute Égypte, conquis à la civilisation du pays du Nord, l'emporte sur lui militairement. On ne voit cependant jamais de lutte représentée entre un roi du Sud et un roi du Nord. Il est possible que les villes maritimes du Delta, riches et turbulentes, aient substitué leur pouvoir à celui de la royauté, ou que les Orientaux aient occupé le Bas Pays, et que les rois de Haute Égypte se soient posés en champions et successeurs de leurs frères dépossédés. Peut-être avaient-ils hérité de leurs droits à la suite de mariages entre les deux lignées. Les pharaons de la première dynastie allaient en tout cas épouser des princesses du Nord, pour légitimer leur conquête, dont l'achèvement marque le début de l'histoire vers 3200 av. J.-C.

CHAPITRE II

Problème de la prééminence culturelle de la Basse Égypte.

J'ai dit que la civilisation était beaucoup plus avancée dans la Basse Égypte que dans le pays du Sud. Ce fait est parfois contesté. Le Delta, humide, et toujours retravaillé par les hommes, a gardé si peu de ruines, par rapport à la vallée, qu'on ne l'a guère fouillé et que l'on n'y est pas arrivé au niveau des couches archaïques. Ce n'est donc pas d'après des vestiges retrouvés sur place que l'on peut conclure à l'antériorité culturelle du Nord. C'est d'après d'autres indices.

Le premier, on l'a vu, est la présence d'enseignes de cités du Nord dans le décor des vases de la deuxième période prédynastique, beaucoup plus évoluée que la première.

Mais l'indice le plus net est aussi l'anomalie qui pose le problème : l'apparition, dès l'union de la Haute et de la Basse Égypte, d'une civilisation vraiment trop peu préparée à la période prédynastique par la culture de la Haute Égypte seule, d'où nous viennent tous nos témoins archéologiques.

L'écriture, la composition des tableaux en relief, l'architecture monumentale, surgissent presque formées dès le début de la première dynastie.

L'écriture est complexe. Le système est fixé; les caractères ont pris, à côté de la signification de l'objet que leur dessin représente, une valeur de son. En suivant ce principe, pour le français, nous écririons, par exemple, le nom du bouleau au moyen d'une boule, suivie d'une ligne ondulée figurant l'eau, le tout déterminé par une vague silhouette d'arbre, qui ne se prononce pas, mais qui invite dès l'abord à reconnaître dans la combinaison des signes « bouleau », le nom d'une espèce d'arbre. Il faut du temps pour fixer une telle notation.

Ce système d'écriture avait dû s'élaborer en Basse Égypte, sur un véhicule fragile, le cuir, et peut-être sur le papier de moelle de roseau, appelé papyrus, communément employé dans la suite. On imprimait aussi sur de l'argile les textes et dessins des cylindres gravés, d'un usage si courant en Mésopotamie.

La composition claire du relief égyptien d'époque pharaonique diffère beaucoup du fouillis pittoresque et spontané des tableaux prédynastiques. Ceux-ci, qu'ils soient peints sur des vases, ou des

murs de tombe encore bien frustes, ou bien sculptés en relief sur les palettes de schiste, annoncent très peu l'équilibre vivant, la répartition nette et justement centrée des deux faces de la palette du roi Narmer, qui commémore l'union de la Haute et de la Basse Égypte par la victoire de la première sur la seconde. Ce précieux objet se rattache à la série des palettes prédynastiques par le groupe des fauves aux trop longs cous, entrelacés ici, probablement pour signifier la constitution de l'unité égyptienne. Il est sculpté sur la face et le revers de compositions déjà toutes classiques. C'est d'autant plus frappant que l'exécution, sèche, plate et froide, en est très indigne. Comment expliquer cette disparité sinon par l'hypothèse qu'un sculpteur de la Haute Égypte, où a été trouvée la palette de Narmer, a copié en l'adaptant une composition du Nord, sans pouvoir en saisir toutes les qualités d'art? Peut-être le modèle qui l'avait inspiré n'était-il pas une sculpture sur pierre, mais une peinture sur étoffe, sur papyrus, sur une muraille de briques crues, depuis longtemps retournée à la poussière. Ce n'est que sur de pareilles matières qu'avaient pu s'élaborer de grandes scènes composites comme celles des montants de porte en granit du roi Khâsekhemoui au temple de Hiéraconpolis, passés au musée du Caire.

Il faut attendre le début de la I^{re} dynastie pour que se révèle dans la vallée du Nil une grande architecture; mais aussi se révèle-t-elle alors toute constituée. Ces grands monuments, dont les faces extérieures s'ordonnent en une sobre alternance de niches et de pilastres, ont dû être fort beaux, mais il n'en reste que des débris, parce qu'ils sont faits de briques crues. Cela même confirme encore l'origine septentrionale de ce genre de construction, logique dans le delta limoneux, mais non dans la vallée où la pierre abonde.

Tant qu'à regarder vers le Nord, a-t-on dit parfois, pourquoi s'arrêter à la Basse Égypte? pourquoi ne pas chercher dans cette autre civilisation de plaine, dans la Mésopotamie, qui venait d'être en rapport avec l'Égypte, l'origine de cette culture supérieure qui apparaît à la I^{re} dynastie? Précisément les édifices du pays de l'Euphrate sont parés, comme ceux des bords du Nil, d'un décor étonnamment semblable de niches et de pilastres; et il faut avouer qu'il y en a là dès la fin de la période d'Obéid, à Eridou, des exemples beaucoup plus anciens que ceux de l'Égypte. Mais cette ressemblance vient de la copie d'un même modèle, le bâtiment de madriers. La peinture qui, en Égypte, dans bien des cas, reproduit sur ces pilastres de briques leurs prototypes en bois, prouve que ces modèles avaient existé dans le pays même; l'Égypte n'a pas imité des monuments de briques; elle a, comme la Mésopotamie, copié, dans le matériau le plus commun

du delta du Nil et de la plaine de l'Euphrate, en briques crues, un modèle de bois. Sans doute Égyptiens et Mésopotamiens, très pauvres, les uns et les autres, en bois de construction, allaient-ils déjà le chercher là où nous savons qu'ils l'ont cherché plus tard, dans le Liban. La façon dont les Libanais débitaient les troncs pour le transport conditionnait probablement la construction, la plus simple qui soit, et telle que tout enfant l'imagine sans modèle, quand il pose sur le sol un cadre de blocs, puis qu'il dresse sur ceux-là d'autres blocs, à intervalles réguliers, et couronne le tout d'un nouveau cadre en travers duquel il ne s'agit plus que de jeter une couverture quelconque. C'est l'imitation en briques d'un bâtiment de ce genre qui aboutit aux monuments ornés de niches et de pilastres de l'Égypte comme de la Mésopotamie. S'il fallait absolument accepter que ces deux architectures fussent apparentées, il ne faudrait pas supposer que l'une procédât de l'autre, mais que toutes deux se fussent inspirées d'un même modèle de bois et ce modèle serait à chercher dans le pays d'où leur venait à toutes deux le bois de construction.

La Mésopotamie ne pouvait donner à l'Égypte ce qu'elle n'avait pas elle-même. L'écriture et la composition des reliefs pharaoniques ne peuvent s'expliquer par la Mésopotamie; il n'y a pas de raison d'y chercher l'origine d'autres réalisations qui apparaissent avec les premières et pas plus soudainement. Reste la Basse Égypte. C'est là que tout oriente nos recherches.

Les fouilles d'Hélouan confirment encore ces vues. Les tombes de la fin de la période prédynastique et des deux premières dynasties, qui faisaient peut-être partie de la nécropole d'Héliopolis, ville sainte du dieu-soleil Râ, sise au bord de la plaine et tout orientée vers la Basse Égypte, sont d'un type déjà plus évolué que les tombeaux de la vallée. Le bâtiment y est encore de briques crues, mais les lambris, au lieu d'y être de bois, sont exécutés en pierre.

D'autre part, les types humains relevés à Hélouan diffèrent, par une plus grande capacité crânienne, de tous ceux que l'on a observés, pour la période prédynastique en Haute Égypte, où ils seront au contraire l'élément dominant à l'époque historique. Il semble donc qu'à la faveur de l'annexion de la Basse Égypte au royaume de la vallée, ce dernier se soit laissé une nouvelle fois et plus complètement envahir, non plus par une aristocratie conquérante, mais, peu à peu, par toute une population plus développée et qui finit par supplanter l'élément plus méridional.

L'histoire des deux premières dynasties est foncièrement celle de ce progrès de la race et de la culture méditerranéennes, qui achèvent de constituer l'état et le peuple égyptiens.

CHAPITRE III

Les deux premières dynasties.

Les rois thinites cimentent par leur organisation l'union des deux pays.

Le conquérant que la tradition connaît sous le nom grécisé de Ménès, et qui est peut-être un composé légendaire des derniers rois du Sud (dont Narmer), passe pour avoir fondé, en face d'Héliopolis, au débouché de la vallée sur la plaine, la *Citadelle du Sud*, qui sera le noyau de la ville de Memphis. Cet établissement, admirablement situé, à l'endroit où le Nil ouvre vers la mer l'éventail de ses branches, est un poste avancé de la Haute Égypte, un bastion pour surveiller le Delta.

Le roi, qui est désormais un pharaon, souverain des Deux Pays, se donne pour l'incarnation de leur commun dieu Horus et des deux déesses Nekhabit et Ouadjit, protectrices de la Haute et de la Basse Égypte; il célèbre des fêtes religieuses dans le Nord, pour y nouer avec les dieux un pacte qui lui donne l'autorité, et pour se rendre populaire. La plus importante de ces cérémonies, après celle du couronnement, est la célébration du jubilé; cette fête de *Sed* se rattache probablement à d'anciennes coutumes africaines de mise à mort du chef lorsque l'âge, ou quelque autre cause, le rend moins apte au pouvoir. Le pharaon, à l'instar des dieux solaires, et d'Osiris, dieu de la bonne saison, est censé mourir et renaître, revigoré, rechargé de force de vie, pleinement efficace dans l'exercice du commandement. Il rentre en contact avec les dieux des deux pays qui, s'incarnant plus intimement en lui, lui délèguent à nouveau leurs droits, tandis que la présence de la famille royale garantit le prolongement dans l'avenir de ce pouvoir qui lie la terre au ciel. C'est le même principe de vie qui continue. Le roi se succède en quelque sorte à lui-même, comme son fils lui succédera. En doctrine, la différence n'est pas grande. La fête de *Sed* se célèbre à Memphis, dont l'importance est ainsi prouvée. C'est le pivot religieux du pays uni.

Cependant Memphis n'est pas la résidence habituelle des rois. Le souverain ne se sent pas encore tout à fait chez lui dans ce pays récem-

ment gagné. Il réside dans son royaume héréditaire du Sud. Il fait à sa condition nouvelle le sacrifice de quitter la capitale prédynastique de Nekhen (appelée par les Grecs Hiéraconpolis, la ville du faucon Horus), qui se trouvait presque à la frontière méridionale de l'Égypte, près de la première cataracte; et il a fixé sa résidence moins au sud, à This, localité connue aujourd'hui par son faubourg religieux et funéraire d'Abydos, où ont été découverts les tombeaux de la plupart des rois des deux premières dynasties. Ce sont des tertres rectangulaires, contenus par des murailles de briques, au-dessus de caveaux lambrissés de bois. Dans la plupart des cas le seul élément de pierre est une stèle, destinée à éterniser le nom du défunt.

Depuis la découverte de tombeaux analogues, mais plus monumentaux, dans les nécropoles memphites de Gizeh et de Saqqarah, on a tendance à voir dans ces derniers les véritables sépultures des pharaons thinites. Mais ces vues rencontrent de valables objections : les tombeaux d'Abydos sont les seuls à avoir livré des stèles royales; et ils n'étaient pas des cénotaphes, car un bras de momie couvert de précieux bracelets a été retrouvé dans l'un d'eux. Peut-être certains des monuments de Gizeh et de Saqqarah ont-ils été des cénotaphes royaux, mais je ne le crois pas. Il me semble mieux fondé d'y voir tout simplement les tombeaux des grands dignitaires, ministres et gouverneurs, dont les noms ont été lus sur les objets qui s'y trouvaient. S'ils sont plus grands et plus beaux que les tombes royales d'Abydos, c'est que la Basse Égypte toute proche était, nous l'avons vu, bien plus avancée en civilisation et que des sépultures même privées y avaient plus grand caractère que des monuments royaux dans le Sud.

Quoi qu'il en soit, les objets trouvés dans les tombeaux des différents groupes, et dans les substructions du temple de Hiéraconpolis, témoignent d'une culture en grand progrès.

La sculpture sur bois et sur ivoire étonne par sa finesse. Une minuscule statuette d'ivoire, trouvée en Abydos et conservée à Oxford, représente un roi coiffé de la tiare blanche, conique, au sommet renflé, du royaume du Sud. On s'attendrait à voir un roi guerrier, athlétique et agressif; c'est un intellectuel voûté, à la mine souffreteuse et douce; il dépasse résolument l'archaïsme. D'ivoire aussi sont les lions et les chiens dont la poursuite, sur l'échiquier, rappelait la chasse au désert et préludait aux péripéties de nos jeux de dames ou d'échecs.

Les lits reposent sur des pieds de bovidés, taillés dans le bois ou l'ivoire. Les pieds de devant et de derrière sont différenciés et disposés dans le sens de la marche, comme si le meuble était l'animal; on

devine pourquoi; endormi ou mort, l'homme est assimilé au soleil qui repasse à travers le corps de la vache céleste pour renaître au matin. Mal compris, ce décor des pieds d'animaux sera imité, enjolivé, dénaturé dans le mobilier hellénistique, par lequel il passera dans le nôtre.

La sculpture sur pierre de la I^{re} dynastie, si on la compare aux œuvres de bois et d'ivoire, est souvent rude. Cette civilisation issue des limons de la Basse Égypte s'adapte seulement à la pierre. Elle doit d'ailleurs à la vallée plus que cette matière nouvelle, bientôt si appréciée d'un peuple préoccupé d'assurer à ses dieux, à ses morts, une image pétrifiée, inaltérable de la vie à éterniser. La simplicité du Nil entre les montagnes presque rectilignes qui portent, à l'est et à l'ouest, l'étendue sans accident du désert, agit sur cet art de plaine et l'ennoblit. Les vases de pierre, taillés souvent dans les roches les plus dures, mettent en valeur la beauté de la matière par une forme d'une pureté exquise. Même dans la sculpture proprement dite, l'art de la pierre a donné des chefs-d'œuvre à la première dynastie. Sur la stèle du roi Djéti, au musée du Louvre, le faucon, figurant Horus et le roi qui l'incarne, est d'une simplification puissante, remarquable dans l'artifice qui rend, par agrandissement de l'œil, le regard intense.

Malgré tous ces signes de haute civilisation, il faut bien admettre que le sacrifice humain était pratiqué au début de la première dynastie. Quelques serviteurs paraissent avoir été immolés aux funérailles des rois; et des plaquettes représentent, parmi les épisodes de la fête de *Sed*, la mise à mort d'un captif. Était-ce une façon de racheter, par substitution, la vie du roi, qui était censé traverser la mort pour reprendre contact avec l'autre monde et puiser des forces nouvelles aux réserves infinies de l'énergie latente? Ou croyait-on assurer ainsi, par magie sympathique, le pouvoir de l'Égypte sur tous les compatriotes de ces victimes?

Les ennemis constants des Égyptiens étaient leurs frères de race, les Libyens des oasis, toujours prêts à razzier les riches terres du Nil. Il ne fallait pas déployer contre eux de grandes forces militaires, mais entretenir des postes vigilants aux points faibles du pays. Les Égyptiens ne se privaient pas de prendre parfois les devants, et le dénombrement de leur butin en troupeaux, dans leurs tableaux de victoire, depuis l'époque prédynastique jusqu'à la fin de l'Ancien Empire, semble indiquer que les oasis étaient plus étendues et plus peuplées qu'aujourd'hui.

Les Orientaux, Sumériens, ou « Sumérisés », qui se trouvaient aux prises avec l'Égypte avant Ménès, paraissent avoir disparu de son horizon. Leur influence décroît et disparaît au cours de la I^{re} dynastie,

soit qu'ils fussent réellement coupés de la vallée du Nil, soit que la civilisation égyptienne, se constituant, leur fût devenue imperméable. Les seuls Asiatiques encore gênants étaient les Bédouins, qui harcelaient les expéditions minières envoyées par le pharaon au Sinaï pour en tirer du cuivre et des pierres fines. Aucun pharaon ne daigna, j'imagine, se rendre en personne sur le terrain de l'exploitation, mais l'un des derniers rois de la I^{re} dynastie, Semerkhet, se fit représenter sur les rochers du Sinaï dans l'attitude d'un triomphateur prêt à frapper de sa massue l'ennemi subjugué. Cette figuration, déjà conventionnelle, le sera de plus en plus à travers tous les siècles de l'Égypte pharaonique, où elle fera partie de l'ensemble décoratif de chaque monument royal. Ce n'est pas la commémoration d'un événement, mais, les sacrifices humains ayant dû être abolis très tôt, le remplacement de leur action magique par celle de l'image.

Les derniers rois de la I^{re} dynastie ont réagi les uns contre les autres. Il y eut probablement lutte et usurpation. La Basse Égypte en sortit relevée. Les rois de la II^e dynastie n'étaient plus de la lignée directe, ou de la pleine tradition des conquérants sudistes. Les premiers pharaons de la dynastie nouvelle semblent acclimatés dans le Nord. Ils y célèbrent régulièrement les fêtes religieuses qui les lient au pays. Et ils font procéder tous les deux ans à un recensement de la fortune immobilière de la Haute et de la Basse Égypte.

Il y avait eu déjà un recensement vers la fin de la I^{re} dynastie. Il faut voir là un résultat de l'action civilisatrice du Nord sur le Sud. Le dessein de connaître la capacité d'impôt de chacun vient à la fois de l'intérêt bien compris et du souci de l'équité. Il est si constant dans les systèmes féodaux de demander le plus à qui possède le moins que ce seul fait du recensement établi, régularisé, marque l'avènement d'un droit bien différent, inspiré d'une égalisation de tous devant la Couronne. Bientôt d'ailleurs le recensement allait devenir annuel et le mot qui le désigne signifier l'année. Cela suppose un enregistrement au cadastre, et une administration complexe, habilement hiérarchisée. Cette vue ouvre des perspectives surprenantes pour qui part de l'idée que les Égyptiens sortaient de la barbarie primitive. Tout devient compréhensible si l'on admet que le pays entier est gagné alors au droit libéral développé depuis longtemps dans les villes marchandes du Delta. Et de fait la société égyptienne devra sa mentalité au sens de la responsabilité des charges.

L'une des charges les plus importantes était celle d'assurer l'irrigation à la plus grande étendue possible des terres. Le roi, les gouverneurs des provinces et quantité de sous-ordres avaient pour devoir d'y veiller. Et il n'est pas indu de conclure de ces faits connus à

toute l'organisation du travail et de la justice qu'ils supposent, même si les documents ne nous permettent que de les entrevoir.

Ce système puissant et délicat faillit se briser au milieu de la II^e dynastie. La Basse Égypte avait-elle repris son indépendance? ou la Haute Égypte, au contraire, par dépit de se voir gagnée aux institutions du Nord, voulut-elle réagir et affirmer ses droits, qui semblaient périmés, aux privilèges de la victoire? Toujours est-il que l'un des souverains, renonçant brusquement à l'antique allégeance de la royauté envers le dieu Horus, se réclama uniquement du dieu Seth, patron de la Haute Égypte. Seth était un dieu du désert et de l'orage. Dans ce pays arrosé par l'inépuisable Nil, où la pluie est indésirable, un dieu d'orage n'a pas les mêmes raisons de se faire aimer que dans les pays tributaires de la pluie. On craint ses ravages. On lui attribue un caractère brutal et injuste, du moins dans les contrées les plus favorisées par le fleuve. Il est cependant révérendu comme un grand dieu en Haute Égypte, où les gens, moins civilisés, avaient besoin d'avoir peur.

Mais la sécession ne dure pas. La II^e dynastie se termine sur la réconciliation entre Horus et Seth, dont le dernier roi invoque également la protection. L'organisation savante et souple l'emporte sur les rancunes particularistes.

Il y a de grands changements. Le métal, or et cuivre, va concurrencer la vaisselle de pierre et l'outillage de silex. La pierre commence à se faire une plus grande place dans l'architecture à côté de la brique et du bois. Des statues de pierre prennent forme, harmonieusement. Il n'y a plus une Basse Égypte méditerranéenne annexée à une Haute Égypte africaine. Il y a un pays d'Égypte, et une civilisation égyptienne.

CHAPITRE IV

III^e dynastie — Djéser fonde l'Empire Memphite.

Le passage de la II^e à la III^e dynastie est marqué, non pas, semble-t-il, par un changement de famille régnante, mais par le transport de la résidence royale à Memphis (vers 2800), en face d'Héliopolis.

Aidé de grands ministres, dont le plus remarquable est Imhotep, que la postérité devait diviniser, Djéser affirme l'unité de l'État en la liant à celle d'un dieu. Héliopolis avait identifié son dieu Atoum, générateur du monde, à une divinité qui paraît être une simplification des anciens dieux du ciel et du jour : Râ est le soleil. Son nom s'écrit par le disque. Sans attributs trop particuliers, Râ, même personnifié, garde la souveraineté du soleil. Imhotep, grand prêtre de Râ dans Héliopolis, apporte au roi une magnifique doctrine d'autorité; le roi se proclame identique au dieu Râ, il incarne le soleil unique, dispensateur de vie et de bien-être, incorruptible et sûr. Très sagement il évite de mécontenter les fidèles de l'antique Horus, qu'il ne renie en aucune façon. Râ est assimilé à Horus-dans-l'horizon, c'est-à-dire à l'Horus qui est assuré de durer; car le matin, il a toute sa jeune force intacte, et, le soir, il est prêt à la retremper sous l'horizon de la terre, dans le foyer de toute énergie latente. Râ prend ainsi à Horus un caractère qui le rend moins sujet que lui aux vicissitudes, et qui lui fait traverser avec plus de sérénité la nuit ou la mort.

Pour marquer ce grand progrès et en faire bénéficier le roi, Imhotep élève à Djéser, sur le bord du plateau de Saqqarah, un tombeau d'un type tout nouveau. Un premier état en faisait encore la demeure d'éternité où, malgré quelque velléité de chercher parmi les étoiles un séjour des âmes, la croyance générale consignait le défunt. C'était, changé en pierre, l'ancien tertre, dans l'enceinte à niches et à pilastres démesurément agrandie et construite en pierre, elle aussi. Ce décor est devenu plus exclusivement royal. Il avait toujours été celui de la salle du trône, habitacle de l'Horus souverain. Mais sous les deux premières dynasties, des particuliers avaient pu l'emprunter, tout au moins pour leur tombeau. Sous la III^e dynastie, le roi ne

permet plus à d'autres que d'en copier quelques éléments. Le décor continu est devenu privilège et marque du pharaon.

Dans cet immense palais mortuaire, Imhotep transforme le tertre, au-dessus des caveaux, en un escalier gigantesque à quatre faces, à six gradins, rappelant vraisemblablement le double ou quadruple escalier au sommet duquel le roi, revêtu des insignes divins qui le chargeaient de puissance, « apparaissait » aux hommes comme le soleil, et le tertre primordial où le créateur avait dominé le chaos.

Désormais c'est sous l'aspect du soleil lui-même, au moment où il va toucher l'horizon de l'Ouest, que sur ce trône éternel, la pyramide à degrés de Saqqarah, Djéser « apparaîtra ». Mort, il est plus roi que vivant.

En attendant que la doctrine de la survie au ciel avec le soleil, se propage du roi et de son entourage au peuple tout entier, celui-ci voit dans la tombe royale ainsi conçue un intermédiaire entre lui et le ciel, et tout porte à croire qu'il collabore d'enthousiasme à l'œuvre de ce monument qui situe dans le soleil la continuité d'un règne bienfaisant.

La réalisation de l'idée d'Imhotep à Saqqarah est digne de sa conception. Au pied de la pyramide à degrés se répartissent des temples de calcaire blanc, bien appareillés. Sur les murailles nues saillent de fines colonnes aux cannelures vives.

On accède à l'enceinte funéraire par une longue nef de colonnes imitant des faisceaux serrés au sommet par un bandeau, sous un abaque carré. Cette colonnade est d'une majestueuse élégance, que ne gâte point l'artifice, dérobé par la perspective, des tenons de maçonnerie au moyen desquels les murs latéraux soutiennent les grands fûts hardis.

A côté de ces supports aux prototypes logiques, faisceaux de joncs bien liés, troncs cannelés pour favoriser l'écoulement de la pluie qui les eût gâtés, se rencontrent les premiers types de colonnes florales emblématiques, lis de Haute Égypte, papyrus de Basse Égypte, appliquées à la muraille, mais imitant de vrais supports de bois.

Tout ce que l'architecture avait demandé jusqu'alors au bois et à la brique est exécuté en pierre, et, par un coup de génie, ce transport de formes d'une matière à l'autre échappe à la maladresse.

La force de ce temps reste empreinte sur les effigies de ceux qui l'ont vécu. Djéser et ses contemporains se montrent, dans leurs portraits en relief ou en ronde bosse, énergiques avant tout. Les yeux s'ouvrent dans l'ombre entre les sourcils épais et les pommettes dures; le nez est aquilin, la bouche contractée aux coins par les muscles des puissantes mâchoires.

Les statues en pierre insèrent ce masque presque farouche dans une silhouette simple et monumentale. Des reliefs de calcaire, dans les caveaux de Djéser, scandent admirablement le rythme de son pas rapide, au cours d'une sorte de course rituelle. Cependant ce sont les panneaux de bois provenant de la tombe de son ministre Hésy qui expriment le mieux, en un modelé nerveux et pur, avec un grand accent, l'esprit du règne (pl. I).

Cet esprit était déjà littéraire et moral; Imhotep avait écrit une Sagesse.

Il passait aussi pour avoir mis fin à une famine en consacrant de grands domaines au dieu de la première cataracte du Nil. Sans doute faut-il voir là un souvenir de l'avance égyptienne en Nubie.

La fin de la III^e dynastie est mal connue. Mais tout laisse entrevoir un état en rapide progrès.

CHAPITRE V

IV^e dynastie. — Unité classique de l'Empire Memphite.

Le fondateur de la IV^e dynastie, Snéfrou, était le gendre du dernier roi de la III^e. Il n'y eut aucunement rupture de l'une à l'autre. Snéfrou fut un très grand souverain. Il protège de ses armes l'exploitation des mines de cuivre et de pierres fines du Sinaï. L'or arrive de Nubie. Le commerce maritime se développe. Byblos, sur la côte de Syrie, est un foyer d'influence égyptienne. Avec le bois qui en provient, l'Égypte construit de plus nombreux bateaux pour y retourner. L'activité religieuse est intense et, partant, l'activité artistique. Le trait qui en est le plus frappant pour nous, et qui suffit peut-être à faire compter de ce règne une nouvelle dynastie, est la création de la pyramide vraie.

La face éclairée des tours à étages, lissée par le grand soleil qui absorbe tout relief, apparaissait au loin comme un triangle lumineux; les architectes et théologiens acceptent cette suggestion, et dissimulent les gradins sous des faces unies. Les textes des pyramides de la fin de l'Ancien Empire expliquent cette transformation : l'escalier construit par les âmes d'Héliopolis, pour porter le roi au ciel, est devenu un faisceau de rayons. Cette sublimation de l'idée d'Imhotep, exprimée par l'absolu des lignes d'une pyramide pure, commande le style des monuments de l'époque. Les souvenirs trop proches de l'architecture en bois ont disparu. La construction en pierres nues, énormes, soigneusement jointes, se fait franchement en fonction de la nouvelle matière. Il y a des raisons d'attribuer à Snéfrou les deux pyramides de Dahchour et la pyramide de Meidoum. La première semble être un essai de passer de la tour à degrés à la pyramide lisse. On a changé d'angle en cours de construction ou l'on a hésité entre deux formes. La deuxième pyramide de Dahchour est pure et parfaite en soi, mais, d'un angle très ouvert, elle s'élève moins souverainement que la pyramide de Meidoum. L'angle de celle-ci, aujourd'hui ruinée, et toujours superbe, était déjà celui de la grande pyramide de Gizeh, la perfection. C'est une impression d'incroyable grandeur que laisse ce tâtonnement, cette

obstination passionnée à dépasser aussitôt de surhumaines réusites pour atteindre l'insurpassable sommet, le plus rituellement efficace parce que le plus beau.

Les tombeaux des particuliers sont encore en briques ; ils prennent cette forme de banquettes pleines, appelées mastabas par les Arabes, qui reproduisent dans l'ensemble les tombes royales d'avant les pyramides. Mais ils doivent se contenter de quelques éléments, ou d'un seul, du décor de niches et de pilastres. Certains mastabas offrent à l'est une ou deux niches de pierre, parfois assez profondément enfoncées pour former une petite chapelle. La stèle s'y encastre. Le défunt y est non seulement nommé, mais représenté devant une table bien servie. Un petit enclos préserve cette place de culte, où l'âme est censée venir prendre sa part des offrandes.

Cette époque est peut-être la plus heureuse de l'Ancien Empire. Le régime est celui de la petite propriété. La femme a les mêmes droits que l'homme. Il n'y a pas de castes. Le roi, qui tient du dieu suprême l'autorité, la délègue, non à une aristocratie exigeante, mais à des fonctionnaires dont les plus grands sont souvent partis de rien. Cet organisme administratif devient si compliqué que le roi ne suffit plus à le contrôler. Il en confie le soin à un vizir. Ce sera un danger, parce que le pharaon sera tenté de se reposer sur le vizir des devoirs les plus lourds de sa charge. Mais Snéfrou est un chef conscient. Il condense l'esprit de son gouvernement dans le nom qu'il se donne en tant que détenteur des couronnes divines : « Doué de Vérité-Justice ».

Son fils Khéops ne se fit élever qu'une pyramide, mais elle est la plus grande et la plus belle de toutes. Dressée au bord du plateau de Gizeh, elle impose à un paysage immense son harmonie. Le rapport entre l'élévation et la base est tel que, de son puissant équilibre, naît un prodigieux mouvement d'essor vers le ciel, où ses pentes géométriques, assimilées aux rayons qui les imprègnent, conduisent infailliblement le regard et l'esprit (pl. II).

Le culte de Khéops, prolongé jusqu'à la fin de la royauté pharaonique, dément le renom de dureté que lui ont fait les Grecs. Ceux-ci, méconnaissant l'esprit de la pyramide, n'avaient attribué sa grandeur qu'à du despotisme. En fait, c'est déjà « une œuvre de foi de la cité » et un témoignage de haute organisation. L'activité de l'armée, dans l'heureuse Égypte, était consacrée pour une bonne part aux travaux publics. Et la saison de l'inondation, rendant disponible toute la main-d'œuvre, permettant d'autre part le transport par eau des hommes, des matériaux et de l'approvisionnement, était probablement la période de travail intense aux pyramides.

A mesure qu'elles s'élevaient, elles s'enveloppaient de vastes terrassements sur lesquels il n'était pas très difficile de traîner les pierres. Plus étonnante que la masse est la beauté de la pyramide, et sa simplicité. Le nom de Khéops ne s'y trouve inscrit qu'à l'encre, au cours des travaux. Les caveaux de granit sont nus. Pas une louange, pas une inscription ne diminue l'intégrité de ce dépouillement voulu. Tout l'effet est laissé à la vertu de la forme sacrée. Le temple, appuyé à la face est de la pyramide, n'était pas moins pur. Il est détruit, mais le plan se lit sur le sol et les débris permettent de se figurer la cour aux piliers de granit où s'est réalisée, pour la première fois, à ma connaissance, la formule du cloître, fermé au monde, ouvert au ciel.

Un papyrus d'environ 1600, mais dont certains traits permettent d'affirmer que l'un des prototypes remontait au temps de Khéops, met en scène un fils de ce roi, Djédefhor, dont le livre de sagesse, malheureusement réduit aujourd'hui à quelques bribes, était célèbre. Le prince, porté dans un palanquin incrusté d'or, tel que l'on en a précisément retrouvé un de ce temps, dans un dépôt funéraire de la mère de Khéops, va rendre visite à un vieux sage, un simple citoyen, du nom de Djédi; celui-ci parvenu à l'âge de 110 ans, avait encore bon pied, bon œil, bon appétit, nous dit-on, et surtout une science merveilleuse de magicien. Il faisait la sieste devant sa porte quand le prince se présente. Djédefhor le salue respectueusement et, exploitant son goût des bonnes choses, l'invite à venir prendre large part de celles qui se mangent à la table royale. Le vieux monsieur accepte, le prince lui prend la main pour l'aider à se lever; et la gardant dans la sienne, le conduit à son bateau, tandis que Djédi lui en commande un autre pour le transport de ses disciples et de ses livres.

Khéops se réjouit de recevoir un tel homme : « Est-ce vrai, ce que l'on raconte, que tu sais remettre à sa place une tête coupée? » et Djédi lui répondit : « Oui, je sais faire cela, ô souverain, mon roi. » Et Sa Majesté dit : « Que l'on amène un prisonnier de la prison, pour qu'il subisse son châtement. » — « Pas à un homme! » s'écrie alors avec indignation le magicien, non qu'il ne soit sûr de son fait, mais par respect pour l'espèce humaine, le « troupeau noble ». Et il opère sa démonstration sur différents volatiles et sur un taureau. Ce scrupule à se jouer de la vie d'un malfaiteur (nous pouvons être certains qu'à cette époque il avait été condamné après jugement en bonne et due forme), ne prouve-t-il pas, chez ce vieux sorcier, un sens assez beau de l'humain? Il y a un grand charme de bonhomie dans les relations de ce vénérable citoyen bienveillant avec le sage et gentil prince.

La douceur des mœurs rendait moins sensible la concentration du pouvoir. Peut-être la centralisation de moyen de gouvernement, tendait-elle à devenir une fin; mais l'Égypte, apparemment, se complaisait trop dans son unité, longuement et chèrement acquise, pour s'en inquiéter. Les Égyptiens se sont avancés en Nubie; ils vont y exploiter pour Khéops des carrières de superbe diorite. Les noms propres de ce temps expriment la foi dans la stabilité, la durée.

Et pourtant le règne suivant marque une réaction archaïsante. Djédefrâ choisit pour sa pyramide un autre site que Gizeh. Il en établit les fondations comme on les pratiquait sous la III^e dynastie. Il se fait représenter, dans un portrait admirable qui est au Louvre, à la manière énergique de Djéser.

Son frère Khéphren, qui avait peut-être été évincé par lui, lui succède rapidement. Il rentre dans la ligne classique de la IV^e dynastie, en situant à côté du monument de son père, mais un peu en retrait, sa pyramide, plus élancée, un peu moins sûre, encore très belle. Le temple funéraire est moins dégradé que celui de Khéops. Aux piliers du cloître s'adossaient d'austères statues architecturales de Khéphren.

Ce monument splendide ne suffisait pas au culte du pharaon. On y accédait par un couloir, maintenant détruit, dont l'entrée dans la vallée s'accompagnait d'un autre temple, moins étendu, où se célébrait aussi le service du roi défunt. Cet avant-sanctuaire de Khéphren, tout proche du sphinx, est découronné de son faite et décapé de son revêtement extérieur; à cela près il est intact. Une triple nef de granit rose, sur un dallage d'albâtre blond, tempère un peu par ces couleurs la nudité absolue des murs et des piliers carrés, sans ressaut, pareils aux architraves qu'ils portent. L'ensemble est d'une divine rigueur; ce temple de grandeur simple a la grâce de la mesure (pl. III).

Des statues adossées aux murs des nefs latérales éternisaient, plus sûrement par leur multiplicité, la personnalité du pharaon. Elles se ressemblent assez pour que s'en dégage la physionomie de Khéphren, mais transposée sur le plan de l'idée. La plus belle et la mieux conservée de ces statues, au musée du Caire, montre le roi de face, la tête haute; il est assis entre deux lions qui supportent le trône. Ce sont les deux lions Hier et Demain, qui symbolisent la puissance du soleil passé et du soleil futur, et celle de la terre sous l'horizon de laquelle il descend chaque nuit pour se régénérer. Le faucon Horus, posé derrière la tête du roi, lui protège la nuque de ses ailes. Khéphren avait repris à Djéser, en la nuançant de respect, l'affirmation de l'identité du pharaon avec le dieu Râ, dont

il se proclame le fils. Cette statue est tout un exposé de doctrine religieuse et royale, et presque un jeu d'écriture, car le fils du dieu tient la place de l'Horus-dans-l'Horizon, c'est-à-dire de Râ. C'est, beaucoup plus encore, un chef-d'œuvre. L'attitude, sans parti pris de roideur, est bien faite pour cadrer, par sa simplicité digne, avec l'architecture du temple. L'énergie des prédécesseurs de Khéphren s'est, dans les grands méplats de son beau visage, résolue en majesté. La stylisation est déjà olympienne.

Assez semblable à ce portrait pour être celui du même roi, et tout à côté de l'avant-temple de Khéphren, le grand sphinx de Gizeh, lion à tête humaine, taillé dans un promontoire rocheux du plateau de Gizeh, personnifie lui aussi l'Horus-dans-l'Horizon, Râ, et le roi qui les incarne. Berger de l'Occident, il garantit à ses fidèles, qu'il garde dans la mort comme dans la vie, la résurrection; il regarde le soleil levant. Aucune image sculptée ne respirera autant que celle-ci, jusqu'à Phidias et au « Beau Dieu » d'Amiens, la conscience de la divinité.

Les morts dont il est le gardien reposent dans des mastabas de pierre, plus simples que ceux du temps de Snéfrou. Leur masse est généralement pleine. La chapelle, qui s'appuie à la face Est, est, bien souvent, en briques.

Tout cet art exprime sa puissance par le renoncement. L'esprit qui l'anime dédaigne les longues inscriptions et la richesse des ornements. La simplification expressive touche au cubisme dans les têtes de calcaire qu'on avait alors l'habitude de placer à l'entrée du caveau.

Mais le pouvoir créateur de l'époque a su aussi, et merveilleusement, saisir la délicatesse. Le buste en calcaire stucqué d'Ankhhaf, conservé au musée de Boston, est nuancé jusqu'au frémissement. Il a été trouvé dans la chapelle de briques de l'un des plus grands mastabas de la nécropole de Khéops. Il représente un frère ou un fils de ce roi. Cependant aucun insigne ne marque son rang. Il ne demande aucun prestige à l'extérieur.

La formule du buste était rare en Égypte; celui-ci en est de loin le plus ancien exemple; elle a été adoptée par le sculpteur probablement pour éviter l'impression pénible du corps alourdi par l'âge. L'usage de placer une « tête de remplacement » dans le caveau prouve d'ailleurs que la tendance du temps était de résumer une personnalité dans sa physionomie pensante. Mais avant d'admirer l'expression réfléchie de l'Ankhhaf, on est frappé par sa structure. De l'ampleur de la carrure au magnifique volume de la tête, l'étagement est sûr, et appelle toute l'attention sur le visage réfléchi,

marqué, par l'âge et par l'épreuve, de stigmates plus beaux que les traits intacts et purs de la jeunesse. La forte mâchoire s'empâte, des poches sensibles se forment sous les yeux, la chair attendrie se creuse aux tempes. Mais ces marques, sans effet appuyé, composent un masque où rayonne le regard lucide et bon, où affleure l'âme.

De la fin de la IV^e dynastie datent vraisemblablement les statues en calcaire et en bois stuquées de Sekhemka ou plus familièrement Kay, dit « le scribe accroupi », au Louvre, et du grand prêtre Kaaper, dit « le cheikh-el-beled », au musée du Caire. Le traitement par grandes masses sauve la dignité de ces corps qu'alourdit la maturité, et concentre l'admiration sur leur fier visage, intensément vivant.

Cette sculpture d'un sobre réalisme inspiré, comme l'architecture puissante et nue, exprime bien une époque où la suprême manifestation de la force est de se contenir. Jamais classicisme ne s'affirma plus viril.

Cette grandeur, un peu fléchissante après Khéphren, se soutient cependant assez sous le règne de son fils Mycérinus et de son petit-fils Shepseskaf pour rester un caractère conscient et voulu de la IV^e dynastie. Quelques troubles en ont, semble-t-il, accompagné la fin. Peut-être des descendants de Djedefrà ont-ils disputé la couronne à la lignée de Khéphren. Quoi qu'il en soit, une nouvelle famille, appartenant au sacerdoce de Râ dans Héliopolis, porte alors sur le trône un esprit moins supérieur à la tradition, plus attaché au décor ou à l'écrit, mais avec un sens encore très haut de la civilisation.

CHAPITRE VI

V^e et VI^e dynasties (2600 ? à 2300 ?) Formation d'une Féodalité.

L'Ancien Empire commence un long, un magnifique déclin, dû au jeu même des institutions. De la liberté individuelle, exigeant une organisation savante, et celle-ci une autorité qui la maintint, était née une centralisation extrême, mais aussi la constitution de majorats, dans lesquels un père de famille voyait le double avantage d'assurer par un fonds important les offrandes à renouveler sur sa tombe, et, d'autre part, de garantir cette fortune, devenue inaliénable, à ses descendants, désormais dépendants de son fils aîné, qu'il avait nommé prêtre funéraire et rendu responsable de la subsistance des morts et des vivants.

De génération en génération, le fils agissant comme le père, le majorat s'étend; un groupe de plus en plus nombreux tombe sous la tutelle du chef de famille. Les petits domaines disparaissent dans les grands; les petits propriétaires sont asservis.

Au terme de cette évolution, le monarque, isolé du peuple, se trouvera sans appui devant quelques personnages assez forts pour exiger d'être nommés aux plus hauts emplois dans les provinces où ils auront réuni d'immenses possessions. Quand ces fonctions civiles, à l'exemple du sacerdoce qui les agrège, se seront rendues héréditaires, le roi, ruiné aussi par ses prodigalités envers les temples, n'aura plus qu'une ombre de pouvoir. C'est ce qui devait arriver à la fin de la VI^e dynastie (C. 2300?).

Le nombre croissant des mastabas de pierre autour des sépultures royales signifie donc, au moins autant que la prospérité du pays, le rassemblement des fortunes entre les mains d'une aristocratie.

Ces mastabas prennent un développement considérable dès la V^e dynastie. La niche, unique ou double, empruntée au décor royal pour passer aux particuliers quelque chose de la survie heureuse accordée d'office au pharaon divin, s'est enfoncée dans la face Est du massif, laissant entre elle et l'extérieur, d'abord une chambrette,

plus tard une enfilade de chambres, une cour à piliers. Le maître de la maison reçoit à la stèle. Il y est présent dans son image en relief, et dans une statue, quoique celle-ci, par précaution, se rencontre plus souvent au fond d'une cachette murée.

Les appartements se tapissent de reliefs évoquant les scènes typiques d'une existence agréable, telle qu'on peut en souhaiter sur terre; car ces grands personnages n'ont pas encore obtenu l'assurance de la survie au ciel. Si la niche de la stèle commence à s'ouvrir comme une porte sur « les beaux chemins où vont les bienheureux », rien, sinon peut-être la forme de la stèle « simple » la plus commune, qui reproduirait la façade d'un temple, ne précise le but du grand voyage et n'ose affirmer que l'âme ira, comme celle d'un roi, s'unir au dieu Râ. Elle s'en console au spectacle des activités de ses riches domaines (pl. IV). Les tableaux sont détaillés d'un ciseau alerte, pittoresque, et relevés d'inscriptions familières, souvent joviales. Un sculpteur, réduit, faute de place, à ne mettre qu'un seul boucher là où il en aurait fallu plusieurs pour abattre un bœuf, lui fait dire : « Ce n'est pas facile de faire ça tout seul ! » Seul, parmi les moissonneurs courbés sur les épis qu'ils coupent à la faucille, un gaillard s'est redressé pour boire à sa gourde, et quand le chef d'équipe demande : « Qui a le cœur à l'ouvrage ? » il répond : « C'est moi ! »

C'est que le mastaba ignore presque tout du caveau qu'il couvre. Il est un appareil à reconstituer la vie, grâce à toutes ces figures auxquelles les Égyptiens, autrefois incapables de distinguer une forme de la personnalité qui s'est exprimée par elle, continuent de prêter une vertu vivante, renouvelée par le rituel aux jours des fêtes funéraires.

La V^e dynastie, d'origine héliopolitaine, a donné au culte de Râ une emphase nouvelle. Chaque roi se doit de construire, outre un temple funéraire au pied de sa pyramide, un temple solaire, précédant de celui d'Héliopolis, et consistant, au milieu d'une vaste cour, en une pyramide plus petite, ou pyramidion, sur une haute base, autrement dit, en un gigantesque obélisque. Ici le pyramidion s'est à peu près dépouillé du sens funéraire qui probablement, depuis le quadruple escalier de Djéser jusqu'à la pyramide vraie de Snéfrou, lui avait donné sa forme. Cette réduction de la pyramide, élevée ou non sur le long fût qui en fait un obélisque, peut-être par assimilation avec une antique pierre levée adorée à Héliopolis, est devenue un symbole propre de Râ. Dans le temple solaire, le roi mort oublie son aspect terrestre, laissé au tombeau, et se confond vraiment avec le dieu.

Le privilège de la réunion de l'âme avec Râ, trop proclamé pour

rester exclusivement royal, va commencer à s'étendre aux particuliers, car bientôt ceux-ci oseront placer devant leurs tombes de minuscules obélisques.

L'art est toujours admirable.

Les temples funéraires des V^e et VI^e dynasties comportent une cour entourée d'un portique. Le pilier y est souvent remplacé par la colonne, d'abord la colonne à chapiteaux de palmes, support élégant, et logique, puisque l'architrave est censée reposer, non sur les feuilles, mais sur le fût dont elles cerclent la faite; puis la colonne de papyrus, plante dont les différents pieds, réunis en botte, avec le bombement caractéristique des tiges liées au sommet, portent l'architrave sur leurs fleurs fermées. C'est l'imitation de l'abri que se faisaient les bergers en fauchant les roseaux sur une aire rectangulaire, mais en réservant aux quatre angles des touffes qu'ils liaient et sur lesquelles ils jetaient une natte. Il était hardi de transformer cet édicule en un grand monument. Mais cette conception illogique est compensée par l'intelligence de la matière. Colonnes à palmes ou colonnes de papyrus sont exécutées ici dans un granit rose dont la rudesse affermit les lignes des feuilles et des fleurs, suffisamment transposées pour paraître des soutiens durs, tout en gardant quelque chose de leur grâce première.

Nul doute que la colonne de papyrus, prétendument vivante, n'ait contribué au symbolisme qui gagne tout le temple. Il résume le monde; les personnages principaux de ses reliefs, dieux ou rois, foulent la terre et leur tête, au haut du mur, ne sent plus le plafond; le plafond est escamoté sous un décor d'étoiles. Ainsi les faisceaux de papyrus, qui portent dûment leur architrave, sont censés ne rien porter et nourrir des sucres de la terre, élevés en plein ciel, leurs fleurs superbes.

La grande architecture de pierre, née sous Djéser par l'imitation du bois et de la brique, arrivée sous Snéfrou à se montrer franche et nue, reprend l'imitation des formes naturelles pour en jouer selon la symbolique qu'elles lui ont inspirée. Le classicisme est moins profond.

Force, grandeur et noblesse marquent les trois étapes artistiques de l'Empire Memphite.

A côté de ce décor harmonieux, comme semble inorganique la collection des textes sacrés, prières, conjurations, évocations mythologiques, qui apparaissent à la fin de la V^e dynastie, gravés sur les parois des caveaux royaux!

La forme, à la vertu de laquelle Imhotep demandait pour le roi l'entrée au ciel, avait trouvé sa perfection. Elle ne passait plus pour

assez efficace. Il fallait la compléter par un appoint nouveau. Certes les *Textes des pyramides* datent pour une part d'avant Ménès, et ils conservent pêle-mêle depuis lors tous les progrès du rituel dans la volonté de coopérer au salut de l'âme royale, mais leur apparition dans la tombe même marque un tournant de la pensée. Bien moins beau pour l'instant que la forme qu'il supplante, l'écrit s'impose, encore pauvre, mais puissant de la vigueur intellectuelle qui se fera jour par lui.

Vers la même époque d'ailleurs, parut un livre d'une tout autre maturité, où un homme de haute expérience, qui passe pour avoir été un grand ministre, Ptahhotep, expose un art de vivre. Il s'adresse à ceux qui suivent la carrière administrative. Mais son humaine sagesse n'exclut personne. Le préambule l'affirme avec force.

*N'enfle pas ton cœur à cause de ce que tu sais ;
Apprends avec l'ignorant comme avec le savant.
Il n'a pas été assigné de limite à l'art ;
Il n'est pas d'artiste qui atteigne à l'entière excellence.
La belle pensée est cachée plus que gemme ;
On la trouve dans la main de la servante à la meule.*

Ainsi donc ce sage admiré mesure déjà son importance aux perspectives qu'il voit s'ouvrir devant lui. Il sent qu'un savoir orgueilleux lui en fermerait l'accès. Il ne sépare pas son cœur de son intelligence. Il n'oppose pas l'ignorant au savant, qui a tant à apprendre. L'horizon s'élargit à mesure qu'on le conquiert. Le sage trouve, dans le recul de ces bornes, une raison de modestie et un principe d'action. Il lui convient de se savoir pour toujours imparfait, d'avoir à compter sur une excellence plus grande à acquérir. Nous ne nous fions qu'à ce qui nous dépasse. Un esprit ouvert cherche partout à s'étendre. Il attend du bien de tous. Il se penche avec sympathie sur l'humble femme qui peine à broyer le grain. Elle ne semble bonne qu'à recevoir. Il lui demande de donner.

Il donne, lui, ses conseils. On lui a reproché de ne pas les avoir répartis avec ordre. Ses maximes ne sont pas plus ordonnées que celles de La Rochefoucauld, de La Bruyère ou de Vauvenargues. Il y a dans son livre des préceptes sur la manière de se conduire en société aussi bien que sur la direction de la conscience. Mais quelle intelligence de la vie ! Cette fine bonhomie, cette attention à ne pas trop attendre des hommes, cette insistance à les vouloir bienveillants, humains, cette prédilection pour le silencieux, dont l'aménité est faite de maîtrise de soi, décèlent l'héritage d'une civilisation déjà ancienne.

Il est remarquable que les maximes de Ptahhotep ne se réclament pas de tel ou tel dieu, mais de Dieu. Il faut croire que l'élite des Égyptiens avait une philosophie religieuse singulièrement en avance sur la pratique officielle, et qu'elle savait se dégager de l'empire en apparence absolu du clergé.

*« Ne fais pas peur aux gens ;
Dieu (te) punirait d'autant de crainte. »*

Il naît de cette piété un vif sentiment de la mesure :

*« N'élève pas ton cœur,
Pour qu'il ne soit pas abaissé. »*

La Vérité-Justice, inséparable de Dieu, est sans hypocrite méconnaissance des succès immédiats de malhonnêtes gens, invoquée du fond du cœur, comme une source de bonheur et de fierté dans une famille.

*« Le mal, à vrai dire, gagne des richesses,
Mais la force de la Vérité-Justice est qu'elle dure
Et que l'homme peut dire : « C'est l'héritage de mon père ».*

La vie sociale, où un citoyen, de quelque parti qu'il soit, sent qu'il se doit de maintenir l'équité, est active et ardente :

*« Si tu es le fils d'un magistrat
Chargé de calmer la foule...
Lorsque tu lui parles, ne donne pas d'un côté. »*

Nous trouvons là une singulière préfiguration des luttes entre la plèbe et le patriciat. L'imposante unité de l'empire couvrait, pour nous, de son harmonie, ces révélatrices dissonances, qui n'allaient plus tarder à troubler le concert. Mais ces menaces ne paraissaient pas justifier une réaction brutale :

*« Si tu es fort, inspire le respect
Par le savoir et par la bienveillance. »*

Il est bien d'un pays de soleil d'interrompre les conseils de sobriété, d'effort sur soi-même par une exhortation comme celle-ci :

*« Suis ton cœur... »
et « Que ton visage brille durant le temps que tu vis...
C'est le souvenir d'un homme que sa bienveillance
Dans les années qui suivent... ».*

Le dernier développement de l'ouvrage est un éloge du fils qui écoute. Mais écouter ne suffit pas :

*« Un bon fils (de ceux) que donne Dieu, apporte un surplus
En sus de tout ce que lui a dit son maître. »*

Le sage memphite, dans son entrée en matière, constatait qu'il y avait toujours du mieux à trouver. Il finit sur un appel au progrès.

C'était bien nécessaire. Les reliefs des tombeaux comportent des scènes de guerre et de luttes, indiquant des préoccupations militaires assez nouvelles. Il y avait déjà des désordres, des famines. Le dernier roi de la V^e dynastie, Ounas, avait fait représenter, dans le couloir conduisant de la vallée vers son temple funéraire, à Saqqarah, une scène de disette, probablement pour ajouter qu'il y avait mis fin. Le tableau est saisissant : hommes, femmes, enfants, sont squelettiques ; ils défaillent. Un sculpteur d'un autre pays se serait peut-être complu à peindre la férocité à laquelle réduit la misère. L'Égyptien n'a pas sculpté des misérables, mais des malheureux. Ils trouvent encore de la sollicitude pour leur prochain. Ils se soutiennent l'un l'autre. L'enfant est le moins décharné. Même si cette vue est optimiste, si elle nous dérobe de la réalité, elle témoigne, de la part de l'artiste et du public, d'un beau sens humaniste.

Enfin voici un document curieux à plusieurs égards. Il évoque à la fois les derniers beaux jours de la royauté et les premières hardiesses des explorateurs qui assureront à l'Égypte, à l'époque suivante, la possession de la Nubie. C'est une lettre écrite par le roi Pépi II de la VI^e dynastie, encore enfant, à son puissant vassal, le prince d'Éléphantine, qui lui annonçait, au retour d'une expédition sur le haut Nil, un cadeau rare : un nain danseur ; à cette nouvelle le petit roi s'exalte ; et son émoi puéril contraste plaisamment avec la phraséologie officielle qui l'affuble :

Tu as dit dans ta lettre que tu as ramené un nain danseur...

Quand il monte avec toi dans le bateau, prends soin que, durant la traversée, des gens de confiance soient près de lui, qu'ils veillent à ce qu'il ne tombe pas à l'eau !

Quand il dort, pendant la nuit, prends soin que des gens de confiance dorment auprès de lui, dans sa tente, que dix fois par nuit ils s'assurent s'il est en bonne santé !

Ma majesté aime mieux voir ce nain que recevoir les merveilles de Pount...

Le ton de la lettre, et le souci du destinataire de la faire graver

à l'entrée de sa tombe, indiquent encore un respect assez grand de la royauté.

Il n'en était plus de même à la mort de Pépi II, dont le trop long règne avait laissé se précipiter les événements.

La féodalité avait jeté le masque. Memphis était quasi abandonnée des nobles. Ils s'étaient retirés dans leurs gouvernements, ou, pour mieux dire, dans leurs États. Désormais leurs tombes, souvent creusées au flanc de la falaise, seront situées dans leurs capitales sous la protection de dieux locaux qui, longtemps absorbés dans le rayonnement de Râ, reprennent vigueur.

Les villes du Delta, menacées de paralysie par l'envahissement du droit féodal, qui supprime la liberté et la responsabilité personnelles, indispensables toutes deux au commerce, virent s'élever des couches les plus basses de leur population, durement éprouvée, une tourmente de furieuse révolte qui secoua tout l'ordre social et outragea jusqu'aux pyramides. Ce n'était pas seulement pour le plaisir de piller et de détruire, mais aussi dans le dessein de ravir les secrets du rituel qui assurait au roi la survie au ciel. Celle-ci cesse d'être un privilège. La révolution divulgue à tous le moyen de faire figure de roi, et comme tel, de s'unir au dieu Râ dans l'autre monde.

Cela semble un succès pour le dieu. Il s'était cependant trop lié à la royauté pour ne point pâtir avec elle. Même les Textes des pyramides admettent, à la VI^e dynastie, une diminution de son rôle au profit d'Osiris. Non sans lutte. Un passage curieux montre l'âme angoissée, conjurant Râ de la soustraire au royaume, terrestre ou souterrain, de cet Osiris dont elle récuse le pouvoir.

Mais Osiris l'emporte dans ce pays livré d'une part à l'oppression et aux guerres de la féodalité, d'autre part aux discordes sociales. Osiris l'emporte dans ce temps de souffrance, parce que lui aussi est un opprimé; il est condamné à mourir chaque année, avec la force de la végétation, qu'il incarne; il est écrasé par un principe d'aridité et de ténèbres; mais il ressuscite pour faire reconnaître, grâce à Horus, devenu son fils et son champion, la justice de sa cause. Justifié devant le tribunal de Râ, l'« être bon » régnera parmi les âmes que, justicier à son tour, il aura reconnues pures.

Jamais Osiris et Râ ne s'exclurent. L'un est fort de son unité, capable du plus haut développement intellectuel; l'autre est un juste souffrant, un consolateur; son sacrifice lui donne le droit de juger des malheureux.

Chacun des deux dieux répond à des besoins de l'homme. Ils régneront ensemble sur son intelligence et sur son cœur.

CHAPITRE VII

Le problème des rapports entre l'Égypte Memphite et la Mésopotamie.

Les tombes royales d'Our, datant du début de la première dynastie d'Our, ont livré deux objets qui attestent des rapports entre l'Égypte et la Mésopotamie.

Le premier est la fameuse mosaïque, plaquée sur le devant de la caisse de résonance d'une harpe, où est représenté avec humour un concert d'animaux. Parmi les instrumentistes se remarque une gerboise agitant un sistre. Ce hochet magique, affecté au culte de la déesse Hathor, est trop égyptien pour ne pas révéler ici un contact indirect ou direct avec le pays du Nil.

Un autre objet me paraît encore plus significatif. C'est une plaque de bronze, ayant renforcé un bouclier. Au-dessus d'un bossage en forme de rosace, qui servait d'« umbo », sont silhouettés deux lions de profil, s'éloignant l'un de l'autre; leurs pieds posent sur une ligne de terre, sous laquelle gît un homme nu, face en avant, bras et jambes déjetés, en dessous de chaque lion. Le style, lisse, uni et allongé, des fauves, est moins mésopotamien qu'égyptien. D'autre part, le thème des deux lions s'éloignant l'un de l'autre (en apparence, car cette composition signifie en réalité qu'ils marchent côte à côte), se retrouve en Égypte, à maintes reprises, depuis le roi Sahourâ, du début de la V^e dynastie. C'est une façon d'adapter aux possibilités de l'art graphique la représentation des lions de part et d'autre du trône royal, qui, dans ces tableaux-ci, est placé au-dessus d'eux. En outre, du même pharaon, date la plus ancienne représentation du fauve, lion, sphinx ou griffon royal piétinant des ennemis qui se débattent.

Il me semble manifeste que le bronze d'Our est une imitation hybride de ces deux thèmes apparentés de l'Égypte. Avec la gaucherie du copiste, qui n'entre pas dans l'esprit de son modèle, l'artiste a séparé par une ligne de terre chaque fauve de sa victime, retournée face vers le bas et dont l'attitude, bras et jambes en avant, ne s'explique plus; et il a donné à l'animal vainqueur la noble indifférence héraldique des lions stylisés du trône égyptien.

Il découlerait de l'imitation que la première dynastie d'Our fut probablement postérieure à la V^e dynastie égyptienne.

Un autre indice de rapports artistiques entre Égypte et Mésopotamie est plus hypothétique; il nous est fourni par un cylindre que des personnages, figurés avec un œil énorme, au milieu d'un profil d'oiseau, font dater d'environ ce même début de la première dynastie d'Our; il représente, pour la première fois à ma connaissance, une ziqqourat en forme de véritable tour à étages. Auparavant, ces hauts lieux artificiels des temples sumériens, temple blanc d'Ourouk, pour la période d'Ourouk, temple « ovale » de Hafaje, pour la période des dynasties archaïques, et temple d'El-Obeïd pour le début de la première dynastie d'Our, avaient l'aspect d'une chapelle juchée sur un haut soubassement rectangulaire, destiné peut-être à mettre au moins l'un des sanctuaires de la cité à l'abri de ces inondations qui tournaient quelquefois au déluge.

Quelle serait la raison du passage de la forme primitive à celle de la tour à étages rectangulaire, aux multiples gradins, destinée à devenir régulière en Mésopotamie? Ne serait-ce pas l'imitation de la pyramide à degrés égyptienne? La ziqqourat, à vrai dire, n'est pas un tombeau. Mais il est fort probable qu'elle passait pour englober le tombeau du dieu, qui, là comme en Égypte (on s'en aperçoit de plus en plus), était censé continuer à vivre parce qu'il mourait et ressuscitait périodiquement, ce qu'auraient symbolisé les arbres plantés bien probablement sur les plates-formes des ziqqourats. Le type de la pyramide à degré est doctrinal en Égypte. En Mésopotamie, il apparaît comme une modification que rien, semble-t-il, n'exigeait, de la primitive chapelle sur soubassement.

Cet indice nous assurerait que le début de la première dynastie d'Our est postérieur à la III^e dynastie égyptienne. D'après l'indice des lions, cette imitation de la pyramide à degrés se serait exercée sur la Mésopotamie avec un retard correspondant à la durée des III^e et IV^e dynasties memphites, ce qu'expliquerait la lenteur à se transmettre de formes architecturales; tandis qu'un thème décoratif comme celui des lions pouvait être transmis par de petits objets portatifs.

Par ailleurs, dans le pays de l'Euphrate, l'art de la dynastie d'Agadé, noble, élégant, de modelé délicat, contraste avec le caractère trapu, rudement équarri, sans nuances, de l'archaïsme sumérien sous la dynastie de Lagash, tel que la stèle des vautours en reste l'exemple le plus frappant. Le montagnard tombé sur un genou aux pieds de Naramsin, sur la stèle de ce roi d'Agadé, au musée du Louvre, rappelle beaucoup par son attitude brisée, par son modelé

nerveux, le Libyen vaincu par Neouserrâ, dans le temple de ce roi de la V^e dynastie, en Abou-Sir. Les Sémites qui l'emportent en Sumer à l'avènement de la dynastie d'Agadé venaient de l'Ouest. Or, ces pays de la côte méditerranéenne étaient en rapport avec l'Égypte. Un relief du temple funéraire de Sahourâ, en Abou-Sir, montre des Asiatiques acclamant le pharaon dès le bateau qui les lui amène. Des ours et autres animaux, représentés dans le même édifice, doivent venir de Haute Syrie.

A la fin de la V^e dynastie, les scènes de guerre deviennent plus fréquentes dans les tombeaux égyptiens. Et des textes prouvent que, sous la VI^e dynastie, les Égyptiens ont à lutter en Palestine et à recommencer sans cesse la lutte; les côtes de la mer Rouge, où ils s'embarquaient pour les Échelles de l'Encens (sur la côte des Somalis et probablement sur le rive d'en face, dans l'Arabie du Sud), n'étaient plus sûres. Le pharaon lève des troupes auxiliaires noires. Il fait sculpter des statues de captifs asiatiques agenouillés, que l'on frappait rituellement à coups de massue, à la place des prisonniers vivants sacrifiés autrefois pour entraîner l'écrasement de leurs compatriotes.

Les Égyptiens étaient donc rentrés en contacts plus fréquents et plus étroits, sous la V^e dynastie, et surtout sous la VI^e, avec des Asiatiques de la côte; or ceux-ci pénètrent en Mésopotamie, où leur arrivée au pouvoir coïncide avec l'avènement d'un art plus évolué, plus harmonieux, dont certains aspects évoquent des œuvres égyptiennes. Tout se passe vraiment comme si la dynastie d'Agadé avait apporté en Sumer des influences nouvelles et déjà très assimilées de l'art égyptien; puis que la puissance des Agadéens, étendue, on le sait, jusqu'à la Méditerranée, y avait supplanté celle de l'Égypte, affaiblie sous la VI^e dynastie par un régime de plus en plus féodal.

Il s'ensuivrait que nous pourrions, d'une façon très globale et simpliste, établir que la période thinite, en Égypte, correspondrait à celle de Djemdet Nasr en Mésopotamie, les III^e et IV^e dynasties égyptiennes aux dynasties archaïques (dynastie archaïque I et II de M. Frankfort), la V^e dynastie égyptienne à la I^{re} dynastie d'Our et à la dynastie de Lagash, la VI^e dynastie égyptienne à la dynastie d'Agadé. Naturellement toutes ces périodes interfèrent, mais c'est là un schéma qui fixe les idées. Chacun des indices que j'ai dégagés ne suffirait nullement à emporter la conviction, mais ils s'appuient l'un l'autre, et mis en regard de la nouvelle chronologie mésopotamienne, ils cadrent avec elle de point en point. Il me semble qu'elle en reçoit quelque confirmation.

CHAPITRE VIII

Après l'Ancien Empire. — Menaces de barbarie.

Derrière les ruines de la façade royale s'agitent des aventuriers, des Asiatiques, entrés en Basse Égypte à la faveur de la désunion. Il ne reste qu'une ombre de royauté. Un pharaon porte le nom de « Bédouin ». Ces rois d'un moment singent les souverains memphites comme les Mérovingiens singèrent les empereurs romains.

Le trouble est partout. Souvent, par crainte des profanations, le décor des chapelles funéraires est reporté sur les murs du caveau souterrain, bloqué, hors d'atteinte. Ce décor, d'ailleurs, devient anguleux et gauche; les conditions ne permettent plus que des écoles riches de tradition forment de jeunes artistes.

Du moins ces tempêtes, dépouillant l'homme de sa sécurité, et de son héritage d'idées commodes, le remettent-elles en face des grands problèmes. Ils sont débattus dans l'angoisse par les auteurs d'une littérature singulière, évoquant les bouleversements qui avaient fait de Memphis, étouffée entre la féodalité, la révolution et l'intrusion asiatique, un champ de ruines et un foyer de désordres affreux.

Un désespéré veut fuir cette vie, où tout ce qu'il aimait est remis en question. Son âme, (nous dirions son instinct), lui répond avec une véhémence ironie, une âpreté à la Villon :

*Si tu songes à la tombe, c'est amertume de cœur ;
C'est ce qui fait venir les larmes, et qui accable l'homme.
C'est arracher un homme de sa maison, l'abandonner sur la
[montagne.*

*Tu ne sortiras plus au jour, pour voir le soleil.
Ceux qui ont bâti en granit rose et ouvré dans une pyramide
De belles salles en beau travail,
Une fois que de constructeurs ils sont devenus dieux,
Leurs tables d'offrandes sont vides.
Ils sont comme des misérables morts sur la berge,
Sans héritiers, à la merci du flot et de l'ardeur du soleil,
A qui parlent les poissons du bord de l'eau.
Ecoute-moi donc ; vois, il est bon pour l'homme d'écouter.
Obéis au beau jour et oublie le souci.*

Mais le malheureux, convaincu de la justice de Râ, pasteur et pilote des humains désemparés, repousse la tentation du scepticisme. Il expose à son âme que la mort est le hâvre du salut et sa réponse s'achève en un mouvement lyrique admirable :

*La mort est aujourd'hui devant moi
Comme la santé pour l'invalidé,
Comme sortir de chez moi après une maladie.*

*La mort est aujourd'hui devant moi,
Comme l'odeur de la myrrhe,
Comme s'asseoir sous la toile un jour de vent.*

*La mort est aujourd'hui devant moi
Comme l'odeur du lotus,
Comme s'asseoir au rivage de l'ivresse.*

*La mort est aujourd'hui devant moi
Comme la fin de la pluie,
Comme le retour d'un homme à la maison après une campagne
[d'outre-mer.]*

*La mort est aujourd'hui devant moi
Comme lorsque le ciel se découvre,
Comme un chercheur (?) amené (?) à ce qu'il ignorait.*

*La mort est aujourd'hui devant moi
Comme le désir d'un homme de revoir sa maison
Après des années sans nombre de captivité.*

La violence règne. Parce que la justice fait défaut, on sent mieux le prix de la bonté. Les rudes féodaux croient qu'ils auront des comptes à rendre à Osiris. Plus que leurs pères, ils se recommandent à lui d'œuvres de charité; ils rappellent dans leurs chapelles funéraires qu'ils ont « donné à manger à celui qui avait faim, donné à boire à celui qui avait soif, vêtu celui qui était nu ».

CHAPITRE IX

*Les rois d'Héracléopolis — IX^e, X^e dynasties.
(autour de 2100).*

La première tentative sérieuse de restaurer la royauté vint d'Héracléopolis, en Moyenne Égypte. Khéty, le fondateur, avait laissé une réputation de cruauté qui traduit peut-être le mécontentement des vassaux entravés dans leurs prérogatives féodales. Car les noms qu'il s'est donnés à son avènement contrastent avec cette fâcheuse renommée. Ils expriment que le dieu Râ et le roi, celui-ci et le peuple, sont unis par le lien de l'affection. Peut-être était-ce là de la politique. Il reste que c'était donc l'idéal du temps. Un autre Khéty, vers 2070, rédige un testament politique significatif de cette volonté centralisatrice. Tel, chez nous, un Philippe le Bon ou un Louis XI, le suzerain, qui tend à redevenir un monarque, cite devant sa cour de justice tout homme qui paraît prendre de l'autorité parmi le peuple, ou dans l'armée; et le jugement est acquis d'avance; ce sera la mort pour le « rebelle ». C'est l'esprit de Tarquin, abattant les pavots les plus hauts de son jardin. Mais l'Égyptien était plus scrupuleux. Il rappelle à son fils qu'il sera jugé à son tour :

*Les Juges qui jugent l'opprimé,
Tu sais qu'ils ne sont pas tendres,
Au jour de juger le coupable,
A l'heure de la décision!
Mal en advient quand l'accusateur est le Sage;
Ne te confie pas dans la longueur des années.
Au regard de ces juges, la vie est une heure.
L'homme subsiste après sa mort,
Ses actions en tas à son côté.
C'est pour l'éternité qu'on est là;
Bien fou qui en fait bon marché!
Mais celui qui parvient à eux sans méfait,
Il demeure là-bas comme un dieu,
Marchant fièrement de l'avant,
Comme ceux qui possèdent l'éternité.*

Le royal moraliste ne peut se leurrer. La politique et la morale sont irréductibles. Pour les concilier, il ne trouve qu'à réduire au minimum les expédients douteux, et à n'y recourir qu'en dernier ressort, avec la certitude de ne s'y résoudre que pour servir un intérêt plus grand. Sauf envers le rebelle,

*Ne sois pas dur, il est beau d'être généreux ;
Fais en sorte que ton œuvre subsiste par l'amour de toi.*

Ce roi, qui vient d'imposer son arbitraire à ses tribunaux, est par ailleurs préoccupé de leur probité.

*Donne la grandeur aux magistrats
Pour qu'ils mettent en pratique tes lois...
L'homme pauvre ne parle pas selon ce qu'il croit juste
Et celui qui dit « Ah ! si je pouvais avoir » n'est pas équitable...
Il favorise celui qui a quelque chose à lui donner.*

Cette sollicitude réaliste se relève d'un sentiment bien égyptien de dignité familiale ; le goût de la vérité dans la maison inspire, autant que possible, le roi dans son gouvernement.

*Dis la vérité dans ta maison,
Que les nobles qui tiennent le pays te respectent...
C'est l'intérieur de la maison qui inspire le respect au dehors.*

Mais ce respect a besoin d'être appuyé par la force :

*Lève de jeunes troupes, afin que t'aime ta capitale ;
Que des recrues augmentent ta suite.
Vois, ton État est plein de ces jeunes gens ;
A vingt ans, la jeunesse aime suivre son cœur...*

Il y a là une ardeur à drainer. C'est l'occasion aussi de mêler les jeunes gens de différentes classes, d'égaliser sous le roi la société, de la plier à l'idée que le mérite, aux yeux du prince, est la source des distinctions :

*N'élève pas le fils d'un grand personnage
Plus que celui qui est d'humble naissance,
Mais choisis un homme à cause de ses actions.*

Cette égalité est selon Dieu :

*Plus agréable (à Dieu) est la valeur de qui est juste de cœur
Que le bœuf de celui qui commet l'iniquité,*

D'autres considérations nous renseignent sur la politique extérieure. Les Libyens, à l'ouest, ont été soumis au tribut. A l'est du Delta, le pharaon crée un réseau de « villes franches » contre les entreprises des Bédouins d'Asie.

Le misérable Asiatique... va toujours...

Il ne conquiert pas et n'est jamais conquis...

Il attaque un chemin isolé, mais... pas une ville peuplée...

Khéty se montre moins décidé envers un État vassal dans le Sud. Il lui a repris la vieille capitale de This, non sans violences qu'il regrette. Il se contente d'exiger du blé et du granit rose d'Assouan, et si ce tribut n'est pas régulier, il est disposé à fermer les yeux. C'est là, nous le sentons, qu'est le danger.

La menace grandit sous le règne de Merikarâ; de son successeur probablement date un curieux écrit où le roi se plaît à faire traîner le procès d'un paysan lésé, tant les plaidoyers de celui-ci, parodies du grand style judiciaire, le divertissent. A la fin, le pharaon indemnise largement le plaignant; et il avait pris soin de sa famille pendant son absence; mais l'inquiétude du malheureux paysan à la pensée du sort des siens, s'il n'était pas rentré à temps pour payer l'impôt, prouve assez que le percepteur n'était pas tendre et avait, ou prenait, des droits trop absolus. Ce tableau complète le premier. Il définit une civilisation de hauts principes, mais d'application viciée, qu'une royauté combattue s'efforce de restaurer.

CHAPITRE X

Le Moyen Empire (vers 2050-vers 1770). La victoire de Thèbes. — Les XI^e et XII^e dynasties.

La principauté du Sud, qui menaçait le royaume d'Héracléopolis, avait pour capitale une bourgade, Thèbes, qu'avait peut-être développée, à la fin de l'Ancien Empire, l'intérêt du gouvernement égyptien pour la Nubie et ses approches. Vers 2050, Mentouhotep, prince de Thèbes, prend Héracléopolis, conquiert la Basse Égypte et reconstitue à son profit l'unité du Double Pays. Il est à l'honneur du vainqueur d'avoir su accepter comme un héritage les livres de sagesse et de politique des rois héracléopolitains et de n'avoir pas banni ceux-ci des listes historiques.

Le premier soin des Thébains fut de consacrer leur victoire en restaurant, pour y appuyer la leur, la royauté de Râ. Ils se font faire en face de Thèbes, sur la rive ouest, une pyramide. Mais cette pyramide perd beaucoup de sa majesté à se trouver au pied d'une énorme falaise au fond du cirque rocheux de Deir-el-Bahari.

La religion locale commandait le choix de ce site; elle avait divinisé la montagne même, la « Cime d'Occident », protectrice de la nécropole thébaine, sous le nom de Merit-seger, « Celle qui aime le silence », et l'avait personnifiée sous la forme, tantôt d'un serpent, tantôt d'une vache, en l'assimilant à la déesse Hathor.

Par une innovation hardie, la pyramide était enveloppée des portiques de son temple et paraissait surgir de deux gradins ajourés.

Les reliefs vont de la barbarie grimaçante où l'art était retombé après l'empire memphite, jusqu'au renouveau du style antique, repensé par un pays neuf.

A la fin de la XI^e dynastie, l'Égypte lance plusieurs expéditions, par le Ouady Hammamât, à travers le désert, vers les Échelles de l'Encens. C'est peut-être à l'occasion de ces entreprises que fut rédigé le *Conte du Naufragé*, apparenté aux légendes d'où sortiront l'*Odyssee* et *Sindbad le Marin*. Le côté particulier du conte égyptien, c'est sa bonhomie. Les affres du marin perdu dans la mer Rouge ne durent pas longtemps. Il aborde au rivage d'une île inconnue. « Son

cœur était son compagnon. » Il trouve à se rassasier de bonnes choses. Un serpent gigantesque, il est vrai, lui fait passer un mauvais moment. Le monstre le prend dans sa gueule... mais pour le déposer avec douceur un peu plus loin, et lui dire bonnement : « Ne crains rien, brave homme ! » Et il n'a de cesse qu'il ne lui ait assuré la venue d'un bateau et de son équipage. Les auditeurs de *l'Odyssée* et de *Sindbad* n'en auront pas si vite assez de trembler. Il est saisissant de rencontrer déjà dans ce récit un trait d'expérience humaine, de sagesse résignée, que reproduiront presque textuellement *l'Odyssée* et *l'Énéide* : « Comme il est doux, une fois passé le malheur, de raconter ce que l'on a souffert ! » Et il y a toutes les raisons de croire que ce conte et cette parole remontent à un prototype bien plus ancien que le Moyen Empire.

Il semble que le dernier roi de la XI^e dynastie fût un usurpateur. C'est probablement ce qui permit au vizir Amenemhat de se poser en restaurateur de la légitimité quand il monta sur le trône.

La politique du fondateur de la XII^e dynastie fut cependant assez différente de celle des Mentouhotep. Conscient de son rôle de pharaon, il transporta sa résidence dans le voisinage de Memphis. Mais il se garda de mécontenter Thèbes; il en fit une capitale religieuse en y instaurant le culte du dieu qu'il avait adopté comme patron de sa famille et de son État, « Le Mystérieux », Amon, qui semble avoir été à l'origine une figure théologique, élément de la personnalité, qualité personnifiée, du dieu créateur d'Hermopolis.

Amenemhat I^{er} et sa lignée paraissent avoir eu l'intelligence nette d'un programme établi dès l'abord et la volonté claire de le poursuivre jusqu'au bout. Une fortification, le mur du Prince, est tendue de la mer Rouge à la Méditerranée, à l'entrée de la péninsule du Sinaï, pour tenir en respect les Asiatiques. C'était par le fait même affirmer que l'Égypte n'avait pas dessein de conquête de ce côté. D'autre part, la politique de relations avec les pays de l'encens, et la pénétration en Nubie, terre de l'or, ne suffisaient pas à l'Égypte unifiée. La XII^e dynastie devisa et réalisa l'exploitation intensive d'une province un peu excentrique de l'Égypte, la grande oasis du Fayoum, au sud de Memphis, que la baisse des eaux du lac Karoun (le lac Moeris des Grecs) transformait en marais. Continuant leur rôle de chefs de l'irrigation, les rois tirèrent de ce territoire sacrifié une seconde Basse Égypte; ils auraient même trouvé le moyen de faire du lac une sorte de réservoir régulateur de l'inondation. C'était assurer au pays une prospérité qui fut en effet très grande, et se ménager des richesses en un point du territoire que n'avait pas occupé la féodalité. Tempérer, gagner, réduire les grands vassaux fut

le souci constant de la XII^e dynastie. Elle ose disposer des fiefs, et déposséder les rebelles. Mais elle ne met pas fin au système féodal. Les seigneurs provinciaux continuent à faire creuser auprès de leurs propres capitales, au flanc de la falaise, des hypogées, dont le style redevient d'une sobriété heureuse. Peut-être est-ce dans leur milieu, peut-être aussi parmi les citoyens turbulents de la Basse Égypte, que se forma la conjuration à laquelle succomba le fondateur de la XII^e dynastie. Le meilleur écrivain du temps composa un testament politique, où Amenemhat I^{er}, de l'autre monde, rappelle ses bienfaits, et désigne comme héritier son fils Sésostris; il l'avertit de se méfier toujours de ses subordonnés, de ses amis, de ses proches, de son propre cœur. Cette amertume ne l'empêche pas de l'exhorter à faire plus de bien encore; il y a une grandeur qui vient de l'âme dans ses dernières paroles :

*Tu es dans mon cœur; mes yeux sont sur toi.
Les enfants ont une heure de joie aux côtés du peuple
Quand ils te donnent des louanges.*

L'auteur, dans une autre œuvre, l'*Hymne au Nil*, s'attache également à décrire les joies des petits et des humbles, que l'inondation réjouit comme les grands. Pourtant un humour sarcastique prolonge dans maintes figurations le goût des époques troublées. Au milieu des scènes des mastabas correctement retracées dans les tombeaux des princes de Meir, le sculpteur en veine de fantaisie a mêlé des personnages drôles, les uns d'une maigreur hyperboliquement piteuse, les autres d'une joviale obésité, dont le contraste a quelque chose de breughelien.

Sésostris I^{er} fut un grand roi heureux. Ses portraits dissimulent peu la vulgarité de son visage, mais expriment l'intelligence et l'entrain. Il colonisa très profondément la Nubie, où il installa comme gouverneur égyptien un prince de Siout. C'était habilement détourner sur une œuvre utile à tous l'énergie que les grands vassaux étaient toujours tentés d'employer autrement. L'installation des Égyptiens à Kerma provoqua une culture nouvelle parmi les populations indigènes.

Un récit d'aventure et de voyage de ce temps nous prouve d'autre part que les peuplades syriennes accueillaient avec respect sinon sans jalousie et méfiance tout ce qui venait d'Égypte.

Sésostris I^{er} employa les ressources de son pays redevenu très prospère à construire de beaux temples, où il confirmait le pacte de la terre du Nil avec ses dieux. Il a été possible de relever à Karnak, quartier sacré de Thèbes où il avait établi le principal sanctuaire

d'Amon, un petit temple-reposoir pour la barque de ce dieu. C'est un édifice de calcaire blanc, dont les côtés se composent de piliers aux fins reliefs, sous la corniche à gorge; l'ensemble est de la plus élégante et ferme pondération. Tout auprès, deux piliers de granit s'entouraient d'une ronde immobile et pourtant gracieuse de figures de divinités et du roi se donnant la main par-dessus les angles de la pierre. Enfin des piliers osiriaques de Sésostris I^{er}, d'un robuste style monumental, ont été retrouvés à Karnak et en Abydos, devenue la ville sainte d'Osiris, où ce dieu concentre en lui le prestige des rois thinites. On célèbre là en son honneur des mystères de mort et de résurrection de l'Être bon, qui excitent parmi les assistants une sympathie passionnée.

C'est à l'entrée du Fayoum, à Lisht, qu'à l'exemple de son père, Sésostris I^{er} éleva sa pyramide. Ces pyramides de la XII^e dynastie étaient de construction aussi médiocre que celles de la fin de l'Ancien Empire. Les textes, cependant, en sont absents, comme au beau temps de Memphis. Tout le soin est réservé au temple.

Le cloître de Sésostris I^{er}, composé de piliers carrés comme celui de Pépi II, indique, par-dessus les époques de troubles, la continuité de l'Ancien et du Moyen Empire.

C'est dire que la doctrine de Râ est de nouveau à l'honneur. Ses qualités de stabilité, de sécurité, tant exaltées par les Memphites, mais démenties, sur le plan humain tout au moins, par les malheurs récents, se nuancent en capacités de devenir. Le verbe « devenir », c'est le verbe « être » à l'usage des humains. Pour eux, le dieu suprême « devient ». Il se répand en « devenirs » par le monde. Les devenirs les plus proches de lui sont les autres dieux, et sur la terre, le pharaon est le « devenir » le plus fidèle de Râ.

D'autre part, l'offrande de la Vérité-Justice devient un acte essentiel de la royauté. La Vérité-Justice est considérée comme l'élément fondamental de la personnalité du roi et de la personnalité de Râ.

Le développement plus intellectuel de la théologie s'exprime clairement dans les noms des rois et, par un détour surprenant, dans leurs parures. Les bijoux du milieu de la XII^e dynastie, comme les coffres d'ébène, d'ivoire et d'or où on les rangeait, sont d'une élégance exquise, dans le dessin et l'accord des couleurs, comme dans le jeu de signification de leurs éléments symboliques (pl. V).

Il n'est pas étonnant que cette Égypte en voie d'évolution rapide se soit tournée de plus en plus vers le Nord méditerranéen. C'est probablement moins par le déploiement des armes que par la supériorité de l'organisation, l'ascendant de la culture, qu'elle impose alors son influence aux principautés syriennes, et entretient des

relations suivies avec les îles de la mer Égée. Peut-être cette orientation détourne-t-elle un peu l'Égypte de la Nubie, où elle perd du terrain.

Sésostris III, au milieu du XIX^e siècle, regagne ce qu'il peut de ce côté, fixe la frontière à la deuxième cataracte, y établit une solide barrière militaire et organise l'amont en province égyptienne. C'est pour une bonne part grâce à lui que cette renaissance de l'Égypte mérite le nom de « Moyen Empire ». Il combat aussi en Palestine. Ce n'est pas nécessairement bon signe. Au lieu d'une extension de pouvoir, cette guerre peut indiquer les difficultés approchantes en Orient. Les portraits de Sésostris III sont tragiques. Les sculpteurs, évidemment encouragés par lui, ont analysé avec une acuité nouvelle le masque ravagé, amer jusqu'au désespoir, de ce vainqueur impérial.

Son fils Amenemhat III semble avoir été aussi grand. C'est lui qui acheva de perfectionner le système d'irrigation de l'Égypte, centré sur le Fayoum, avec un tel succès que la tradition, transmise jusqu'à nous par les Grecs, lui en attribua toute la gloire. C'est le vaste temple de sa pyramide que les voyageurs grecs appelèrent le Labyrinthe. Il est détruit, mais des débris attestent l'emploi de colonnes de granit rose en faisceaux de papyrus, comme au cloître de Neouserrâ. En province, les tombeaux princiers disparaissent. La féodalité est presque éliminée. Autant que la politique centralisatrice, la prospérité lui a été fatale. La raideur juridique des fiefs craque sous la poussée de la vie active. En Syrie, les princes de Byblos reçoivent du pharaon des vases d'obsidienne cerclés d'or où étaient contenus les parfums destinés à leur sacre ou à leurs funérailles. Ils sont des « clients » de l'Égypte.

Et pourtant les statues d'Amenemhat III nous poursuivent d'un regard pensif et d'un visage creusé de tourment (pl. V). Ce roi semble avoir, dès l'enfance, éprouvé gravement le sens d'une haute responsabilité. Il eut beaucoup de goût pour la sculpture de grande énergie du temps de Djéser. Il l'a copiée; et il n'est pas toujours facile de distinguer la copie, peut-être plus analytique, plus fouillée, du modèle plus simplement robuste. Copie et modèle sont admirables. Tel sphinx de granit, loin de la sérénité divine de celui de Gizeh, unit si bien la puissance du corps du lion à la puissance du masque humain, tout bosselé de force, qu'oubliant sa nature composite, et sa rigueur monumentale, on s'attend à le voir bondir.

Peu après Amenemhat III, la fin de la lignée directe, les rivalités qui surgissent, permettent un retour de la féodalité, particulièrement funeste, puisqu'il ouvre la porte à l'invasion.

CHAPITRE XI

Le problème des rapports entre l'Égypte du Moyen Empire et la Mésopotamie.

Parmi les objets offerts au roi Amenemhat II, au XIX^e siècle, par des Syriens, et retrouvés dans une cachette du temple de Toud, près de Thèbes, se trouvaient des sceaux babyloniens dont les plus récents paraissent, de par le thème et le style, dater environ de la III^e dynastie d'Our; celle-ci avait succédé, en Mésopotamie, à la période de suprématie des Gouti montagnards, sous laquelle Goudéa, prince de Lagash, avait donné, dans ses nombreuses statues, des modèles d'effigies vigoureuses, trapues, remarquables par le soin apporté au modelé du crâne rasé, globuleux, à la musculature ronde et massive de l'épaule droite découverte, au drapé de l'étoffe galonnée qui s'enroule de biais autour du corps.

Ce style se prolonge jusqu'à la première dynastie de Babylone, où il apparaît roidi, décadent.

Or l'Égypte, sous les XII^e et XIII^e dynasties, a connu, outre son grand art personnel, un curieux engouement pour des statues courtes dont le modelé soigneux du crâne, du buste, n'est pas stylisé architecturalement selon le goût dominant, mais est traité en rondeur, et dont le vêtement consiste en un manteau galonné où s'esquissent de timides indications de drapés. Rien ne prépare à ce genre. Il est donc vraisemblable qu'il s'inspire de l'extérieur. L'exemple n'a pu venir que de Mésopotamie, du groupe de statues que nous connaissons surtout par celles de Goudéa, dont l'antériorité s'en trouve confirmée.

Que le Moyen Empire égyptien, tâtonnant encore à ses débuts, se fût ouvert à cette influence orientale, est vraisemblable, et vraisemblable aussi que la XII^e dynastie, si bien accueillie en Syrie, correspondit à une période d'effacement en Mésopotamie, telle que fut en effet l'époque des rivalités entre Isin et Larsa, qui suit la III^e dynastie d'Our et précède la première dynastie de Babylone.

M. Cl. Schaeffer, qui a fouillé et étudié quantité de sites de Syrie, constate que, dans ce foyer de rencontres et d'échanges des civili-

sations de la Mésopotamie et de l'Égypte, la couche marquée par les influences de celle-ci précède le niveau des influences de celle-là. M. Dossin et M. Kupper, spécialisés dans l'étude des textes de Mari, de l'époque de Hammourabi, ne s'expliquent l'absence de l'Égypte à l'horizon de la Mésopotamie, au temps de la première dynastie de Babylone, que par un déclin du pouvoir pharaonique, ce qui convient à la XIII^e dynastie. D'autres indices encore concourent à nous faire admettre que le règne de Hammourabi, apogée de la Babylonie, se place vers le début ou milieu du XVIII^e siècle. Là aussi le déclin suit rapidement. Les premières poussées en masse des Indo-Européens avaient jeté sur l'Asie Mineure les bandes qui constituent alors le premier empire des Hittites et sur la Haute Mésopotamie les fondateurs du royaume de Mitanni. Ce grand mouvement gagna de proche en proche les peuples syriens et son dernier remous souleva sur la Basse Égypte, divisée et déjà minée d'infiltrations, l'écume de l'Asie.

CHAPITRE XII

Les Hyksos en Égypte.

Les envahisseurs asiatiques, que nous connaissons sous le nom grécisé de Hyksos, commencèrent par se fixer dans l'Est du Delta, autour de la ville de Tanis, dont ils firent leur point d'appui. Peu cohérents, semble-t-il, à leur arrivée, ils s'organisèrent là. Comme tous les barbares, ils sentirent du respect pour ce qu'ils détruisaient. Ils adoptèrent le dieu Seth, qui s'identifiait facilement à leur Baal. Établis dans le pays, et à demi égyptisés, ils poursuivirent leur conquête. Ils avaient un armement très supérieur à celui des Égyptiens, plus civilisés, mais d'esprit moins pratique et trop confiants dans les barrières naturelles de leur pays, dont trois siècles de suprématie et de prospérité avaient fait oublier qu'il était vulnérable. Les Hyksos venaient de contrées où le bronze avait supplanté le cuivre, et ils avaient le char. Ils régnèrent un moment presque sur toute l'Égypte et firent grande figure dans le monde méditerranéen. Le commerce, plutôt que les armes, porta des objets au nom de l'un d'eux jusqu'en Crète et en Mésopotamie. Ce fut au début de leur domination, apparemment, qu'Abraham descendit en Égypte, et à la fin que Joseph devint leur conseiller et introduisit sa tribu dans le pays du Nil. C'était là un fait courant. Des Sémites demandant asile en Égypte avaient déjà été représentés avec un intérêt curieux dans un hypogée de la XII^e dynastie à Béni Hassan. Ce qui était possible alors l'était bien plus sous des pharaons d'origine asiatique et peut-être apparentés aux Hébreux. Ceux-ci, d'ailleurs, n'allèrent pas loin dans le pays. Ils s'établirent à leur façon, qui était celle des pasteurs, dans l'Est du Delta, proche du Sinaï.

Un chant sceptique d'invitation au plaisir, dont le motif s'esquissait dans la réponse de l'âme au *Désespéré* de la fin de l'empire memphite, traduit bien le désarroi de l'Égypte partagée. Un roi de la Thèbes appauvrie de ce temps l'avait fait copier dans sa tombe, devant l'image du harpiste qui le chantait :

*Des corps sont en marche ; d'autres entrent dans l'immortalité
Depuis le temps des anciens...
J'ai entendu les paroles d'Imhotep et de Djédefhor*

Dont on rapporte partout les dires.

Où est leur tombeau?

Leurs murs sont détruits, leur tombeau, comme s'il n'avait pas été.

Nul ne vient de là-bas nous dire comment ils sont,

Nous dire de quoi ils ont besoin, pour calmer notre cœur

Jusqu'au jour où nous irons là où ils sont allés...

Suis ton cœur, tant que tu vis...

Il viendra pour toi, le jour des lamentations...

Les cris ne délivrent pas un homme de l'autre monde.

Fais un jour heureux!...

Le pouvoir des Hyksos ne mordit pas longtemps sur Thèbes. Ils jugèrent prudent de ne pas trop exiger de la Haute Égypte éloignée de leurs bases. Les Thébains préparèrent longuement la libération. Ils copièrent, comme les Romains devaient copier plus tard les galères carthaginoises, les chars asiatiques. Ils les rendirent plus légers et maniables. Leur charrerie s'exerça dans les escarmouches, peut-être contre la Nubie détachée de Thèbes, puis, se tournant contre l'envahisseur du Nord, lui asséna coup sur coup, l'ébranla de ses retranchements du Delta et lui reprit Tanis, d'où il reflua sur l'Asie. Peut-être cette opération avait-elle été conjuguée avec une action des Égéens, dont les rois thébains semblent avoir été les alliés. Celui de ces princes habiles et braves qui acheva de bouter l'ennemi hors de l'Égypte, Ahmès, fut considéré comme le fondateur de la XVIII^e dynastie.

CHAPITRE XIII

Nouvel Empire. — Première phase de la XVIII^e dynastie. Apogée de l'Empire Thébain.

Dès sa victoire sur les Hyksos, au milieu du XVI^e siècle, la XVIII^e dynastie se pose en continuatrice de la XII^e, comme en témoigne la volonté nette de copier son style dans les monuments.

Le prestige du triomphe balaie les restes de la féodalité. Thèbes aurait pu, mieux encore que sous les Sésostris et les Amenemhat, entravés de fiefs gênants, organiser, sans autre guerre que de protection du commerce, la prospérité du pays. Et un Aménophis I^{er}, s'appuyant probablement sur un parti conservateur et pacifique, ne semble pas avoir voulu autre chose. Mais d'autres princes, qui se trouvaient être nés de femmes de second rang, et qui craignaient peut-être la rivalité de parents plus légitimes, s'appuyèrent sur un parti impérialiste pour aller réduire les Hyksos dans leurs positions d'Asie.

A la mort de Thoutmès I^{er}, un conquérant dont l'Euphrate seul avait arrêté l'armée, la succession s'avéra difficile. Sa fille Hatshepsout, née d'une princesse royale, fut couronnée avec son demi-frère et mari Thoutmès II, et, celui-ci mort jeune, elle régna pendant la minorité de son neveu et gendre Thoutmès III, dont elle sut prolonger outre mesure la tutelle. Il ne semble pas que les Asiatiques matés, et retournés à la dispersion, aient réussi à profiter de ce règne d'une femme, qui occupe le premier quart du XV^e siècle.

Hatshepsout poursuit l'organisation de la Nubie, détachée de Thèbes depuis la XII^e dynastie, mais vite reconquise. Elle célèbre Sésostris III, le fondateur de la colonie. Elle y élève des temples dont l'un, à Bouhen, était un édifice charmant, entouré de trois côtés au moins par une colonnade cannelée.

Mais l'honneur de ce règne est le temple de Deir-el-Bahari, dédié par la reine à son père divin Amon et aux dieux funéraires, en faveur de tous les membres de sa lignée. Ce monument, proche du temple de la XI^e dynastie, dont il s'inspire, fut élevé probablement par Senmout, ministre intelligent et habile, et ici grand homme de goût.

Il supprime la pyramide. La cime d'Occident elle-même en tient lieu.

L'idée était heureuse au point de vue religieux parce que les tombeaux royaux, pour se dérober aux pillards, commençaient à se creuser dans la secrète Vallée des Rois, au revers des falaises de Deir-el-Bahari, qui réunissaient ainsi, sur une face, celle du désert, le tombeau, et sur l'autre face, tournée vers le Nil et le soleil levant, le temple.

La suppression de la pyramide n'était pas moins favorable à l'effet architectural, toute prétention à la grandeur devant se trouver vaincue par la montagne.

L'architecte a repris au vieux temple l'idée des portiques de piliers carrés, qui développent leur rigueur tranquille devant la falaise du fond. Il les a disposés aux façades de soutènement de trois terrasses en gradins, de part et d'autre d'une rampe qui mène à la cour supérieure et au sanctuaire principal enfoncé dans la roche.

Dans un angle de la deuxième cour, les piliers se raffinent en colonnes cannelées dont le rythme heureux s'achève par la modulation de l'entablement, bandeau délicat imposant sa pureté au rocher rude et fauve.

Ce même rythme anime sur les murs les défilés, presque dansants, des soldats armés du feuillage des jours de fête. Partout cet air de joie et, rehaussées de couleurs pleines et douces sur le blanc du calcaire, de belles figures se profilent d'un trait aussi net qu'une frappe de médaille.

Les reliefs les plus curieux décrivent l'expédition envoyée par la reine sur les côtes de la mer Rouge, au pays de Pount, complaisamment détaillé avec ses habitants, ses princesses au prodigieux embonpoint, ses cases rondes au bord de l'eau, ses arbres à encens, dont les plus beaux, transplantés et acclimatés à Thèbes, ombragent dans les jardins d'Amon, sous leurs rameaux balancés, le bétail nonchalant du dieu.

A l'écart sur la plus haute terrasse, un autel à ciel ouvert perpétue, au-dessus des complications mythologiques et politiques, le culte de Râ sous la forme du soleil lui-même, ennobli maintenant du sens que proclame l'un des noms de la reine : « La Vérité-Justice est le principe de vie de Râ ».

Vis-à-vis de Deir-el-Bahari, de l'autre côté du Nil, le grand temple de Karnak, où la XVIII^e dynastie a remplacé, agrandi et, de règne en règne, compliqué, le plan de la XII^e dynastie, est admirable dans quelques-unes de ses parties, mais il est incohérent. Au milieu du désordre et du ravage, l'obélisque d'Hatshepsout continue à dresser à 30 mètres de hauteur sa flèche de granit rose.

Karnak garde surtout la mémoire de Thoutmès III. Il s'y trouvait de nombreuses et belles statues du roi, debout, assis ou agenouillé, qui, fort analogues à celles d'Hatshepsout, sa grande ennemie, le représentent fier et sûr, mais rayonnant d'une bienveillante aménité. A l'Est du temple, quelques belles salles de lui, sans atteindre à la prenante pureté de Deir-el-Bahari, sont d'une royale élégance (pl. IX). Il s'était plu à y rappeler les plantes et animaux curieux ramenés de ses expéditions d'Asie. Sorti d'une tutelle gênante, il avait voulu en effacer le souvenir par la plus étonnante série de campagnes. Pendant une vingtaine d'années, par terre et par mer, prenant le chemin le plus court et le plus dangereux, il harcelle de surprises l'ennemi hors d'haleine. Il assure son pouvoir sur la Palestine et les pays de l'Oronte, bornant, non plus la zone d'influence de l'Égypte, mais son empire, à l'Asie Mineure et à l'Euphrate. Là se trouvait le foyer des résistances et des rébellions, le Mitanni. Thoutmès III l'attaque si vigoureusement que les habitants se terrent dans les cavernes. On les prend comme des renards. Les captifs deviennent des esclaves en Égypte; il n'était pas difficile d'y être affranchi. On connaît l'exemple d'un Égyptien qui, ayant ramené ou acheté un prisonnier, s'était attaché à lui, l'avait adopté comme fils et lui avait fait épouser sa nièce. Ce fait explique les changements qui allaient se produire, sous l'influence orientale, dans la vallée du Nil.

Thoutmès III cependant règne selon la haute tradition juridique de l'Ancien Empire. Nous ne possédons plus de code égyptien, mais nous savons qu'il en existait, que le pharaon se trouvait lié par la loi, et que tous les sujets étaient égaux devant la Justice. C'est du moins ce que proclame Thoutmès III lui-même, avec des principes de la plus stricte et de la plus humaine équité, lors de l'intronisation de son vizir Rehkmirâ. Ce grand personnage dut se montrer digne du noble rôle qu'il avait à jouer, car il est encore en charge dans la seconde moitié du XV^e siècle, sous le règne d'Aménophis II.

Celui-ci héritait d'une grande puissance militaire. Il en fit une grande puissance politique. Quelques violentes démonstrations ayant découragé les vellétés de soulèvement en Syrie, le roi, par une volte inattendue, offre à l'ennemi héréditaire, au Mitanni, une alliance que scellera le mariage d'une princesse d'Asie et du roi suivant, Thoutmès IV. C'est que les Hittites, s'organisant en Asie Mineure, menaçaient à la fois le Mitanni et la Syrie égyptienne. Une descente des Hittites dans la région d'Alep prouva qu'il n'était que temps de conclure cette alliance de l'Égypte et du Mitanni, qui parut assez formidable pour valoir aux deux États près d'un siècle de tranquillité.

A l'intérieur, Aménophis II, qui était le fils de Thoutmès III et de la fille d'Hatshepsout, conciliait par sa naissance comme par sa politique les deux partis traditionnels. Il poursuivit l'organisation de l'État selon les vues de son père. La dépendance de l'individu envers la famille a fait place à la responsabilité personnelle, pour la femme comme pour l'homme.

Ces traits rappellent la belle époque memphite; et en effet, les rois tendent vers l'ancienne capitale, la seule qui convînt à une Égypte unie; ils y résident souvent; ils y font séjourner le prince héritier. Mais ils ne vont pas jusqu'à rompre avec Thèbes, où les retient la tradition de leur famille, le clergé d'Amon, l'intérêt de contrôler les revenus des mines d'or de Nubie...

La libéralité des institutions, peut-être moins large que sous l'ancien Empire, où l'élément militaire était de moindre importance, encourage, par tout le pays et dans toutes les classes de la population, une vie active et féconde. Les artisans (pl. VII), stimulés par les rapports avec leurs émules de Crète et d'Asie, fournissent de plus en plus l'Orient méditerranéen de menus objets où un décor gracieux et spirituel relève les plus jolies matières : l'ivoire, l'albâtre, le verre de couleur rubanné, dont se font les petits vases à parfum; la faïence d'un bleu intense et doux, dont la réussite la plus heureuse est le calice en forme de lotus, pareil aux fleurs d'eau naturelles où les oiseaux viennent boire (pl. VI); le bronze, arrondi en miroirs dont le manche, comme ceux des cuillers à fard en bois, s'orne de fleurs, d'oiseaux, et surtout de ces figures d'enfants nues, lisses comme les jones parmi lesquels plus d'une, le luth à la main, chante la nature et l'amour.

Car ce temps a chanté, au milieu de la vie mondaine, où brillent les dames, au milieu de festins où les fleurs couronnent les coupes de vins illustres, les plaisirs des bergers et des bergères. Ce sont les premières pastorales. Un dialogue alterné mêle les amants aux arbres des vergers, dont les uns prennent voix pour leur offrir une ombre fidèle, d'autres pour les menacer de révéler à qui-de-droit leurs imprudences.

Voici la belle chasseresse amoureuse, qui se compare aux oiseaux pris dans ses rêts :

*Je suis venue pour dresser mon piège...
Tous les oiseaux de Pount descendent sur l'Égypte,
Imprégnés de myrrhe...
Mon désir... est que nous le libérions
Ensemble, que je sois seule avec toi
Pour te faire entendre le grand cri
De mon oiseau imprégné de myrrhe...*

Et ce trait d'amour courtois :

*L'amour de ma belle est sur l'autre rive,
Un bras du fleuve est entre nous ;
Et le crocodile se tient sur le banc de sable ;
J'entre à l'eau...
L'eau est comme terre sous mes pieds.
Son amour, c'est ce qui me rend fort ;
Il conjure pour moi les dangers du fleuve.*

Jamais cette vue aimable de la vie ne s'est mieux exprimée que vers 1400, sous le règne d'Aménophis III, arbitre des rois d'Orient voisins de son empire, où il ne trouve à employer ses armes que contre les fauves.

Pendant qu'au temple d'Amon à Louqsor, ce roi développe les quatre grandes ailes d'une cour bordée de nobles colonnes de faisceaux de papyrus, telle que Karnak même, tout proche, n'en a point de semblable, les personnages de son époque se font faire dans la falaise occidentale des tombeaux de plus en plus considérables.

Dès le début de la XVIII^e dynastie, ces hypogées ont pris un aspect qui restera caractéristique de l'art thébain. Le caveau est caché. Presque rien ne subsiste actuellement du portail de briques, surmonté d'une pyramide (car ce symbole de Râ est maintenant à tout le monde). Mais la chapelle est souvent mieux conservée. Elle ajoute aux scènes memphites, interprétées avec un libre enjouement, un voyage du défunt en Abydos, chez Osiris, et des tableaux plus nombreux de la vie de famille. Soit en couleurs fraîches, lancées d'un pinceau souple et vif sur le fond clair (pl. X), soit en relief peint, soit en relief nu, dans le calcaire d'un blanc chaud, les figures ont une finesse charmante, les plis des tuniques de lin glissent aussi transparents que l'eau sur les corps jeunes et purs.

Mais cette tendance n'est plus la seule à l'époque d'Aménophis III. Le décor se raffine et s'enrichit, trahit l'influence de l'Orient. Le roi donne l'exemple d'une nonchalance jouisseuse. Il laisse prendre beaucoup d'influence à sa femme préférée, la charmante reine Tiyi, dont la personnalité compensait l'origine sans éclat. Il se décharge de son pouvoir sur un grand ministre, Aménophis, le fils de Hapi ; il confie Memphis, naguère favorisée des rois, et en passe de redevenir la capitale, à un gouverneur assez autonome, semble-t-il, pour désirer l'être plus encore...

L'Égypte du Nouvel Empire avait atteint l'apogée du bonheur. Elle rayonnait loin sur la mer Egée. Les Grecs d'alors en furent

éblouis. Ils devaient mêler à des souvenirs plus récents celui d'Aménophis III dans leur figure légendaire de Memnon. Homère a recueilli de la tradition égéenne une vision splendide de la Thèbes aux cent pylônes (pl. VIII). Il l'évoque, dans l'*Iliade*, comme « la ville où il y avait le plus de biens dans les maisons ». Il avait compris que la merveille n'était pas l'opulence du souverain et des grands, mais le bien-être, le goût, répandus dans toutes les classes de la société, comme l'attestent les objets d'art exquis découverts jusque dans les tombeaux des petites gens.

CHAPITRE XIV

Aménophis IV instaure un monothéisme (milieu du XIV^e siècle).

Le fils d'Aménophis III et de Tiyi monta jeune sur le trône. Il était le petit-fils d'une Indo-Européenne du Mitanni; il avait été habitué dans son enfance à rencontrer autour de lui les Asiatiques fils de princes alliés ou assujettis, élevés à l'égyptienne dans la cour impériale; Aménophis IV voit très large.

Peut-être par politique, pour faire pièce au clergé d'Amon trop enrichi de butin par les pieux conquérants, le jeune pharaon instaure à coup sûr par conviction, un culte nouveau et, le voyant combattu supprimé d'un trait furieux la religion traditionnelle au profit du dernier venu.

Son dieu est un « devenir de Râ » déguisé sous un nom commun du disque solaire, Aten, pour écarter toute équivoque due à la commission de Râ avec Amon dans Amon-Râ.

Le dessein d'Aménophis IV se ramène en somme à faire une religion officielle de la théologie héliopolitaine dans sa forme la plus dépouillée telle que la concevaient les sages.

Le clergé est réduit à la portion congrue, le peuple est épouvanté· il ne comprend goutte à la théologie, il ne voit pas dans le soleil l'aspect d'une divinité de Vérité-Justice. Sans doute ce disque Aten, si sympathique, avec ses rayons promenant sur toutes choses de jolies petites mains caressantes et bénisseuses, eût-il fini par se faire admettre, s'il n'avait exigé l'abandon de dieux plus éprouvés que lui. Car il les proscriit tous, Amon en tête, dont les images sont brisées.

Quant au roi, laissant à leur cécité les aveugles qui ne veulent pas voir, il s'en va fonder entre Abydos et Héracléopolis une capitale vierge d'idolâtrie, où, insoucieux des dépêches qui annonçaient des troubles en Syrie, sous la poussée des Hittites, il se consacre à la diffusion du culte d'Aten dans l'empire, de la plus lointaine Syrie au fond de la Nubie.

Usé dans une lutte inégale, Aménophis IV, que ses portraits nous montrent dès l'adolescence émacié et voûté, mourut prématurément. Ses successeurs, trop faibles ou trop avisés pour soutenir son chimérique et grand dessein, revinrent à Thèbes; la capitale du monothéisme fut abandonnée au vent de sable.

Mais le réformateur était un artiste. Il se survit dans ses admirables hymnes, où son sens personnel, rajeunissant les poèmes religieux, les dépouillant des allusions mythologiques, s'inspire des accents directs de la poésie profane. Ce sont les effusions d'un mystique en communion avec la nature dans l'adoration du soleil, foyer de Vérité, générateur éternel de vie, « père et mère » des hommes de toutes les nations, comme de toutes créatures :

*Tu te lèves beau dans l'horizon du ciel,
Soleil vivant, qui vis depuis l'origine...
Tu as rempli tout pays de ta beauté.
Toi qui es Râ, tu les soumets tout entiers,
Les liant tous pour ton fils aimé.
Tu es loin, mais tes rayons sont sur la terre.
Tu es sur le visage des hommes,
Et l'on ne connaît pas tes venues.*

*Quand tu reposes à l'occident, sous l'horizon,
La terre est dans une ombre
Semblable à celle de la mort...
A l'aube, tu resplendis dans l'horizon...
Dans le jour, tu chasses le noir...
Les Deux Pays s'éveillent en fête, les hommes se lèvent sur leurs
Leurs bras s'ouvrent pour adorer ton lever, [pieds,...
La terre entière fait son ouvrage.
Tout bétail est heureux de sa provende ;
Les arbres et les plantes verdoient
Et les oiseaux s'envolent de leurs nids ;
Leurs ailes s'ouvrent adorant ton âme.
Tous les chevreaux sautent sur leurs pieds,
Tout ce qui vole et bat des ailes,
Vit quand tu resplendis pour eux.
Les bateaux à l'envi montent et descendent le fleuve,
Tout chemin est ouvert parce que tu apparais.
Les poissons dans le fleuve sautent devant ta face ;
Tes rayons vont au fond de la mer.*

*Tu développes le germe dans les femmes
Et de la semence fais des hommes,
Entretienant le fils dans le sein de sa mère,
Et l'apaisant pour qu'il ne pleure pas ;
Nourrice dans le sein,
Tu donnes à ce que tu crées le souffle qui l'anime.
Quand l'enfant sort du sein...
Le jour de sa naissance,
Tu ouvres sa bouche
Et tu pourvois à ses besoins.
Le poussin qui est dans l'œuf parle dans la coquille ;
Car tu lui donnes le souffle à l'intérieur
Pour le faire vivre.
Tu lui as donné, dans l'œuf, le pouvoir de le briser ;
Il sort de l'œuf pour crier tant qu'il peut ;
Et quand il sort, il marche sur ses pieds.*

*Combien nombreuses sont tes œuvres,
Mystérieuses à nos yeux !
Seul dieu, toi qui n'as pas de semblable,
Tu as créé la terre selon ton cœur,
Alors que tu étais seul,
Les hommes, toutes les bêtes domestiques et sauvages,
Tout ce qui est sur la terre et marche sur ses pieds,
Tout ce qui est dans le ciel et vole de ses ailes ;
Les pays étrangers, Syrie et Nubie,
Et la Terre d'Égypte.
Tu as mis tous les hommes à leur place
Et tu pourvois à leurs besoins.
A chacun sa provende et son temps de vie.
Leurs langues sont diverses en paroles,
Leurs caractères aussi,
Et leur teint diffère ;
Tu as distingué les contrées.
Tu crées le Nil des Enfers
Et le fais surgir par amour
Pour que vivent les habitants,
Puisque tu les a faits pour toi,
Leur seigneur, à cause de ta sollicitude (?).
O maître de tout pays,
Tu resplendis pour eux,
Soleil du jour, grand de puissance ;*

*Tous les pays les plus lointains, tu les fais vivre,
Tu leur as donné un Nil dans le ciel
Pour qu'il descende sur eux,
Qu'il batte les coteaux de ses ondées
Et qu'il arrose leurs champs entre leurs villages...*

*Que tu apparaises à peine
Ou que tu sois au comble de l'éclat,
Que tu sois loin ou te rapproches,
Tu as créé des millions de formes de toi seul,
Villes et villages, les champs, les chemins et le fleuve.
Tous les yeux te contemplant devant eux,
Lorsque tu es le soleil du jour, là-haut...
Et ton travail prend fin
Quand tu te couches à l'Occident.*

.
*Tous les êtres qui marchent
Depuis que tu as fondé la terre,
Tu les élèves pour ton fils, issu de ta chair,
Le roi des Deux Egyptes,
Qui vit de Vérité...
Dont la durée est grande,
Et pour sa grande épouse royale, qu'il aime,
La maîtresse des Deux Pays,
Vivante et florissante
Pour toujours et à jamais.*

Ce poème, le plus digne (avec celui de saint François d'Assise, auquel il n'est pas sans ressembler un peu) de célébrer l'inépuisable force d'affection du soleil divin, se termine par un somptueux madrigal théologique. C'est que la reine Nefertiti est toujours aux côtés du roi, dans l'adoration du Disque aussi bien que dans les plaisirs du foyer, où elle est représentée, avec une familiarité charmante, tantôt câlinant sur ses genoux une brassée de petites filles, tantôt choyée elle-même sur les genoux du roi. Et pourtant la passion religieuse fut la plus forte. Quand le réformateur, désespéré de voir son pays désuni et menacé, tenta, par l'intermédiaire de l'aîné de ses gendres, qu'il avait associé à la couronne, de renouer avec le clergé d'Amon, il semble que la reine, retirée dans son palais, préféra se séparer de son mari plutôt que d'accepter le compromis.

Dans son goût ardent de la vérité, Aménophis IV avait brisé avec la tradition artistique liée à la religion polythéiste. La sculpture

de son temps est d'un naturalisme inouï qui, parfois, tombe dans la caricature et, parfois, orienté par le sens de pureté inhérent à l'Égyptien, éclate en chefs-d'œuvre de grâce douloureuse ou d'expression fervente (pl. XI).

Le décor des palais, où alternent les touffes de fleurs (nos fleurs des champs, coquelicots, marguerites et bluets), et les animaux éperdus de joie dans la lumière, prolongeait dans les chambres l'enivrement de l'air libre. Les temples étaient à ciel ouvert.

Leur multiplication, à des fins de propagande, nuit malheureusement à l'architecture. Les constructeurs s'habituent à faire vite. Ils compensent des formes abâtardies, l'emploi du stuc à défaut de la pierre de qualité, par des revêtements de faïence fleurie et de brillantes incrustations de métaux ou de pierres de couleur. C'est un art de fête, fête des yeux, de l'esprit, mais sans lendemain, et qui hasarde l'avenir.

Nous devons à l'abandon de la capitale d'Aménophis IV d'y retrouver des ruines peu bouleversées de nombreuses maisons privées. Les demeures aisées sont bâties dans un jardin. Les appartements se distribuent autour d'un salon central, plus élevé, éclairé en lanterne par-dessus les terrasses. Il y a un quartier de maisons ouvrières, à peu près semblables entre elles, le long de rues rectilignes; ces logis se composent de trois pièces en enfilade; de la dernière, où se trouve souvent le fourneau, un escalier mène à la terrasse, qu'un pavillon protège en partie du soleil.

Il est certain que dans une grande ville comme Thèbes les maisons s'élevaient et se pressaient davantage. Mais elles étaient plus spacieuses et plus claires que beaucoup de celles d'hier ou d'aujourd'hui, en Orient.

CHAPITRE XV

Dernière phase de la XVIII^e dynastie. Restauration de la religion traditionnelle.

Les successeurs d'Aménophis IV restaurèrent à Thèbes la religion traditionnelle, où s'insinuent le courant d'amour divin, le souffle de piété filiale maudits dans la personne du réformateur, mais qu'il n'était plus possible d'étouffer.

Les statues de ce temps, nombreuses parce qu'il avait fallu réparer ou refaire les statues divines martelées sous le règne d'Aten, allient à la distinction thébaine une rêveuse mélancolie. Le modelé est d'une suavité telle qu'il enveloppe de charme les contours du granit le plus rêche. Memphis semble avoir eu alors une école de sculpture plus forte et plus grave que celle de Thèbes, et avoir poussé plus loin l'expression.

Toutankhamon, célèbre par le nombre infini d'objets d'art et de prix retrouvés dans sa tombe, a chez lui du meilleur et du pire, peut-être dans la mesure où le style égyptien s'est laissé alourdir par l'Orient. Les tableaux d'or émaillé ou d'ivoire groupant le petit roi et la petite reine sont ravissants de grâce enfantine ou juvénile; des colliers de pétales de faïence ont de rares accords, de tons éteints, le blanc, le gris lavande et le jaune sable. Mais les vases d'albâtre sont d'une pénible complication.

Pendant que la race royale s'éteint en princes adolescents, les Hittites détruisent le Mitanni et, par la Syrie, menacent l'Égypte. Horemheb, général, gouverneur de Memphis, au service des derniers rois, puis leur successeur sur le trône, rétablit la situation; à l'extérieur il écarte tout danger des frontières; à l'intérieur, il fait rentrer dans l'obéissance et dans l'intégrité les fonctionnaires qui avaient profité des troubles pour abuser de leur autorité. Mais les peines qu'il édicte contre les coupables sont d'une dureté assez nouvelle en Égypte.

CHAPITRE XVI

La XIX^e dynastie.

Redressement militaire. — Glissement à la féodalité (Fin du XIV^e siècle au début du XII^e).

Au déclin du XIV^e siècle, monte sur le trône la famille des Ramsès (XIX^e dynastie), originaire de Tanis, dans le Delta, qui sacrifiera tout au redressement militaire. L'armée, composée de plus en plus de mercenaires asiatiques, libyens ou nubiens, coûtait gros. Les rois payaient les officiers en terres dont il semble que l'exploitation fût garantie par l'asservissement des paysans.

D'autre part, le clergé d'Amon, dépossédé un moment par Aménophis IV, prenait sa revanche. Son ambition croissait avec sa richesse. Le grand-prêtre de ce dieu devient le personnage le plus considérable après le roi. Les fiefs militaires et sacerdotaux se multiplient. La justice moins sûre est de plus en plus sévère. Mais le système administratif de l'État pharaonique était trop bien agencé pour se laisser détériorer rapidement. Jusqu'à la fin du Nouvel Empire ses principes seront respectés, sinon toujours appliqués. La répartition de l'impôt reste incroyablement équitable. Les grands domaines ne parviennent pas à se couvrir en droit de l'immunité qui est prérogative féodale. Mais les collecteurs de taxes savaient tourner la loi en faveur du puissant et du riche et se rattraper sur le faible et le pauvre. La corruption se généralise.

Cependant la XIX^e dynastie maintiendra encore très haut cette royauté dont l'acte religieux essentiel est de plus en plus officiellement l'offrande de la Vérité-Justice. Le roi, et tout fidèle, doivent l'offrir au dieu pour la recevoir du dieu à leur tour.

Séthi I^{er}, à la fin du XIV^e siècle, s'appliqua en conscience à restaurer le pouvoir. Il parvint à contenir les Hittites au nord de la Palestine, elle-même bien troublée. Il semble s'être donné pour tâche, dans le pays, de dérober toutes les dissonances derrière la grandeur ou la beauté de ses monuments (pl. XII).

La salle hypostyle de Karnak, amorcée par ses prédécesseurs, et achevée par son fils Ramsès II est, pour la plus grande part, son

œuvre : une nef centrale d'immenses colonnes de papyrus à la corolle épanouie, s'éclaire, par de grandes fenêtres grillagées de pierre, au-dessus de deux bas-côtés formés de colonnes au chapiteau fermé. Les dimensions gigantesques, le contraste entre la clarté, venant du sommet de la colonnade centrale, et la pénombre des ailes, les reliefs et inscriptions qui engainent les colonnes, font un effet théâtral. Mais cette salle, construite en deux fois, avec remaniement du plan au cours des travaux, réalise pour la première fois un type de bâtiment vers lequel s'orientait depuis longtemps l'architecture égyptienne, le type de la basilique, destiné, à travers ses adaptations alexandrines et romaines, à une prodigieuse fortune, puisqu'il allait devenir le modèle des églises chrétiennes.

Le mur nord de la salle hypostyle de Karnak fut orné par Séthi I^{er}, à l'intérieur, d'harmonieux reliefs représentant le roi officiant devant Amon, et, à l'extérieur, de reliefs dans le creux, cernés d'ombre, qui rappellent avec fougue et noblesse les victoires du règne. La pharaon, souriant et beau comme un dieu, n'a qu'à se montrer sur son char, dirigeant ses chevaux au cou de cygne, pour que les ennemis s'éparpillent en poussière. Ce qui étonne, après ces anéantissements, c'est qu'à la campagne suivante il y en ait de nouveau tant à pulvériser...

Le temple d'Abydos est un panthéon. Il est dédié à tout un collège de dieux, autour d'Osiris. Il s'agissait de faire oublier à ces divinités les outrages de la réforme, et l'origine tanite, c'est-à-dire presque asiatique, de la nouvelle famille régnante. Le monument marque la réconciliation de l'Égypte avec ses dieux. L'architecture est académique. Mais les reliefs sont merveilleux de tranquille clarté, de sentiment retenu, et de modelé doux et pur. Derrière le temple, en direction de l'antique nécropole royale, subsiste un curieux souterrain ; au milieu d'une grande salle de grès rouge, aux piliers de granit rose, qu'inondent les infiltrations du Nil, surgit une île qui reproduit la butte primordiale sur laquelle s'est élevé le dieu créateur, pour ordonner le chaos, et qui figure en même temps le tombeau d'Osiris. Le souterrain était clos ; les murs, à l'origine, étaient nus. Il se jouait pourtant un drame sacré dans ce silence, par la hausse et le retrait périodiques des eaux d'infiltration du fleuve, signifiant la mort et la résurrection toujours recommencées d'Osiris.

Osiris est la figure principale des textes funéraires, procédant de ceux des pyramides, que l'on avait affectés au Moyen Empire à l'usage privé, en les inscrivant sur les sarcophages, et qui sont maintenant répandus plus encore et adaptés à l'usage de la masse par leur transcription sur papyrus. Ce « livre de morts » est destiné à servir de ses indications et de ses charmes l'embarras de l'âme dans l'autre

monde, ou elle essaiera de tromper par la magie Osiris juge et la déesse Vérité-Justice. Osiris, qui se souvient d'être un dieu de la végétation, offre aux élus un paradis fort semblable à l'Égypte; il les fait travailler aux champs; méconnaissant la sagesse du dieu et l'ennui de l'oisiveté, ils s'arrangent pour envoyer à leur place des statuettes, contraintes par la formule écrite sur elles à remplacer leur modèle et maître au travail.

Tant bien que mal accordé au paradis d'Osiris, le séjour du mort dans la tombe n'est pas oublié. Mais les recettes du livre des morts enseignent le moyen d'entrer dans cet asile et d'en sortir sous forme d'oiseau. Enfin, une autre forme de survie permet à l'âme de prendre place dans la barque du soleil et, confondue avec le dieu Râ ou à ses côtés, de parcourir autour du monde les heures du jour et de la nuit. C'est le sujet principal du décor des tombes royales, ces syringes qui plongent loin dans la montagne, le long de la « Vallée des Rois ». La plus belle est celle de Séthi I^{er}. Ses reliefs peints nous mènent avec le soleil mort (les légendes solaires et osiriennes se contaminant de plus en plus), à travers les heures de la nuit, dont les prêtres, s'inspirant de très vieux livres, semblent se faire un jeu morose de compliquer les détours infernaux. Une salle, où l'on n'a pas pris le temps de sculpter les piliers et les murs, offre un ensemble séduisant de figures dessinées du roi reçu par différentes divinités; le balancement de la composition, la souple fermeté du trait, le charme des visages, nous entourent d'une sereine harmonie.

Environ ce temps-là dut être composée une suite de poèmes prononcés tour à tour par l'amant et l'amante, qui annoncent avec moins de violente ardeur charnelle, mais plus de sentiment, de pudeur tendre et de finesse enjouée, les chants enivrés du *Cantique des Cantiques*.

*Unique amante, sans seconde,
Plus belle que toutes les femmes,
Vois, elle est comme l'étoile qui se lève
Au commencement d'une belle année;
Lumineuse et parfaite, éclatante de teint,
Elle séduit par le regard de ses yeux
Et charme par les paroles de ses lèvres.
Chez elle, pas un mot de trop!
Son cou est long et son sein éclatant,
Sa chevelure de vrai lapis-lazuli;
Son bras surpasse l'or.
Ses doigts ressemblent aux pétales de lotus.*

*Étroitement ceinte à la chute des reins,
Elle a les jambes belles plus que ses autres beautés ;
Et noble est son maintien quand elle marche sur la terre...
On la suit des yeux lorsqu'elle s'éloigne,
Telle cette déesse unique.*

Et voici la joie de la jeune fille, qui a rencontré le regard de celui qu'elle aime :

*Je suis passée près de sa maison ;
J'ai trouvé sa porte ouverte.
Mon ami se tenait aux côtés de sa mère,
Ses frères et sœurs tous avec lui.
Ils sont pris de sympathie pour lui, tous ceux qui passent par le
C'est un jouvenceau excellent, sans pareil, [chemin.
Un ami aux qualités rares.
Il regardait vers moi lorsque je suis passée !
— J'étais seule pour me réjouir —
Que mon cœur éclate en jubilation,
Mon ami, à cause de ce que j'ai vu !
Ah ! si ma mère connaissait mon cœur,
Elle entrerait chez lui à l'instant.
O déesse d'or, inspire-lui cette pensée !
Alors, j'irais vers mon ami,
Je l'embrasserais devant tous les siens,
Je ne pleurerais plus à cause des gens
Et me réjouirais qu'ils sachent
Que tu me connais.
Je ferais une fête à ma déesse !
Mon cœur s'émeut à l'idée de sortir
Pour qu'il me soit donné de voir mon ami, en cette nuit...
— Que de beaux songes, en passant !*

Ces amoureux si joliment épris sont, remarquons-le, d'un milieu modeste où, vers la même époque, nous introduit aussi la sagesse d'Any.

A côté de la corruption de trop de personnages en place, il est réconfortant de retrouver ici le bon vouloir et la bénignité prônées jadis par Ptahhotep. Le père avertit son fils de tenir en piètre estime les richesses ; tu as beau posséder, lui dit-il,

*Un jardin de plantes auprès de ton champ de culture.
Que tu le plantes de sycomores...
Et te remplisses la main de toutes les fleurs qui te tentent,
— Avec tout cela, on est malheureux.*

Y a-t-il beaucoup de gens pour qui un jardin et des fleurs représentent la plus enviable richesse? la désirer sous cette forme est déjà une grâce. Mais savoir en reconnaître la vanité, quand on est capable de la placer si bien, est plus beau.

La source du bonheur est à l'intérieur de l'âme :

Là où est Dieu, le tapage est en horreur.

Prie avec un cœur aimant,

Où toutes les paroles sont encloses.

L'attachement du cœur est le seul qui réponde.

Double les pains que t'a donnés ta mère

Et soutiens-la comme elle t'a porté.

Tu lui étais un lourd fardeau

Et je ne pouvais rien pour la soulager.

Quand tu es né, après tous tes mois,

Elle s'est, de nouveau, dévouée

Et, durant trois ans, son sein fut dans ta bouche.

Elle n'était pas dégoûtée de tes saletés ;

Son cœur n'était pas dégoûté,

Elle ne disait pas : « Qu'est-ce que je fais ! »

Elle t'a mis à l'école, et quand tu appris à écrire,

Chaque jour elle t'attendait

Avec du pain et de la bière de la maison.

Lorsque tu seras un jeune homme,

Que tu prendras femme et te seras établi dans ta propre maison,

Garde devant toi comment ta mère t'a mis au monde,

Et comment, de toutes sortes de soins, elle t'a élevé.

Puisse-t-elle ne pas avoir à t'accuser

En élevant les mains vers Dieu,

Puisse-t-il ne pas avoir à l'entendre se plaindre !

Le sage avec beaucoup de clairvoyance, a prévu que le moment difficile serait celui du mariage du fils. Il conseille d'ailleurs à celui-ci la déférence envers sa femme. L'humour et une gravité douce se mêlent dans ces observations sur la vie du ménage, qui s'achèvent sur une pure image de dignité confiante :

Ne fais pas le grand personnage dans ta maison

Envers ta femme, si tu sais qu'elle est bonne.

Ne lui dis pas : « Où est ceci ? apporte-le-nous ! »

Quand elle l'a mis à la bonne place.

Que ton œil l'observe ; et garde le silence

Pour reconnaître sa valeur.

Elle est heureuse lorsque ta main est sur la sienne.

Des statues groupées de mari et femme, bien des poèmes, et des peintures d'hypogées, nous confirment ce goût du bonheur conjugal simple et profond. Même dans les périodes de moralité fléchissante, une véritable civilisation humaine se sauve par des éléments sains, que les textes historiques laisseraient méconnaître. Et en fin de compte, l'histoire qui importe est peut-être moins celle des événements que celle de la mentalité.

Le fils de Séthi I^{er}, Ramsès II, dont le règne orgueilleux remplit les trois premiers quarts du XIII^e siècle, tint à donner une impression de grandeur, d'autant plus que l'empire était miné. Son plus grand sujet de vanité était sa victoire sur les Hittites, en l'an V. Les murs de Thèbes, d'Abydos, d'Abou Simbel, racontent à l'envi que, surpris avec son avant-garde, devant Qadesh, au bord de l'Oronte, il couvrit tout seul l'approche de l'armée, et qu'autour de lui le sol « blanchissait » sous les vêtements de lin des morts et des blessés. En fait, ce qui met fin à la guerre n'est pas un succès décisif d'un côté ou de l'autre, mais, au prix d'un partage des régions syriennes dont l'Égypte garde la côté et le Sud, avec la Palestine, le souci des Hittites de faire face à d'autres dangers, vers l'Assyrie, et vers le nord de l'Asie Mineure. Ramsès II épousa une princesse hittite et les gouvernements contractants donnèrent une grande publicité à leur traité d'alliance défensive; celui-ci comportait une clause d'extradition des transfuges, à condition qu'il ne fût pas fait de mal aux fugitifs rendus à leur pays d'origine, non plus qu'à leur famille.

Ramsès II avait fait de sa ville de Tanis sa résidence habituelle. Bien placée pour guetter les événements d'Asie, elle devint, au prix de grands travaux, une cité belle et forte, enrichie d'œuvres d'art en granit rose ou noir, héritages trop souvent retravaillés des précédents empires.

Les nombreux monuments du règne, quand ils ne sont pas usurpés, sont de plus en plus emphatiques. Le détail trahit la hâte d'accomplir à tout prix un trop vaste programme. Seul échappe à peu près à ce défaut le Ramesseum, temple funéraire du roi, élevé, tout au début du règne, à Thèbes, sur la rive gauche. Sa majestueuse salle hypostyle, à nef centrale haute et claire, de colonnes aux chapiteaux de fleur ouverte, entre les colonnes aux chapiteaux de fleur fermée des bas-côtés, reproduit même avec plus d'élégance la salle hypostyle de Karnak.

Les chefs-d'œuvre du temps, et cela est significatif, sont surtout des colosses. Ceux qui gardent l'entrée du temple creusé dans le rocher d'Abou Simbel, en pleine Nubie, ceux de Memphis, vestiges de la plus grande ville d'Égypte, sont à la fois des éléments de forte

architecture et de très nobles effigies humaines. Il y a du paradoxe à soutenir que l'on reste charmé par un visage le long duquel on se promène comme un mulot; c'est cependant ce qui nous arrive à Memphis, quand, à l'entrée du temple de Ptah, ou plutôt de son emplacement, cette immense colonne abattue se révèle un homme et nous sourit.

Une curieuse controverse littéraire entre deux officiers, ou administrateurs militaires, nous apprend que le grand roi était familièrement appelé Sessy dans son armée. Le même texte expose, avec un humour léger, les tribulations des soldats égyptiens en Syrie. On demeure étonné de l'indépendance de ton de cette littérature égyptienne qui, à toute époque, sait adopter des points de vue peu en accord avec ceux du gouvernement. Mais il n'allait bientôt plus être possible de parler avec un spirituel détachement des difficultés extérieures.

Une nouvelle vague des Indo-Européens s'avancait, qui allait porter les Doriens en Grèce, les Phrygiens en Asie Mineure aux dépens des Hittites, et si complètement bouleverser les pays méditerranéens que certains d'entre eux retombèrent presque à la barbarie. Les peuples, se poussant les uns les autres, se frayèrent un passage à travers les régions syriennes, morcelées et mal défendues, et, vinrent, par flots successifs, battre les frontières de l'Égypte. Beaucoup de ces émigrants étaient des « peuples de la mer », et un de leurs groupes, ayant pris pied en Libye, s'infiltrait à l'ouest du Delta où les pharaons devaient repousser de temps en temps une horde plus agressive.

Il semble que Ramsès II, à la fin de son trop long règne, réagit peu. Son fils Merenptah, âgé déjà quand il lui succéda, eut à faire front en même temps à l'est et à l'ouest du Delta. Il repoussa l'invasion des deux côtés. Il fit inscrire un poème exaltant sa victoire sur une stèle enlevée au temple funéraire d'Aménophis III. On n'avait plus assez de répit pour travailler normalement aux carrières. Cet indice des difficultés de l'époque aide à comprendre le soulagement qu'apporta ce succès.

Il est né un Soleil

Dispersant les nuages qui étaient sur l'Égypte...

Soulevant le poids d'airain qui accablait le cou du peuple,

Pour rendre le souffle aux citoyens assiégés...

Ce misérable chef, le vaincu de Libye,

S'enfuit, seul, sous la nuit.

Plus de panache sur sa tête!

Ses pieds sont las...

*Les visages de ses frères sont ardents à le frapper.
L'un se bat contre l'autre parmi ses capitaines ;
Brûlées leurs tentes et réduites en cendres !
Tous ses biens sont la proie des soldats...*

*Comme il fait bon s'asseoir à bavarder !
On va se promener par les chemins ;
Il n'y a plus de crainte dans le cœur des hommes.
Les forteresses sont délaissées ;
Les fontaines sont ouvertes,
Accessibles aux messagers.
Les bastions des remparts sont calmes,
C'est le soleil qui réveille les guetteurs...
On laisse errer le bétail des champs ;
Le berger ne passe plus le courant du fleuve.
Plus de cris ni d'appel dans la nuit
... dans la langue des étrangers.
On va et vient en chantant ;
Plus de gémissements de gens en deuil !
Des villes sont de nouveau établies
Et celui qui a semé son blé le mangera...*

Sur la même stèle, Merenptah affirme avoir ravagé et réduit à la sujétion la Palestine. Parmi les peuples subjugués figure, pour la première et seule fois dans un texte égyptien, Israël.

L'époque ramesside semble avoir eu un goût particulier pour les contes. L'histoire des *Deux frères* introduit une aventure analogue à celles de Joseph, d'Hippolyte et de Bellérophon dans un milieu de campagnards savoureusement et sympathiquement décrits. Le récit des *rivalités d'Horus et de Seth* attribue aux dieux un caractère grotesque, digne des *Grenouilles* d'Aristophane. Mais n'oublions pas que Dionysos bafoué dans cette comédie, devant son grand-père, dans le théâtre qui lui était consacré par un auteur bien pensant, très conservateur, était, dans le même temps, adoré à Eleusis, par l'élite des Grecs, comme un sauveur. Je crois que le conte d'Horus et de Seth prouve la liberté d'esprit de l'Égypte des Ramsès plutôt que son impiété.

La XIX^e dynastie finit avec le XIII^e siècle, dans la confusion. Un Syrien réussit à jouer un grand rôle, peut-être comme vizir ou favori des derniers rois. Par bonheur, quand les peuples de la mer revinrent à la charge, une nouvelle dynastie, la XX^e, dérivée de la précédente, avait pris le pouvoir et un roi énergique régnait sur l'Égypte assaillie.

CHAPITRE XVII

Le problème de l'Exode.

Il était généralement admis autrefois que les Hébreux avaient quitté l'Égypte sous Merenptah. On a tendance actuellement à situer cet épisode sous Aménophis IV, à cause des bandes errantes que les rapports des représentants de ce pharaon signalent en Palestine. En outre, à la suite de conclusions du professeur Garstang sur ses fouilles de Jéricho, on fait état de l'écroulement des murailles de la ville, par l'effet d'un tremblement de terre au XIV^e siècle, pour situer à cette époque le passage de Josué, à qui la Bible attribue le miracle de les avoir fait tomber au son de ses trompettes.

Il me semble, au contraire, que l'écroulement, au XIV^e siècle, des murailles de Jéricho, interdit de placer si tôt l'arrivée des Hébreux en Palestine. Manifestement c'est la vue de ces pans de murs abattus une fois oublié le séisme, qui a inspiré la légende.

D'autre part, selon le texte biblique, les Hébreux, qui avaient longtemps vécu tranquilles dans leur terre de Goshen (à l'est du Delta), furent tout à coup réduits à la corvée et obligés de travailler à faire des briques pour la cité de Ramsès. Le nom de la ville, dit-on, pourrait avoir été ajouté au texte plus tard, après le règne impressionnant de Ramsès II. Cela se peut, mais on ne conteste plus guère que cette ville fût Tanis. Or, c'est au temps de Ramsès II que Tanis fut entourée des puissants remparts de briques qui la caractérisent encore. Auparavant ces parages, négligés par la XVIII^e dynastie à cause du souvenir des Hyksos qui s'y étaient établis, étaient bien restés le séjour tranquille où les Hébreux semi-nomades pouvaient vivre à leur gré. Mais quand les institutions, à la suite des périls, devinrent plus dures, quand Ramsès II eut à fortifier et embellir sa ville ancestrale, passée par son vouloir au rang de capitale, c'est aux gens des environs que les chefs de corvée s'adressèrent; et le fait que ces travailleurs fussent d'origine asiatique et eussent conservé leur langage, devait les rendre particulièrement suspects et corvéables en un temps où l'on avait à se défendre contre les entreprises de l'Asie. Je crois donc que c'est à la suite des vexations imposées par

les entrepreneurs des travaux de Ramsès II que les Hébreux résolurent de quitter l'Égypte, et leurs recherches de la Terre Promise doivent se situer entre la période de ces grandes constructions et la mention de leur présence en Palestine sous le règne de Merenptah.

Ramsès II avait dû prendre soin du canal qui reliait le bras oriental du Nil à la mer Rouge, car des stèles de lui en jalonnaient le parcours. Le relâchement de la fin de son règne et les difficultés qui paralysèrent Merenptah expliqueraient que par endroits ces canaux se fussent assez ensablés pour que le passage à gué en fût devenu possible. Jusque dans ce récit de la traversée de la « mer Rouge », le texte de l'*Exode* trahit la profonde influence de l'Égypte qu'il répudie, car le stratagème des eaux coupées en deux est un tour de magie attribué par un papyrus de la fin du Moyen Empire égyptien à un sage de l'époque de Snéfrou.

Enfin les conditions de désordre où se trouve à la fin de la XIX^e dynastie la Palestine, l'arrivée des Philistins, peuples de la mer, qui lui donnèrent son nom, rendent vraisemblable une équipée comme celle des Hébreux à ce moment-là. Évidemment la mention de leur présence en Palestine dès Merenptah rend impossible leur séjour de quarante ans au Sinaï. Mais il faut croire qu'on le jugeait déjà tel quand on recourut, pour l'expliquer, au miracle de la manne tombée du ciel.

CHAPITRE XVIII

La XX^e dynastie. — L'Égypte sauvée par Ramsès III des peuples de la mer.

Au début du XII^e siècle, à plusieurs reprises, les peuples de la mer, en liaison avec les Asiatiques à l'est et les Libyens à l'ouest, attaquent en masse le Delta. Si Ramsès III ne leur avait pas tenu tête, c'en était fait pour longtemps de la civilisation égyptienne. Mais il tint bon. Les peuples de la mer refluèrent sur l'Ouest de la Méditerranée. Les Shardanes, venus, semble-t-il, de Sardes en Asie Mineure, où les remplaceront les Lydiens, iront peupler la Sardaigne; les Danaens, les Sicules et les Étrusques, que l'on croit reconnaître sous les noms transcrits par les Égyptiens, se rendent alors, directement ou indirectement, en Grèce, en Sicile et en Italie.

Ramsès III put déployer sur les murs de son temple funéraire de Medinet Habou, situé sur la rive gauche, vis-à-vis de Louqsor, d'innombrables tableaux de triomphe. L'art ne manque ni de fougue ni d'éclat, mais le trait devient grossier. Une chasse au buffle, une chasse aux lions, doivent cependant retenir l'attention, par leur fier mouvement, et par l'indication pittoresque, assez nouvelle, du paysage. Il est probable que des scènes analogues, peintes sur les palais des pharaons en Syrie, ou reproduites sur des meubles comme le coffre de Toutankhamon, orné de chasses aux gazelles et aux lions, ont influencé les Assyriens dans la composition des belles chasses d'Assournazirpal au IX^e siècle, et d'Assourbanipal au VII^e. Mais l'architecture du temple de Medinet Habou est massive, décadente. Elle marque le point le plus bas de la corruption du goût en Égypte. Des applications de métal et de faïence masquaient ces formes abâtardies. C'était l'envahissement de l'art religieux par l'art profane, le décor du palais de briques, resplendissant de revêtements de faïence, sous les Ramsès, passé au temple qui a perdu le style de la pierre.

Il y a cependant à Medinet Habou un bâtiment d'un grand intérêt, copié sur des modèles de Ramsès II. Ce singulier pavillon d'entrée, châtelet aux murs droits et crénelés, contraste avec la surface exté-

rière inclinée des parois et la corniche à gorge que l'architecture sacrée, en pierre, avait empruntée, en Égypte, aux maisons de pisé. Le pavillon de Medinet Habou est un précieux témoin de l'architecture militaire que les mêmes conditions d'armement avaient rendue à peu près semblable en Égypte et en Syrie.

Il y avait, entre les deux contrées, des échanges de plus en plus nombreux. En Égypte la langue, la religion, la justice, qui adopte des pénalités de plus en plus cruelles pour tenir en respect les sujets d'un empire où nombreux étaient les Asiatiques, accoutumés à de pareils traitements, trahissent par ces emprunts un fléchissement du ressort national.

Ramsès III, qui semble avoir, plus que ses prédécesseurs, accentué la réclusion des femmes de son harem, fut deux fois en butte à des complots ourdis parmi elles. Il est probable que le dernier réussit, et que son fils fit instruire le procès. Plusieurs magistrats pactisèrent avec les coupables. Ils furent traduits en justice à leur tour. L'un d'eux, condamné à avoir le nez coupé, se tua; ceux des accusés qui étaient condamnés à la mort, se la donnaient eux-mêmes.

Les descendants de Ramsès III se succédèrent rapidement. Les grands prêtres d'Amon avaient pris de plus en plus d'importance. Ramsès XI eut beau déposer l'un d'eux, qui s'était rebellé; le général Hérihor, qu'il eut l'étrange idée de nommer à sa place, n'eut pas moins d'ambition et prit le titre de roi après la disparition de ce dernier Ramsès.

Il y avait eu guerre civile et famine. Il semble que, vers ce temps-là, la société se soit divisée en castes. La royauté ne réagit plus guère. Les ouvriers chargés de creuser les tombes royales se mettent souvent en grève, faute d'être payés. On a retrouvé les restes du village de ces artisans, et des ostraca, éclats de calcaire, tessons de poterie, où d'un pinceau amusé, parfois amer, ils ont caricaturé la société qui se défaisait autour d'eux : nous y voyons les disputes d'un ménage royal, et des images du monde renversé, chats servant des souris, renards gardiens des oies, qui, reprenant une tradition remontant à l'époque prédynastique, témoignent de toute une littérature de fables populaires que nous avons presque entièrement perdue.

Malgré le désarroi, les principes de la grande organisation égyptienne ne sont pas oubliés. Ces ouvriers sont inspectés par des médecins, qui leur octroient les congés nécessaires. Nous saisissons l'esprit de ces petites gens, leurs jalousies, leurs noises, et aussi leur piété, leur sentiment de culpabilité devant les maladies que leur envoie la déesse de la cime d'Occident, s'ils ont menti, leur effusion de

confiante reconnaissance envers Amon, lorsqu'il les guérit ou guérit l'un des leurs. Mais certains des artisans de la nécropole ne craignaient pas de prendre part aux expéditions des pillards qui dévalisaient les tombes de la Vallée des Rois. Les tombes privées, naturellement, sont exposées aux mêmes outrages. Comme à la fin de l'Ancien Empire, la décoration rituelle se répand sur les murs du caveau, que l'on rouvre souvent pour de nouvelles funérailles, afin d'épargner à la famille les frais de tombeaux individuels. La vie s'épuise à Thèbes. Mais dans ces derniers hypogées on inscrit des chants de harpistes qui, dénaturant l'ancien appel à jouir de la vie devant l'incertitude de l'au-delà, invitent à être heureux sur terre dans l'attente du bonheur réservé dans l'autre monde à ceux qui auront servi la Vérité-Justice. Le Nouvel Empire s'achève dans la pauvreté, mais il laisse un grand héritage d'idéal.

CHAPITRE XIX

*La royauté tanite. — Féodalité de plus en plus morcelée.
Maintien de la culture.*

Hérihor, grand-prêtre d'Amon et roi dans Thèbes, reconnaît cependant la suzeraineté d'un roi du Nord, Smendès, qui règne dans la capitale de Ramsès II, Tanis, où il répare tant bien que mal les ruines laissées par les rivalités et désordres de la XX^e dynastie, à laquelle le rattache probablement sa femme, Tentamon, associée à son pouvoir.

L'Égypte a perdu tout prestige dans la Méditerranée. Un conte égyptien, dont la qualité littéraire est grande, ne craint pas de décrire les vexations qu'endure en Syrie Ounamon, envoyé par Amon au Liban pour y obtenir le bois nécessaire à la barque sacrée. Le prince de Byblos bafoue le délégué démuné, mais il lui envoie, pour le consoler de chansons, une chanteuse égyptienne. La culture survit à la puissance. Le conte nous peint avec vivacité le prince adossé à une fenêtre où s'encadrent les vagues de la mer, et le désespoir de l'Égyptien retenu loin de son pays, vers lequel il soupire de voir retourner les oiseaux migrateurs. Ounamon, réduit aux expédients, retrouve cependant de la grandeur, quand il proclame la souveraineté d'Amon; il se fait même écouter des Syriens. Le sentiment religieux, exalté par les détresses de l'époque, est en passe de créer autour d'Amon-Râ un mysticisme qui n'est pas sans rapports avec celui qu'avait excité « Râ revenu en tant que Aten ».

Mais cette ferveur, tout au moins à Thèbes, prend des formes qui indiquent cette fois une méconnaissance des principes mêmes de l'État égyptien. Les cours de justice, à la fin du Nouvel Empire, s'étant trop discréditées, c'est à l'oracle d'Amon que l'on soumet les causes. Le clergé en reçoit un terrible accroissement d'autorité. Son chef ne s'entête cependant pas à revendiquer le pouvoir suprême. Les descendants de Hérihor ont beau reprendre les grands noms de Thoutmès III et d'Hatshepsout, ils s'accommodent de l'hégémonie des Tanites, et de nombreux mariages entre les deux familles indiquent une bonne volonté assez sage de ne pas pousser jusqu'à la

scission et à la lutte le relâchement du lien entre la Haute et la Basse Égypte.

Les derniers princes-prêtres de Thèbes, sous la XXI^e dynastie, se résolvent à retirer de la Vallée des Rois les momies des pharaons du Nouvel Empire et à les cacher dans le modeste hypogée de l'un d'eux où, dépouillées de tout objet de grand prix, elles seront oubliées jusqu'au XIX^e siècle de notre ère.

A défaut de constructions funéraires, les cercueils de l'époque se couvrent de scènes et d'inscriptions. Les vignettes du *Livre des morts*, telle figure de fillette sur une boîte à miroir en ivoire, retrouvent une élégante simplicité de ligne, oubliée depuis Aménophis III; le goût oriental de la profusion disparaît avec l'empire. Le cercueil d'argent, le masque d'or, du roi de Tanis Psousennès, retrouvés dans son caveau intact à côté du grand temple de cette ville, n'ont plus la grande saveur des objets analogues de Toutankhamon, mais une joliesse un peu académique répondant plus au type impersonnel d'un pharaon qu'à une individualité exclusive.

L'influence orientale se marque cependant, par des sacrifices humains dans les fondations des portes de la ville. Tanis, tournée vers l'Asie, et peu sûre de l'arrière-pays égyptien, doit réagir pour devenir une capitale tout à fait égyptienne.

Les bouleversements des peuples de la mer avaient tant ébranlé les royaumes d'Asie que les Hébreux, au X^e siècle, en avaient profité pour former eux-mêmes, sous Saül et David, un royaume que Salomon, gendre du dernier roi de la XXI^e dynastie, organisa sur le modèle de l'état égyptien, comportant une hiérarchie de fonctionnaires royaux pour lesquels furent écrits les *Livres de Sagesse* et de *Proverbes*, mais dont l'esprit de diplomatie tolérante fut en horreur aux prophètes passionnés et intransigeants.

L'Égypte était peut-être sur la voie d'un nouvel équilibre; sa civilisation gardait son rayonnement. Mais la féodalité, mitigée par la grande tradition pharaonique, allait être aggravée par la montée au pouvoir d'un élément neuf; les Libyens, jadis repoussés sur les champs de bataille, avaient été introduits en Égypte comme otages, comme colons, comme mercenaires. A ces différents titres, ils avaient eu à se conformer aux mœurs du pays, et, en quelques générations, s'étaient égyptisés. Mais leur instinct restait vif et leur verdeur un peu étrangère à la culture antique du Nil. Leur jeune force s'affirma de plus en plus prépondérante sous la XXI^e dynastie, au dernier roi de laquelle succéda un chef libyen, fixé à Bubaste, dans le Delta; ce fut Sheshonq I^{er}.

Son intronisation à Tanis ne pouvait satisfaire le Sud traditio-

naliste. Il est assez probable que des princes-prêtres de Thèbes se retirèrent alors dans la province nubienne, qui devint un royaume indépendant, inféodé au dieu Amon. Mais, quoi qu'il en soit, la Thébaïde ne se sépara pas du reste de l'Égypte et, toujours prête à discuter sa dépendance, n'en accepta pas moins la suzeraineté de Sheshonq.

Celui-ci, fondateur de la XXII^e dynastie, au milieu du X^e siècle, avait eu l'habileté de faire épouser à son fils une fille de son prédécesseur; il envoya son petit-fils comme grand-prêtre à Thèbes, et prit à cœur de s'y faire bien voir en construisant, devant la salle hypostyle du temple d'Amon à Karnak, une immense cour entourée de portiques. Les colonnes, au chapiteau de fleur fermée, ont plus de tenue que les colonnes semblables de Ramsès III. Un large portail, à l'angle sud-est, préfigure un peu les arcs de triomphe, car il ouvre sur une cour latérale ornée de bas-reliefs de victoire.

Ces succès sont connus par la Bible, qui déplore l'incursion de Sheshonq en Palestine et l'enlèvement par celui-ci de l'or du temple et du palais de Jérusalem. Peut-être était-ce de cet or qui était plaqué aux abagues des colonnes du portail de Sheshonq. Ce roi, ainsi que son fils Osorkon I^{er}, avait rétabli le prestige de l'Égypte en Syrie. Les princes de Byblos consacraient les statues de ces pharaons dans le temple de leur ville, depuis si longtemps ouverte à l'influence égyptienne.

Mais les rois libyens ne concevaient probablement pas d'autre organisation que le système féodal. Ils laissent, de bon ou de mauvais gré, se multiplier les apanages. Ils cherchent à s'assurer quelque autorité sur Thèbes en désignant comme grands prêtres de très proches parents; mais ceux-ci, désireux de transmettre leur charge à leurs propres descendants, se montrent souvent tièdes dans leur obéissance au chef de famille, à Tanis. Les rois finirent, dans la seconde moitié du VIII^e siècle, par enlever toute autorité politique au grand prêtre, et la délèguèrent à l'une de leurs filles. Cette princesse, la divine adoratrice d'Amon, reprend le rôle, jusque-là dévolu à la reine, d'épouse du dieu, qui l'était par le fait même qu'elle était épouse du roi, dans lequel s'incarnait le dieu. Désormais la divine adoratrice n'est plus l'épouse que du dieu. Elle ne peut avoir d'époux mortel; partant, pas de descendance; et le roi n'a plus à craindre de sécession de ce côté-là. La formule était heureuse. La Thébaïde redevenait une sorte de royaume. La divine adoratrice fut respectée. Sans autorité effective, elle recueillit l'héritage de ce culte royal, dont l'offrande de la Vérité-Justice est l'acte le plus haut. Le rôle de Théonoé, vierge royale, et clairvoyante, passionnée de justice,

dans l'*Hélène* d'Euripide, semble refléter le souvenir des divines adoratrices.

Mais les rois libyens avaient perdu ailleurs la partie qu'ils semblaient gagner ainsi. Dès le début du VIII^e siècle, une dynastie parallèle et probablement parente régnait à Bubaste, fondée par un roi Pédoubast. En fait l'Égypte se morcelait en autant de principautés qu'il y avait de grandes villes. Le roi de Tanis n'était plus qu'un arbitre, peu écouté, au milieu de luttes féodales incessantes.

C'est de cette époque malheureuse que date à peu près, pense-t-on, la *Sagesse* d'Amenemope. Ce scribe du cadastre, employé modeste de la grande organisation égyptienne persistant à travers ces temps difficiles, les reflète en reconnaissant que chaque homme a un maître auquel il est vain de vouloir résister. Mais, à côté de cette concession, comme il reste le continuateur des anciens sages, de Ptahhotep, d'Any! Il est bien l'Égyptien et le civilisé, quand il préfère à l'arbre des forêts, image du violent promis à la foudre, l'arbre des jardins, aux fruits abondants, à l'ombre agréable, image du modeste, dont la fin est douce, quand il a beaucoup donné. Mais il ne maudit ni ne dédaigne le brouillon qui risque de compromettre les autres par ses errements. Il conseille de le recueillir quand il est tombé, de lui rendre la raison en lui donnant du pain, car c'est la faim, peut-être, qui lui a fait perdre conscience. Il a pour le pauvre une compassion inépuisable et tendre; mais il a l'esprit trop juste pour ne pas rester maître de sa charité :

Il est aimé de Dieu, celui qui respecte le pauvre,

Plus que celui qui honore le riche...

Si tu trouves un arriéré chez le pauvre,

Divise-le en trois parties ;

Jettes-en deux, et ne lui en compte qu'une.

Cela te fera trouver comme le chemin de la vie.

Alors tu peux dormir

Et lorsqu'au matin tu auras passé la nuit,

Tu trouveras cela comme un bon message.

Toi-même... insiste-t-il, ne convoite pas les richesses ;...

La trop grosse bouchée, tu l'avales peut-être,

Mais c'est pour la vomir

Et alors tu es privé de tout...

Mieux vaut un boisseau que Dieu donne

Que cinq mille en injustice...

Mieux vaut la pauvreté dans la main de Dieu

Que richesse en grenier.

*Mieux vaut des pains quand le cœur est content
Que la richesse avec des soucis...
Ne jette pas ton cœur vers le dehors...*

L'envie ne cause que du mal :

*Quand tu entends du bien ou du mal,
Laisse celui-ci dehors, comme si tu ne l'avais pas entendu.
Mets la bonne parole sur ta langue
Tandis que la mauvaise est cachée dans ton corps.*

Contre l'hypocrisie :

Ne sépare pas ton cœur de ta langue !

La haine égare toujours :

*Ne dis pas : « J'ai trouvé un supérieur qui est fort...
Maintenant je peux faire du tort à celui que je hais. »
Non, tu ne connais pas la pensée de Dieu
Et ne peux pas connaître le jour suivant.
Repose-toi dans les bras de Dieu
Et ton silence fera échec à tes ennemis.*

L'orgueil et la prétention sont limitation et sottise :

*Dieu est dans sa perfection,
L'homme, dans son inconséquence...
Ne dis pas : « Je suis sans péché »...
Le péché appartient à Dieu,
Il est scellé avec son doigt.
Il n'est pas de parfaits dans la main de Dieu.*

Le monde est déroutant, mais il faut faire confiance à Dieu :

*L'homme est argile et paille, et Dieu le bâtisseur.
Il détruit et construit journellement...*

Le pittoresque de la vision et de la phrase, la sollicitude pour autrui, le sens du quotidien, sont réunis dans cette maxime :

*Ne laisse personne derrière toi au passage du fleuve,
Tandis que tu t'élargis dans le bac.*

Ainsi la bonté croissait avec le malheur, et la conscience avec le trouble de tant de consciences ! Il n'est pas étonnant que la substance des maximes d'Amenemope ait passé dans le livre biblique des *Proverbes*.

La période libyenne ne connut pas de dépression artistique semblable à celles d'entre l'Ancien et le Moyen Empire ou d'entre le Moyen Empire et le Nouveau. Paradoxalement, même, la qualité se relève, alors que l'État s'émiette. Le masque d'or, trouvé dans un caveau de Tanis, d'un Sheshonq qui est probablement le petit-fils de Sheshonq I^{er}, est d'une belle loyauté juvénile. Ses bracelets, simples rubans d'or terminés par deux fleurons qui encadrent un scarabée, adaptent avec bonheur à cet usage un type courant des bagues; et c'est une sobre et belle parure virile. La distinction thébaine donne alors quelques-unes de ses fleurs les plus charmantes, comme la fine Karomama du Louvre; la Takoushit du musée d'Athènes, de bronze damasquiné comme elle, et à peu près sa contemporaine, est d'aussi excellente facture, mais d'un tout autre type. Est-ce celui de la Basse Égypte, qui s'imposera de plus en plus, ou marque-t-il une évolution du goût? La spiritualité disparaît sous le rendu palpable de la chair. Ce modelé sensuel a sa beauté, mais il ne s'harmonise plus avec l'attitude simple et droite de la statuette.

CHAPITRE XX

La domination éthiopienne.

La désunion avait accentué les différences entre Haute et Basse Égypte. La très ancienne ville de Saïs, centre du culte de la déesse Neith, à l'ouest du Delta, devait probablement au commerce maritime un pouvoir croissant. Elle étend son influence dans tout le nord du pays, et gagne Memphis; ses rois Tefnakht et Bocchoris font figure de pharaons et constituent la XXIV^e dynastie dans la seconde moitié du VIII^e siècle. Ce sont des législateurs. Leurs lois réagissent contre la féodalité militaire et sacerdotale. Les Grecs devaient s'en souvenir. C'était la renaissance de l'esprit libre et souple des grandes époques. Mais deux dangers nouveaux allaient la différer et la compromettre.

Au sud, les rois-prêtres de la Nubie égyptisée, que l'on appelait l'Éthiopie, revendiquaient la Thébaïde. Au nord, les Assyriens, excédés des perpétuelles entreprises des Syriens et Palestiniens, qu'instiguaient les Égyptiens, se préparaient à tourner contre ceux-ci leurs attaques.

Les rois de Saïs achètent la paix avec les Assyriens pour pouvoir faire face au Sud. Mais leur civilisation plus avancée et plus large ne leur donnait pas la supériorité des armes. Pianxhi, roi de Nubie, envoie ses troupes noires, assez égyptisées pour ne pas effaroucher les habitants traditionalistes, occuper la vallée du Nil. Lui-même vient presser le siège de Memphis. Sous le règne de son successeur Shabaka, Bocchoris fut pris et brûlé vif. Il payait son esprit avancé. Shabaka avait mis fin aux XXIII^e et XXIV^e dynasties. Il n'osa pas détrôner à Thèbes la divine adoratrice libyenne et se contenta de lui faire adopter une Éthiopienne comme héritière. Les rois éthiopiens forment la XXV^e dynastie, de la fin du VIII^e siècle au milieu du VII^e. Dévots, pointilleux sur le rituel, et passionnés amateurs de chevaux, ils n'étaient pas capables de ranimer la civilisation. Elle se relève cependant, grâce à la relative unité que valut à l'Égypte leur conquête. Sous leur domination fut recopié sur pierre un texte profond de la théologie memphite. Dignes d'Aménophis III étaient les propy-

lées du roi éthiopien Taharqa, dont une colonne élève encore son fuseau pur et son calice intact, au milieu de la cour des rois libyens, devant les chapiteaux ébréchés de la salle hypostyle de Karnak. La statuaire prend un accent nouveau de réalisme. Devant certaine tête colossale, béate et mafflue, de Taharqa, on ne peut se défendre du soupçon que le sculpteur a traité avec quelque ironie ce pharaon d'importation. Et de fait il manqua piteusement à son rôle. Ayant provoqué les Assyriens, il ne sut que fuir devant eux en Nubie lorsqu'ils pénétrèrent en Égypte sous Assarhaddon, puis sous Assourbanipal, qu'ils prirent Memphis, rançonnèrent Thèbes. Le jeu dangereux des Ethiopiens aboutit, sous le successeur de Taharqa, au sac de Thèbes. Peut-être les prophètes d'Israël, dans leur joie d'avoir dénoncé, depuis longtemps, à leur peuple trop confiant dans l'Égypte, la faiblesse de ce pays, exagérèrent-ils un peu le désastre quand ils peignirent la population décimée, déportée, vouée à l'esclavage, car la divine adoratrice et le gouverneur restèrent en fonctions. Mais ce fut un coup terrible pour la cité, qui ne fit plus que se survivre.

Assourbanipal, attaqué chez lui par le Nord, dut retirer ses troupes sans tarder. Devant la disparition de tous les pouvoirs, l'habile Psammétique, prince de Saïs, qui avait réussi à se faire pardonner son opposition par les Assyriens, s'appuya sur des mercenaires grecs, et il étendit à l'Égypte entière, au milieu du VII^e siècle, l'autorité qu'avait été tout près d'obtenir Bocchoris.

Les Éthiopiens, refoulés chez eux, isolés de la mer, tomberont peu à peu dans une barbarie affublée d'oripeaux égyptisants. C'est cependant au temps de leur occupation que remonte la confusion fréquente, parmi les Grecs, entre Égyptiens blancs et Éthiopiens noirs, telle qu'en témoigne par exemple l'*Ethiopide*, d'Arctinos de Milet, dont le héros, le beau Memnon, fils de l'Aurore et roi des Éthiopiens, est une figure romancée d'Aménophis III.

CHAPITRE XXI

Renaissance saïte — XXVI^e dynastie (VII^e et VI^e siècles).

Pour la troisième fois la féodalité est vaincue. Psammétique I^{er} répand par toute l'Égypte le droit plus libéral et plus équitable de la Basse Égypte marchande. Il agit envers la divine adoratrice éthiopienne, à Thèbes, comme les Éthiopiens avaient agi à l'égard de la libyenne. Il lui fait adopter sa fille. L'autorité du Saïte est reconnue de la mer à la première cataracte. Mais pas au delà. Les rois de la XXVI^e dynastie ne furent pas des guerriers heureux. Ils tentèrent de secourir les Assyriens entamés par les Babyloniens, dont la puissance grandissante les inquiétait. Ils ne purent empêcher l'Assyrie de disparaître, laissant le champ libre à Nabuchodonosor. Du moins préservèrent-ils pendant près de cent cinquante ans l'intégrité de l'Égypte. La curiosité pour les terres lointaines, qui avait poussé les princes d'Éléphantine, sous la VI^e dynastie, à explorer le haut Nil, à gagner les Échelles de l'Encens, et avait incité Hatshepsout, puis Thoutmès III, à représenter les particularités de ces mêmes pays et des montagnes syriennes sur les murs de leurs temples, poussa le roi de Saïs Néchao à faire le périple de l'Afrique; mais le voyage fut réalisé pour lui par des Phéniciens. Et l'activité de cette période prospère fut pour une bonne part l'œuvre des Grecs. Marchands et mercenaires, ils sont les instruments et les soutiens de la XXVI^e dynastie, au point d'exciter la jalousie des Égyptiens. Un général, Amasis, sut exploiter cette situation pour évincer le roi légitime, à la fin du VI^e siècle, mais, l'ayant remplacé, ne sut pas plus se passer des Grecs que ses prédécesseurs. Et le malaise qui en résulta livra, sous le règne de son fils Psammétique III, en 525, l'Égypte à la Perse, dont le pouvoir s'était substitué en Orient à celui de la Babylonie et l'avait de beaucoup dépassé.

Soigneux, aimable et timoré, l'art saïte émousse l'accent des modèles qu'il demande à l'empire memphite. Il a cependant de la tenue et de la dignité, et par opposition complémentaire, un réalisme très poussé dans le portrait. En architecture, il semble qu'il faille

faire remonter à la XXVI^e dynastie de grandes innovations. Transportant une fois de plus dans la construction en pierre des formes de bâtiments légers, les architectes vont créer ces colonnes composites, grands bouquets variés qui donneront aux portiques des temples une diversité jusque-là inconnue, mais qui sacrifieront plus qu'autrefois au pittoresque fleuri.

L'art saïte suffirait à la gloire d'un autre pays. Il compte de précieuses survivances. Mais il importe moins que la transmission de l'ancien art égyptien aux Grecs. Ceux-ci abondent en Égypte; et c'est précisément l'époque où, de l'architecture de bois, de moellons ou de torchis des siècles de l'art grec géométrique, ils passent à l'architecture de pierre. Il est bien difficile, devant les corniches et les chapiteaux d'ante, égyptisants par la forme et le décor, des premiers temples doriques, de ne pas admettre aussi que leurs colonnes à seize cannelures n'ont pas subi quelque influence des colonnes à seize pans ou seize cannelures de l'Égypte classique.

Quant au chapiteau ionique, sans signification en Grèce ni en Orient, il ne s'explique tout à fait qu'en Égypte où la colonne de lis, stylisée déjà de la même façon, en un couronnement de volutes, a un sens très grand, puisqu'elle est depuis l'origine un symbole héraldique de la Haute Égypte.

La colonne corinthienne même, dont certains des plus anciens exemples présentent une couronne de palmes ou de feuilles d'eau très analogues, ressemble trop dans son dessin aux colonnes à palmes de l'Égypte pour ne rien leur devoir. Les mastabas saïtes, décorés de bas-reliefs en frise sous la corniche, ont probablement inspiré aux Ioniens de transporter au plus haut des murs le bandeau sculpté que les Orientaux, Hittites, Assyriens, Babyloniens et Perses, ont toujours placé au bas des murs, en plinthe.

Et qui ne pressent un reflet de l'Égypte dans les statues grecques archaïques, symétriques et droites?

Certes, le génie grec, dès l'abord, transforme son modèle et sa personnalité merveilleuse oublie son point de départ. Mais le goût même des Grecs, au temps où ils se le découvraient, devait les empêcher de rester indifférents aux chefs-d'œuvre de l'Égypte pharaonique.

CHAPITRE XXII

La Basse Époque.

Le terme de Basse Époque, appliqué généralement à tous les siècles qui ont suivi le Nouvel Empire, ne se justifie qu'à partir de la conquête perse.

Cambyse, coupable ou non des folies sacrilèges que lui prêtèrent les Grecs, ne pouvait se faire accepter des Égyptiens conquis. Darius, qui n'avait avec lui que de lointains rapports de parenté, et qui aimait, semble-t-il, afficher une tout autre politique, essaya de se les concilier. Il s'informa des lois égyptiennes. Mais la résistance des Grecs devant les Perses galvanisa les Égyptiens, qui se révoltèrent, avec des succès variés, opérant en liaison tantôt avec Athènes et tantôt avec Sparte. Ils surent reprendre et maintenir leur liberté pendant une bonne partie du IV^e siècle. Mais ils ne réalisaient plus pour autant l'unité. Leurs dissensions les perdirent. Ils étaient retombés depuis dix ans sous le joug détesté des Perses, quand Alexandre, accueilli par eux comme un libérateur, en 333, créa le monde hellénistique.

On pense bien que l'Égypte des V^e et IV^e siècles ne put se consacrer beaucoup aux arts. Il n'y a d'excellent que des bronzes d'animaux, par exemple des faucons et des chats, puissants et souples dans leur simplification.

Une dévotion vulgaire multiplie ces figures de divinités animales, tandis que le mysticisme développe le culte des dieux guérisseurs et sauveurs. Même Osiris n'est plus assez pathétique. Isis, sa veuve, « qui ne se fatigue pas de le chercher », passe au premier plan. Protégeant de ses grandes ailes son époux sacrifié, allaitant en secret le fils qui doit l'aider à ressusciter avec lui les fidèles de leur religion, elle est la dernière figure marquante d'une religion qui a perdu de sa puissance, mais garde en elle sa noblesse.

C'est durant cette période qu'Hérodote vit l'Égypte, et son émerveillement pour la civilisation dans laquelle il reconnaît souvent l'origine de la sienne prouve que les revers ne lui avaient pas enlevé sa valeur ni son prestige. Mais en d'autres temps il aurait pu être mieux informé, et devenir pour nous un plus fidèle informateur.

CHAPITRE XXIII

L'Égypte ptolémaïque (333-30 av. J.-C.).

Alexandre s'était fait reconnaître comme fils d'Amon, c'est-à-dire comme pharaon, par l'oracle du dieu. Mais le développement de ses conquêtes et de sa politique le porta à choisir Babylone comme centre de l'empire où il rêvait de mêler l'Orient à l'Occident. Les Ptolémées, qui se réservèrent l'Égypte dans sa succession, rendirent au pays son autonomie et des ambitions, peu suivies de succès, sur Syrie et Palestine; ces conditions ressemblent à celles de l'État saïte. Les Grecs, naturellement, furent encore bien plus nombreux et favorisés sous cette dynastie demi-grecque. Il faut se garder cependant de ne voir dans l'Égypte d'alors que le théâtre de la civilisation alexandrine, comme on a tendance à le faire; c'est une vue exagérée, due à la grande avance de l'étude des papyrus grecs sur l'étude des textes écrits dans cet égyptien très évolué qu'est le démotique.

Le conquérant macédonien avait fondé Alexandrie sur un point de la côte où il n'y avait pas eu de cité pharaonique importante; mais tout le pays est redevenu actif. Le souci des Ptolémées de faire figure de pharaons se marque par des tentatives de conciliation religieuse; ils inventent un dieu nouveau, Sérapis, dont le type s'inspire des statues de Zeus et de Hadès, mais dont la personnalité, un devenir d'Osiris, est plus égyptienne que grecque; ils élèvent un grand nombre de temples aux dieux égyptiens. Et ces temples sont dans le style du pays, tel que l'avait formé probablement l'époque saïte. Le sacerdoce égyptien, rallié ainsi à la royauté, lui donne, dans les reliefs et inscriptions, la place des anciens pharaons. Un prêtre du Delta, Manéthon, traduit de l'égyptien en grec, pour répondre à la curiosité des premiers Ptolémées, l'histoire de son pays depuis Ménès.

Après quelque temps d'adaptation, les rois font appel aux Égyptiens dans l'armée et dans l'administration. Il n'est pas douteux, quoi qu'on en ait dit, qu'il y ait eu, dans ces milieux, curiosité réciproque et mutuelle influence; il y eut des échanges de civilisation. Les Juifs, nombreux en Égypte sous les Ptolémées, y apportèrent

un troisième élément de culture. Assez mal vus de la population, ils semblent avoir bénéficié dans Alexandrie de la protection des rois, et avoir été en rapports suivis avec les lettrés grecs et égyptiens de leur entourage, comme en témoignent les livres sapientiaux de la Bible, élaborés dans leur milieu, parfois en rivalité avec Jérusalem.

D'autre part, les colons grecs et les campagnards égyptiens, après les premiers heurts de jalousie, s'accommodèrent les uns des autres et, souvent même, fusionnèrent. M^{lle} Préaux a fait justice de cette conception d'une Égypte ptolémaïque divisée depuis le début jusqu'à la fin entre Égyptiens fermés et Grecs hostiles. Nous lui devons une vision plus nuancée d'un pays divisé autant et plus par les questions sociales. Dès la fin du III^e siècle, le fisc devient trop lourd pour les paysans, à quelque race qu'ils appartiennent; et les abus d'une organisation administrative étendue et complexe, comme en exigeait ce pays qui avait besoin d'être centralisé, reparaissent; la culture grecque, plus revendicatrice d'égalité et de liberté, contribua probablement aux révoltes qui, depuis la fin du III^e siècle, éclatent par tout le pays, chaque fois que des troubles dans Alexandrie semblent annoncer une occasion favorable. Les sécessions sont plus nombreuses et plus graves en Haute Égypte où des rois nubiens gardent des intelligences, et où le clergé d'Amon, fier d'une trop longue suprématie, encourage les résistances à l'autorité du Nord; si bien qu'au début du I^{er} siècle avant notre ère, Thèbes est assiégée et châtiée durement.

Les malheureux fuient l'impôt et le service militaire; ils forment en bordure du désert des bandes pillardes.

Le gouvernement est réduit aux expédients. Le plus grave de tous fut de recourir à Rome, arbitre des rois, qui avait sauvé l'Égypte affaiblie des entreprises d'autres souverains hellénistiques. Les Romains s'habituaient à intervenir en Égypte, comme protecteurs et contrôleurs. L'attitude de César, gouvernant l'Égypte avec Cléopâtre, est la conséquence dernière de cette ingérence. Le conquérant retira de cette pratique des affaires égyptiennes l'idée du calendrier julien, et, probablement, des vues politiques peu romaines qui ne furent pas étrangères à son assassinat.

Antoine alla beaucoup plus loin. Sans doute était-il aussi peu apte à comprendre l'esprit égyptien qu'à incarner le véritable esprit romain. Il parut sacrifier Rome à l'Égypte; il ne sacrifiait qu'à son goût inné du despotisme et à sa passion pour Cléopâtre. Leur commune défaite à Actium, et leur suicide, en 30 av. J.-C., laissèrent le champ libre à l'action directe de Rome. L'Égypte avait perdu pour longtemps son indépendance.

L'art y était resté florissant jusqu'au bout. L'architecture, plus pittoresque, avait gardé grande allure. Le temple d'Horus à Edfou, merveilleusement conservé, impressionne par le bel équilibre des masses, et la juste gradation de l'ombre jusqu'au tabernacle. Les reliefs se sont abâtardis; le ressaut plus accentué du relief grec s'y traduit par une tendance à la boursofflure; mais le geste des personnages demeure royal et beau.

Il y a encore une statuaire à l'égyptienne, à côté de la sculpture hellénistique; elle avait mieux gardé que le relief la présentation simple qui la rendait architecturale, bien que le modelé s'amollît dans beaucoup de cas.

L'avenir est cependant ailleurs. Le style pharaonique se survivait pauvrement, aux mains d'une classe sacerdotale qui n'avait plus assez de vie commune avec le peuple. Quelques restes d'un art plus profane témoignent d'une docile acceptation pour le style plus naturel, à la grecque. Nous connaissons surtout cet art de décoration brillante, égayant de fantaisie les thèmes anciens et y mêlant des sujets grecs, par les nombreuses peintures et mosaïques d'Italie qui représentent des scènes des bords du Nil. Cet art anecdotique influençait aussi le relief, dont le fond commence à s'agrémenter de notations de paysage.

C'est alors que l'art alexandrin transmet à l'art grec et romain deux partis architecturaux de l'ancienne tradition pharaonique : le fronton arrondi et la disposition « basilicale » d'une nef haute, éclairée au-dessus de bas-côtés.

La littérature alexandrine, pour grecque qu'elle fût, n'a peut-être pas été aussi imperméable qu'on l'a cru à celle du pays où elle se développait. Le goût des Égyptiens du Nouvel Empire pour les simples amours, sans romanesque aventure, au milieu des vergers et des prairies, semble renaître dans les bucoliques de Théocrite, ce protégé des Ptolémées. Les chants des harpistes invitent toujours à saisir la joie de l'heure qui fuit vers la mort. Est-ce un hasard si Catulle, très imbu de modèles alexandrins, et Horace, après lui, ont tant redit le même appel?

Le genre des sagesse n'est pas abandonné. Il n'est ni moins riche ni moins original qu'autrefois. Son orientation n'a guère changé. Enfin des romans épiques, dont le personnage central est Pétoubastis, le fondateur de la XXIII^e dynastie, sont, vers ce temps-là, composés ou recopiés; ils participent du caractère de l'épopée féodale et guerrière telle que l'était l'*Illiade* et le sera la *Chanson de Roland*. Il y a des batailles entre vassaux, arbitrées par le suzerain. Il y a des duels, des descriptions de cuirasses historiées. Certains

des héros nous feraient croire que ces « gestes » nous préservent l'esprit de l'Égypte en lutte contre les Perses. Mais nous y reconnaissons des constantes de la mentalité égyptienne, une douceur de mœurs qui ne se retrouve ni dans Homère, si sensible cependant à l'humain, ni dans les épopées chrétiennes, ni dans la tendre *Enéide*. Un vainqueur, tout près de tuer son adversaire abattu, y renonce quand un tiers lui fait observer que « l'homme n'est pas comme le roseau, qu'une fois coupé il ne repousse pas ».

Cette facilité à la compassion rejoint si manifestement la piété aimante d'Amenemope, et des sages antérieurs, leur sens du pauvre, leur sympathie pour le malheureux, qu'il est difficile de ne pas voir dans ces tendances un courant caractéristique de l'Égypte ancienne. Peut-on dès lors le séparer de l'esprit à bien des égards semblable du Nouveau Testament? La « fuite en Égypte » ne permet-elle pas de lui faire sa place dans la formation de Jésus? Certains traits qu'il lançait encore enfant, aux docteurs de la loi confondus, ne venaient-ils pas du pays des sages les plus célèbres de l'antiquité méditerranéenne?

La tragédie de Cléopâtre, où avait sombré l'indépendance de l'Égypte, en 30 av. J.-C., laissait intact un trésor de plus grand prix que celui de la reine « inimitable », la beauté d'une morale proche de l'Évangile et digne en tout cas de l'avoir préparé.

CHAPITRE XXIV

Fin de l'Égypte antique. — Égypte romaine et byzantine

L'Égypte devient, sous Auguste, patrimoine de l'empereur. Elle est gouvernée par un préfet romain, qui joue le rôle de vice-roi. Il l'exploite comme une source de richesses au profit d'autrui. Mais l'organisation romaine était excellente; elle avait ouvert à l'Égypte le commerce des Indes; la paix impériale était favorable; pendant un bon siècle, l'Égypte est plus prospère que sous ses derniers rois. Le seul foyer de mécontentement est Alexandrie. Cette ville de cour restait jalouse de sa prééminence. Rome lui devait trop pour ne pas se méfier d'elle. Et les Alexandrins étaient de terribles railleurs; en outre, leurs démêlés avec les Juifs causaient souvent des troubles. Rome intervenait durement. Mais Alexandrie resta une capitale intellectuelle en même temps qu'un grand port.

Auguste avait habilement mêlé la menace à la douceur dans son attitude à l'égard du clergé. Il lui confisque ses immenses domaines, mais pour lui en laisser la jouissance, et lui en remettre les revenus, administrés par un bureau particulier. Le loyalisme des prêtres était donc la condition de leur richesse. Ils le comprirent et restèrent dans l'ordre. Les temples continuent à s'élever, et les reliefs à représenter les empereurs comme des pharaons, faisant des offrandes aux dieux égyptiens pour le salut du pays.

Mais le peuple est de plus en plus absent de ces tableaux. L'art se raidit en formules vides; la vie déserte lentement les cadres pharaoniques. Le clergé se rattrapait en dîmes sur le peuple du contrôle exercé sur ses biens par l'administration impériale. La séparation s'accroît entre les hautes classes liées au sacerdoce et le peuple, dont la mentalité baisse. Sous l'aspect de l'ordre romain, la société se défait. L'âge d'or des Antonins n'en est plus un pour l'Égypte. Le fisc redevient abusif. Les cultivateurs endettés vont bientôt fuir les champs pour grossir, dans le désert, les bandes de hors-la-loi qui menacent les éléments restés stables de la population. Devant la difficulté de percevoir l'impôt, l'autorité en rend responsables les notables. Ceux-ci se ruinent, se refusent, entrent à leur

tour en dissidence. Rome est encore assez forte pour prévenir et dompter les révoltes. Mais elle s'est aliéné l'Égypte. Elle en tire de moins en moins de blé, parce que les pouvoirs locaux ne sont plus là pour veiller à l'irrigation.

Il n'est pas étonnant que l'Égypte, beaucoup plus liée à l'Orient qu'au temps des royaumes séparés, résista peu, au III^e siècle, à la brève invasion des troupes de Palmyre.

Puis ce furent les complications causées par le christianisme. La persécution de Dioclétien fut très violente en Égypte. En vain cet empereur cessa-t-il de considérer l'Égypte comme un domaine à mettre en coupe, et le comprit-il dans la vaste réorganisation de l'empire. Il était trop tard. Le particularisme était invétéré. Même le christianisme triomphant fut un facteur de désunion. Les patriarches d'Alexandrie prirent tout de suite de l'indépendance vis-à-vis de la Rome ecclésiastique aussi bien que de la Rome impériale. Bien plus, une bonne partie des Égyptiens se singularisaient en niant la nature humaine du Christ pour ne voir en lui que la nature divine. Sans doute cette forme monophysite convenait-elle à l'esprit simple du peuple tombé très bas. Sa condition empirait. Les petites propriétés, nombreuses encore au IV^e siècle, s'absorbent dans les grandes aux siècles suivants. Les paysans, rançonnés à la fois par les gens de l'empereur et par les rebelles, échangent leur titre de propriétaires et leur liberté contre la protection d'un maître puissant, qui agira contre les pillards, et « s'arrangera » personnellement avec les fonctionnaires impériaux. C'est de nouveau la féodalité; puis, au VII^e siècle, l'invasion perse, et l'invasion arabe. Amr, en 641, conquiert l'Égypte à l'islam et détourne vers l'Orient ses destinées.

Durant les sept siècles de la domination romaine, l'Égypte avait perdu beaucoup de son antique héritage. Le peuple est tombé dans l'ignorance et la superstition. La classe sacerdotale se complait dans un archaïsme stérile. C'est dans les restes de la classe moyenne, autrefois si active, qu'il faut chercher les esprits libres qui maintiennent en vie des éléments de la belle tradition. L'essentiel des Sagesses subsiste, puisqu'il se retrouvera dans le testament spirituel d'un père à son fils, au conte de Bedreddin Alin, des *Mille-et-une-nuits*; dans les dialogues hermétiques, et dans la règle de vie des monastères chrétiens.

Le testament d'un père à son fils recommande, comme Ptahhotep, la maîtrise de soi et la discrétion.

Les dialogues hermétiques, plus religieux que ne l'était dans son formalisme la religion païenne de Rome, mettent en scène l'ancien

dieu égyptien de la pensée et des lettres, Thot, et Imhotep, le grand conseiller et architecte de Djéser, divinisé et devenu, sous le nom d'Asclepios Imouthès, un des grands dieux guérisseurs de Memphis. Les propos prêtés à ces personnages tiennent de la mystique néoplatonicienne, et juive, mais beaucoup aussi de l'ancien esprit égyptien.

L'intégration de la sagesse antique à la règle des moines chrétiens élargit encore le problème. Il faut croire que la liberté de pensée, que nous avons admirée chez les sages du temps des pharaons, avait continué à s'exercer, et que cette sagesse était assez détachée de la religion finissante pour que la nouvelle pût en adopter plusieurs traits.

Le monachisme constitue ainsi l'un des legs les plus certains et les plus forts de l'Égypte ancienne au monde moderne.

L'antique religion égyptienne connaissait des reclus sacrés, qui passaient pour tenus, inspirés, par la divinité. Il y en avait sous les Ptolémées au Sérapeum de Memphis. Des Juifs, des chrétiens cherchèrent à leur tour refuge au désert, contre les persécuteurs et contre les tentations. Le christianisme, dédaigneux des préjugés sociaux, eut prise sur les transfuges qui formaient alors en marge de la société des bandes désespérées.

Mais on devine encore une autre cause à cet exode renouvelé, vague après vague, vers le désert.

Dans la vallée du Nil, les regards se lèvent d'instinct, au-dessus des eaux puissantes et des riches verdure, vers les falaises, où la pierre et le sable consumés prennent merveilleusement et répandent la lumière. Il n'est pas étonnant que des ferveurs, à toutes les époques, aient répondu à cet appel; mais il rencontrait, dans les premiers temps du christianisme, des aspirations plus frémissantes et promptes à le saisir. Les solitaires de la Thébaïde, saint Antoine, font du désert ce qu'y annonçaient les pyramides, un foyer d'activité spirituelle intense, sans rivalité de verdure ni de vie.

Le nombre grandissant des anachorètes les obligea peu à peu à se grouper, à s'organiser, quand ce n'eût été que pour leur subsistance ou leur sécurité; ils formèrent des communautés au sein desquelles la règle leur ménageait encore la solitude. Or, cette règle comporte, M. Drioton vient encore de remettre le fait en lumière, de nombreux éléments tirés des Sagesse pharaoniques. Lorsque saint Benoît emprunta aux couvents égyptiens les modèles des monastères de l'Occident, il adapta la règle à ce nouveau milieu, sans en changer beaucoup l'esprit; de sorte que toute l'Europe monastique du haut moyen âge vint chercher, sans s'en douter, à

des sources dérivées de l'Égypte antique, les judicieuses pratiques de vie en commun dont avait bien besoin pour se discipliner cette époque presque retombée à la barbarie.

Sous l'empire de Rome, l'architecture est, de tout l'art pharaonique, le seul élément resté vivant, non pas, sans doute, parce qu'il suffisait de répéter ses formules, mais parce qu'il tient le plus au fonds même du pays. Le kiosque de Trajan à Philae, imposant et gracieux, en était, avant son engloutissement, l'exemple le plus agréable. Mais les bas-reliefs qui tapissent les murs de ces temples, les hiéroglyphes qui les accompagnent, sont trop souvent ternes et mous.

La statuaire ne suit plus que de loin la tradition proprement égyptienne.

Le modelé se ressent beaucoup des modèles hellénistiques; il est cependant plus sobre. L'attitude concilie parfois avec bonheur le naturel grec et le calme retenu des anciens types égyptiens. Le détail trop marqué, l'abondance lourde qui caractérisent les productions moyennes de l'art romain se trouvent corrigées dans ces œuvres égyptiennes où, toute convention oubliée, subsiste quelque chose de l'esprit des belles époques.

Le haut relief, d'origine grecque, est rare; mais il ne suit pas dans sa complexité croissante les compositions touffues, tassées par les marbriers de Rome et d'Arles aux parois des sarcophages. Les sarcophages en porphyre de sainte Hélène et de sainte Constance, romains par les sujets et le mouvement, sont probablement égyptiens par facture, comme par la matière; cela se sent à leur composition clarifiée.

La peinture, aux trois premiers siècles de notre ère, affirme un haut caractère de gravité dans les portraits, peints à l'encaustique sur des panneaux de bois, que l'on posait souvent sur le visage des momies à la place du masque de stuc. Ces portraits, dits du Fayoum, du nom de la province où on en a retrouvé un grand nombre, révèlent l'évolution de l'art égyptien sous l'empire. Ils semblent étrangers à la tradition pharaonique; le personnage est représenté de face; le modelé s'obtient par lumière et ombre; mais le réalisme tempéré, l'intensité du regard, le maintien tranquille, composent un style qui n'est pas tout romain.

Le sentiment qui s'en dégage n'est peut-être pas non plus tout égyptien. La paix impériale avait rapproché les cultures, autrefois séparées par les oppositions politiques, d'Égypte et de Syrie. Elles ont agi l'une sur l'autre. Il est difficile de délimiter l'influence de l'une et de l'autre dans la lente refonte de l'art alexandrin, épris

de naturel, en un art dépouillé de l'extérieur et de nouveau réglé par des conventions qui le transposèrent hors du réel.

Cependant, les Romains transportaient chez eux de beaux ouvrages pharaoniques. Déjà les collectionneurs en demandaient à Cléopâtre, lorsque César l'eut installée à Rome. Le plus connu des amateurs romains fut l'empereur Hadrien, qui avait voyagé en Égypte; il y avait perdu son favori Antinoüs, et fondé en son honneur une ville et un temple; à son retour en Italie, il s'était constitué un décor égyptien au vallon de « Canope » dans son domaine de Tivoli.

Les monuments les plus recherchés des Romains étaient les sphinx et les obélisques. Ils plaçaient les sphinx à peu près comme il le fallait, de part et d'autre des portails; il en subsiste en cet endroit dans le palais de Dioclétien à Spalato. Peut-être une vague notion déformée du sens des lions et sphinx « Hier » et « Demain », de l'Égypte antique, à coup sûr leur ancien rôle de gardiens, en fit placer aux porches des églises et des cloîtres. L'art roman d'Italie en a laissé plusieurs exemples. Les plus connus se trouvent à Rome, dans le cloître du Latran.

Les obélisques avaient été adoptés par les empereurs, depuis Auguste, comme ornements presque obligés de la spina des cirques. Ils venaient d'Égypte ou étaient imités sur place. Pline l'Ancien savait encore qu'ils représentaient un faisceau de rayons. Les papes de la Renaissance en firent presque un symbole de l'autorité romaine. Quand Napoléon reprocha aux Romains de n'avoir pas d'arbres le long de leurs avenues, ils lui répondirent que « chez eux, on ne plantait que des obélisques ».

Le jaillissement de feu, la pureté de ces aiguilles de granit rose, dardant leurs lignes unies vers le ciel, suggèrent si bien l'esprit, que les modernes en ont orné les places publiques de l'Ancien et du Nouveau monde. Et telle est la vertu de cette forme parfaite qu'elle n'est déplacée nulle part, sauf à faire paraître contournés les monuments de goût moins pur qui l'entourent.

Dans l'Égypte même, l'architecture de tradition antique disparaît avec le paganisme. La construction des monastères coptes ne reprend que peu d'éléments, comme la corniche égyptienne au-dessus d'un portail, à l'architecture des temples du pays. Mais les couvents coptes, bâtis en briques crues, sont moins étrangers qu'ils ne le paraissent à l'art de bâtir des pharaons; ils s'inspirent de la construction profane en briques, des palais, des maisons; leurs voûtes en berceau ne diffèrent pas de celles qui avaient été adoptées dans le pays depuis la III^e dynastie; il y a une coupole de briques

dans les dépendances du mastaba de Seneb, à Gizeh, dès la VI^e dynastie.

Peut-être certains partis viennent-ils de Syrie ou de Rome, mais, dans son ensemble, cette architecture chrétienne est bien du pays. Et cependant, nous nous y trouvons presque chez nous. C'est que notre art roman y est largement préfiguré. L'Égypte, jusqu'à l'islam, a contribué au développement de l'art occidental. Le monde impérial, malgré les particularismes, avait son unité. Quelle est la part de l'Orient syrien, de l'Égypte, de Rome, dans la réaction contre le relâchement des formes grecques de modèle classique? Le monde méditerranéen a brassé des éléments venus de toute son aire, pour constituer un style qui mérite le nom de roman.

Les humanistes de la Renaissance nous ont habitués à ne nous reconnaître de filiation que du côté des Grecs et Romains hellénisés; mais nous ne pouvons refuser l'héritage roman. Dans les deux courants sont mêlées des sources égyptiennes. Notre culture les a trop assimilées pour que nous les décelions. Mais elle a du « sang égyptien ».

Au reste, la culture pharaonique a droit à être aimée et étudiée en dehors de ses relations avec nous, pour elle-même. Sans doute a-t-elle beaucoup changé dans son évolution. Il semble cependant qu'il y ait eu un style de penser égyptien. Il s'est appliqué à des objets variables; il s'affirme plus consciemment à certaines époques. Mais il se fonde sur des constantes. Je voudrais les regrouper pour conclure, et en dégager l'esprit de la culture égyptienne.

CHAPITRE XXV

L'esprit de la culture égyptienne.

L'Égypte est plus près de l'éternel que les autres pays : son fleuve régulier, le vert égal de ses palmes, les bancs de ses falaises, le désert de part et d'autre, composent un paysage sans surprise, d'une rigueur continue sous le soleil. Il n'est pas étonnant que les hommes s'y soient formés très tôt à sentir l'absolu. Il leur est apparu sous l'aspect de *Maât*, la Vérité-Justice. Cette double traduction cerne l'idée foncière de Justesse. *Maât* commande la juste distribution et rétribution. Elle n'est pas la fatalité, mais la Loi, par laquelle le monde est un tout cohérent. Bien que représentée comme une déesse, elle est restée, à travers toutes les figurations concrètes, une abstraction. Elle est intérieure à la divinité, qui tient d'elle son principe de vie. Sur le plan de l'absolu, elle est Vérité. Dans le temps et l'espace, elle devient Justice.

Les Égyptiens avaient défini la Connaissance, *Sia*, qui permet de la saisir. L'être premier, doué de cette Connaissance, est le Dieu Grand. Il n'est pas possible de savoir si cette notion d'un dieu suprême, échappant aux définitions, est originelle ou si elle s'est dégagée de réflexions sur des dieux autrefois plus caractérisés. Les croyants tiendront pour la première hypothèse, les autres pour la seconde. Au cours de l'histoire, le dieu grand a été identifié tantôt à tel dieu, tantôt à tel autre, suivant les préférences des époques ou des écoles théologiques. Mais nous avons le droit de considérer un dieu moins personnel au-dessus des autres dans toute la pensée religieuse de l'Égypte. Ce dieu premier entre dans le domaine de l'espace et du temps par la création.

D'après l'une des versions les plus respectées, la création s'est faite par une impulsion du Cœur de la divinité, du milieu de l'océan primordial où tout le possible est en suspens. Un tertre a émergé, duquel le dieu, se créant lui-même, a ordonné, par le pouvoir de la Langue, la structure du monde; et il l'a conçue selon sa Connaissance de la Vérité-Justice, qui fait son Autorité. Sous les mots concrets de Cœur et de Langue, sont déjà désignés, on le voit, l'Esprit et le Verbe suscité par lui.

Dieu ne peut créer que lui. Des dieux aux hommes, aux plantes et aux rochers, il a projeté des millions de formes, Devenirs de lui seul. Et il continue à créer.

Le monde est désormais une force en action. L'Être se mue en Devenir. Le drame commence. Les dieux mêmes ne peuvent espérer l'éternité étale, qui est au-dessus de la création. Leur lot est une pérennité contrariée. La lumière du soleil et des étoiles, le jaillissement saisonnier de la végétation, tout ce qui donne le choc d'une présence profonde, et qui témoigne le mieux de la divinité, est sujet au déclin, à la disparition, à la mort. Il faut que les dieux l'acceptent. Car la mort est la condition de la vie. C'est dans la mort que la vie se régénère et retrouve le jeune et pur éclat de l'aurore ou du printemps. Et les dieux connaissent l'angoisse inséparable du tombeau. C'est ainsi que peut leur venir en aide le monde terrestre solidaire de leur destinée. Les rites, appris par les hommes pour mettre en œuvre les vertus de la nature, aident et soutiennent les dieux dans leur passage à travers la mort.

L'Égypte reflète le drame du monde plus nettement que les autres contrées. Elle résume l'univers en le clarifiant. Le sec et l'humide, le clair et l'obscur ne s'y prolongent pas l'un dans l'autre en passages insaisissables. Ce pays unique est fait de contrastes. Les supprimer serait le dénaturer. Devant ces antagonismes les hommes appuient par le rite la victoire des forces qui leur sont le plus amies; ce ne sont pas les mêmes pour tous; et ils savent que les forces adverses ne peuvent être considérées comme des ennemis à détruire. Il ne s'agit que de les subjuguier un moment. Leur hostilité est indispensable à l'équilibre du monde. Plutarque, dans le *De Iside et Osiride*, insiste sur ce trait de la pensée égyptienne. Horus et Seth, qui sont les plus typiques de ces parents ennemis, se complètent si bien que le pharaon les incarne tous deux. Il marque ainsi que l'harmonie comporte des oppositions. Elles se résolvent sur le plan supérieur, au sommet de l'échelle des Devenirs, dans l'unité du Dieu Grand. Les antagonismes n'échappent pas à la Vérité-Justice. Ils procèdent d'elle comme tout le reste. Les éléments en lutte peuvent être injustes et passibles de châtiments mérités, mais le combat n'est pas injuste. Il est de l'ordre de *Maât* au niveau de ce monde en devenir.

Ces vues annoncent remarquablement celles d'Héraclite d'Éphèse, aux yeux de qui la haine et l'amour étaient complémentaires, dans ce monde fait de tensions opposées, comme l'arc et la lyre.

L'Égyptien se repose aisément de son inquiétude devant les divisions en contemplant le tout cohérent de l'univers. Il y a une grandeur sage dans cette conception du monde; au sommet, dans l'éternel, la

loi de Vérité-Justice; celle-ci, principe de vie de Dieu, qui entre dans le Devenir par la création; les dieux, devenirs ramifiés de Dieu, dans le monde de l'espace et du temps où leurs combats, leur mort, répondent aux conditions de la nature.

Cette hiérarchie trouve sur terre sa réplique. Le pharaon, divin de naissance, est unique ainsi que le Dieu Grand. Sa Connaissance de *Maât* lui confère l'Autorité. Fils et représentant de chaque dieu local et secondaire, il les concilie tous dans sa seule personne. Le faisceau des devenirs de Dieu se concentre en lui avant de diverger de nouveau sur les créateurs visibles. Il a été « créé dans l'œuf » pour être « la colonne vertébrale du peuple ». Son pouvoir ne se borne pas aux vivants. Par l'octroi d'un tombeau, il donne part à une survie divine plus ou moins confondue avec la sienne. Mort lui-même, et « résorbé en celui qui l'a créé », il est encore le représentant de son peuple; le tombeau royal en est presque un tombeau collectif.

Ce caractère donne à la royauté un prestige immense, mais il lui assigne aussi de toutes-puissantes obligations. Diodore de Sicile, qui semble bien informé à cet égard (I, 69-71), et que confirment incidemment, sur plusieurs points, des textes égyptiens de toute époque, insiste sur l'assujettissement du pharaon aux lois établies. Un prêtre prie devant lui pour qu'il maintienne bonne justice. Il énumère devant lui les vertus royales; il l'exhorte, selon l'esprit de mansuétude bien caractéristique de l'Égypte, à punir moins sévèrement qu'il ne le faudrait et à se montrer plus qu'il ne le faudrait reconnaissant. Le témoignage de Diodore est d'autant plus précieux que la destruction de l'immense majorité des papyrus a pu faire croire que l'activité de l'Égypte dans le domaine juridique n'avait pas été grande. Solon, nous apprend Diodore, avait introduit dans sa constitution d'Athènes les lois égyptiennes interdisant l'esclavage pour dettes, et prescrivant le recensement régulier de la fortune privée, afin d'établir équitablement les charges.

Une pareille mesure, que nous voyons appliquée dès la première dynastie, suppose une administration très complexe et un corps de fonctionnaires, de magistrats très au fait de leur métier. Même aux époques où, soit nécessité de défense, soit réaction d'impérialisme, soit régime féodal, l'Égypte eut à combattre, l'esprit du pays fut celui que lui donnait cette société de scribes. Sans doute ne mettait-on guère en doute, dans ce milieu, la nécessité de la hiérarchie. Mais, dans ce cadre, la liberté de jugement est grande. Les moralistes éludent le polythéisme officiel. Et leur piété ignore la nécessité de passer par le roi pour aller à Dieu. Leur ferveur est laïque et directe. Ils dédaignent le formalisme. L'habitude de commander et de servir

leur a enlevé la raideur. Ils s'attachent, dans leurs réflexions et conseils, à la personne et non au rang. Ils recommandent la maîtrise de soi et la circonspection, mais non pas pour mieux tromper. Ils savent que le danger de sociétés comme la leur vient de l'envie et de la prétention, de la malveillance, de la calomnie. Aussi les blâment-ils comme très contraires à Dieu.

Cette morale est un humanisme pieux. Et elle est enjouée. Le conseiller le plus sérieux sourit et plaisante en passant. L'Égyptien préfère se réjouir du bien que se tourmenter du mal; sa poésie est d'une candeur ensoleillée; la finesse s'accommode en lui d'une simplicité d'enfant; cette fraîcheur touche parfois à l'inconséquence; elle le mène au bord des abîmes; mais peut-être aussi l'empêche-t-elle d'y tomber. Trop de sens du péché est dangereux. Le vertige de l'obsession aboutit au péché.

Ce n'est pas que l'Égyptien ignore la conscience, le dialogue avec soi-même. Il parle avec son cœur. Mais le cœur est gentil compagnon. Il est tolérant et sage.

Attentif à être bon, gaiement moqueur et facilement heureux, l'Égyptien idéal a le cœur cultivé comme l'esprit. Sa culture est même morale avant tout. Les livres de Sagesse sont les plus nombreux et les plus aimés dans sa bibliothèque.

Ces Sagesse sont écrites en vers calmes. Dans les moments de douleur et d'angoisse, ou d'exaltation, la poésie prend à peu près la forme de l'ode. Elle est plus régulière et plus hardie. Du cadre plus rigoureux jaillit l'image plus intense. Les beaux jours, les fêtes aimables de la vie, où la famille s'entoure d'amis, se relèvent d'une poésie enjouée et fleurie, amoureuse, tantôt railleuse avec ingénuité, tantôt tendre sans insistance, toujours gracieuse. Le tour en est libre et varié, mais le ton reste délicat le plus souvent, parce que l'Égyptien ne se sépare pas des siens pour festoyer. Sa femme et même ses enfants sont représentés à ses côtés. Le divertissement ne serait pas entier si le maître de maison n'avait auprès de lui, parée de fleurs et la main dans la sienne, « celle qui est dans son cœur ».

La littérature de voyage semble avoir été très prisée. Des notions de géographie étaient considérées comme indispensables.

Ceci nous amène à nous demander quelle était la part des sciences dans la culture de l'Égyptien. Diodore ne la jugeait pas très grande. Les modernes l'ont trouvée par trop insuffisante. Mais ils n'ont pas les éléments du problème. On apprécierait sans indulgence la science moderne si on ne connaissait que la clé des songes, quelques cahiers de trucs pour résoudre les problèmes d'écoliers ou tel recueil de recettes de rebouteux. En fait, les Égyptiens se posaient l'un à l'autre,

en manière de défi et par jeu, des problèmes de calcul de volumes qui embarrasseraient peut-être de fort honnêtes gens de notre temps. Construire sans erreur appréciable une pyramide suppose quelque bagage de mathématiques. Nous sommes mieux renseignés sur la médecine. On la croyait tout à fait empirique et très mêlée de sorcellerie jusqu'au moment où le papyrus chirurgical Edwin Smith révéla un traité d'une tout autre classe. Le morceau conservé expose dans un ordre suivi les lésions de la tête.

L'auteur n'a pas jugé inutile de noter ses observations sur des cas qu'il a reconnus mortels. Il constate qu'en appuyant sur un côté du cerveau mis à nu par une blessure, on affecte la mobilité du côté opposé du corps. Il parle d'écouter le cœur du malade dans son bras. Cette manière de dire « tâter le pouls » indique, sinon la connaissance de la circulation du sang, du moins la certitude d'une étroite relation vitale entre le cœur et les vaisseaux. Cette découverte doit nous rendre circonspects. Gardons-nous de fixer le niveau d'une pensée d'après les quelques bribes que le hasard nous a laissées. Le traité en question témoigne à coup sûr de curiosité désintéressée et de méthode scientifique.

Nous retrouvons la même netteté de méthode dans un exposé de la convergence des données de tous les sens vers le cœur (siège de la pensée comme du sentiment, pour l'Égyptien), et de la transmission de l'impression ou idée résultante à la langue, par quoi elle devient action.

Il est impossible de contester la méthode aux observateurs qui ont si bien défini ce mouvement physiologique et psychologique. Quelle est donc la différence de nature qui distingue la science égyptienne et la science grecque, à laquelle nous devons reconnaître une rigueur bien plus constante et sûre ? Ce n'est pas tant affaire de méthode que de méthodologie. Les Grecs ont dépassé tous leurs devanciers parce qu'ils ont raisonné sur leur raisonnement et ont su de la sorte appliquer bien plus souvent et nettement une méthode dont ils étaient plus conscients.

Il y a un domaine de la culture où le goût naturel de la clarté, le besoin inné de subordonner toute composition à un dessein prépondérant, se fait jour pleinement chez l'Égyptien : c'est le domaine des arts plastiques.

L'architecture religieuse et funéraire se voulait éternelle. Et sous l'Ancien Empire, où régnait le sens de l'éternel, la construction l'a exprimé sans ambages. Les pyramides de Dahchour et de Gizeh représentaient le faisceau de rayons sur lesquels le roi redevenu dieu remontait vers sa haute origine ; et la convergence infaillible des

arêtes et des plans entraîne en effet tout notre regard dans son splendide essor; c'est là un mouvement qui nous élève sur l'échelle des devenir. Mais le calme profond de cette montée, l'accord entre cet angle immense et sa base implantée au désert, composent une harmonie qui dépasse l'élévation. Elle est au-dessus des devenir; sa plénitude est de l'éternel.

La statuaire, plus engagée par son sujet dans le temporel, le domine cependant. Quel moyen de nous tenir au quotidien devant ces beaux corps d'architecture, épurés de l'accident et du particulier comme des colonnes, tandis que l'intelligence, la vie intense de la physiologie, nous font voir ce que regardent ces statues : une perspective temporelle si étendue qu'elle suggère l'éternité où elle semble se perdre. Et cela sans appel au sublime, par le seul rayonnement d'une présence fraternelle. Car ces statues sont assez proches de nous pour entraîner notre sympathie, assez composées pour la détourner de son chemin coutumier, vers un horizon plus ouvert.

Les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la statuaire égyptiennes nous frappent peut-être plus par leur beauté que par leur caractère égyptien. Ce caractère est, par contre, inséparable du relief, du dessin, de la peinture. Là s'imposent des conventions qui nous sont à coup sûr étrangères. Beaucoup d'entre nous s'en laissent décourager et restent en deçà du seuil où ils seraient heureux d'admirer. Il vaut la peine de les y conduire.

Ces conventions ne sont pas des marques d'impuissance à représenter les objets tels que nous l'aurions fait, et elles ne sont pas arbitraires. Elles répondent à l'idée que l'art est un moyen de signifier ce que l'on a dans l'esprit, comme l'écriture; on ne cherche pas à donner l'illusion « d'être là ». L'Égyptien compose son dessin de traits qui définissent au mieux son sujet, même si dans la réalité ces traits ne se voient pas ensemble : dans une figure humaine, l'œil est trop parlant pour être dérobé par la perspective; d'autre part, la physiologie s'accuse mieux de profil que de face. La carrure indique la force de l'homme, elle se découpe mieux sur le fond que les épaules fuyant le profil. Les pieds, vus de face, se perdraient en un raccourci confus; ils n'ont de contour que de profil. L'Égyptien a donc choisi tous ces éléments, et d'autres, sous leur aspect le plus clair, et il en a construit une silhouette significative de son modèle, avec un tel sens de l'harmonisation, d'ailleurs, que le composé est d'une fière élégance. L'ordonnance d'une scène se conçoit selon le même principe. Le relief du couronnement de Ramsès II, par exemple, à la salle hypostyle de Karnak, ne comporte aucun trait de réalité, les gestes et les personnes sont également impossibles. Mais

pouvait-on mieux rendre l'heureuse exaltation de l'Égypte à voir sur le trône des dieux leur héritier, renouant avec eux le pacte d'où allait découler tout le bien du pays? L'élan des divinités qui apportent les tiares culmine admirablement au front du souverain, déjà couronné de la tiare composite, qui affirme sa nouvelle qualité de roi.

De même, les gestes du rituel, qui simulent pour une statue divine tous les gestes des serviteurs désignés pour laver, habiller, nourrir leur maître, pourraient tomber dans le terre à terre, si le dépaysement des conventions ne faisait de leur représentation précisément ce qu'elle doit être : un symbole. Le spectateur saisit d'emblée que le geste n'est rien par lui-même, que sa portée est tout. La transposition a mué en acte religieux ce qui était du quotidien.

Cette transmutation est-elle si éloignée de notre art? N'est-elle pas celle de la poésie? ou de la tragédie classique? Là aussi un langage sans vraisemblance expose des situations si exceptionnelles que nous devrions refuser d'y croire. Mais c'est justement l'impossibilité d'ajouter foi aux réalités extérieures qui nous permet, tout seuil franchi, d'être présent à la vie profonde, de gagner le foyer dont l'accoutumance journalière nous cachait le rayonnement.

Un monde pur, héroïque et tendre s'est formé aux murs des temples égyptiens. Des dieux amis prennent le roi par la main pour le mener en une « royale montée », vers le dieu suprême. Le pharaon s'avance et combat. Les déesses, participant toutes de l'inquiète sollicitude d'Isis pour leurs époux divins, toujours menacés par la mort, lèvent la main vers eux, prêtes à secourir. Mais leur visage ne trahit rien de momentané. Les douleurs, les efforts se sont résorbés dans une expression plus haute. Les attitudes forment un chœur adorable. Ces contours humains, embellis déjà pour incarner des dieux, entrent dans une harmonie qui n'est plus du devenir. L'art égyptien remplit merveilleusement le but de l'art; il nous rend l'éternel abordable. La douceur de ces inflexions nous surprend sans défense; elle nous a détachés du monde sans nous le laisser sentir; elle nous entraîne aussi en une royale montée. Sans intervention de notre intelligence, nous voici au cœur de l'intelligence. Nous saisissons ce qui était à comprendre.

S'il faut un peu d'initiation pour entrer dans l'esprit de l'art plastique de l'Égypte, la récompense est haute. C'est l'un des aspects de cette culture qui nous est le plus présent, et qui doit nous éclairer sur les autres. Platon dut l'aimer. On sait que l'art archaïque, pétri de conventions, lui paraissait très supérieur à l'art qui se prétend naturel. Les hellénistes n'admettent pas volontiers que Platon ait voyagé en Égypte, ni surtout qu'il ait trouvé à y apprendre. Il

paraît cependant difficile que les prêtres d'Héliopolis aient osé montrer la chambre où il aurait séjourné dix ans parmi eux s'il n'avait été de notoriété courante qu'il y fût tout au moins passé. Quoi qu'il en soit, l'art égyptien répond, semble-t-il, à ce qu'il exigeait de l'art. Il ne sacrifie rien pour plaire. Il ignore l'effet. Il évoque le conseil des sages égyptiens, de se taire et de se confier à Dieu. Il s'enveloppe d'une zone de silence. Il ne se donne pas pour violent ni profond. Nous croyons n'avoir à aimer en lui qu'un goût exquis. Mais son charme va plus loin. Il nous mène à l'absolu par surcroît. Il nous révèle tout uniment ce bien inattendu, qui est peut-être, au fond de tout grand art, sa finale raison d'être, l'éternel rendu délicieux.

BIBLIOGRAPHIE

Un livre de cet ordre ne comporte pas une bibliographie très détaillée. Je ne cite que des ouvrages généraux, récents ou non encore remplacés, et particulièrement ceux qui sont écrits en français puisque la *Collection Lebègue* s'adresse à un public de langue française. Les bibliographies de ces livres-là permettront d'ailleurs de retrouver les études plus détaillées ou écrites en d'autres langues. J'en ai cité aussi, quand elles traitent de questions pendantes ou lorsqu'elles m'ont servi à établir la traduction des textes. Je n'ai cependant mis aucune indication concernant les poèmes lyriques; le lecteur pourra les trouver dans mon livre sur *La poésie égyptienne*, Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, Bruxelles, 1949.

HISTOIRE

- WEILL (R.). — *Bases, méthodes et résultats de la chronologie égyptienne*, Paris, 1926.
- SCHAEFFER (Cl.). — *Stratigraphie comparée et chronologie de l'Asie occidentale ancienne*, Paris, 1948.
- GOOSSENS (G.). — *La revision de la chronologie mésopotamienne et ses conséquences pour l'histoire orientale*, dans *Museon*, t. LXI, 1948, 1-2.
- PETRIE (Flinders), MAHAFFY (J. P.), MILNE (J. G.). — *A History of Egypt*, 5 vol., London, 1924.
- BREASTED (J. H.). — *Ancient records of Egypt*, 5 vol., Chicago, 1906-1907.
- MORET (Al.). — *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, 1926.
- PIRENNE (J.). — *Histoire des institutions et du droit privé de l'ancienne Egypte*, 3 vol., Bruxelles, 1932-1935.
- PIRENNE (J.). — *Les trois cycles de l'histoire juridique et sociale de l'ancienne Egypte*, dans *Etudes d'histoire dédiées à la mémoire de Henri Pirenne*, Bruxelles, 1937.
- CAPART (J.) et CONTENAU (G.). — *Histoire de l'Orient ancien*, Paris, 1936.
- DRIOTON (Et.) et VANDIER (J.). — *L'Egypte* (Clio), Paris, 1946.

- VERCOUTTER (J.). — *L'Égypte ancienne (Que sais-je?)*, Paris, 1947.
- ERMAN (Ad.) und RANKE (H.). — *Aegypten und aegyptisches Leben im Altertum*, Tübingen, 1923.
- JÉQUIER (G.). — *Histoire de la civilisation égyptienne*, Paris, 1930.
- MONTET (P.). — *La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès*, Paris, 1946.
- LEFEBVRE (G.) et autres auteurs. — *Égypte*, dans *L'Amour de l'Art*, XXVIII^e année, n^o III, séries 34, 35, 36.
- WINLOCK (H. E.). — *The rise and fall of Middle Kingdom in Thebes*, New York, 1947.
- POSENER (G.) et VAN DE WALLE (B.). — *Princes et pays d'Asie et de Nubie*, Bruxelles, 1940.
- SEELE (K.). — *The coregency of Ramses II with Seti I and the date of the great hypostyle hall at Karnak*, Chicago, 1940.
- GARDINER (Sir Al.). — *Ramesside administrative documents*, Oxford, 1948.
- JANSSEN (J.). — *Ramsès III*, Leiden, 1948.
- GARDINER (Sir Al.). — *The Wilbour papyrus*, 2 vol., Oxford, 1948.
- HOMBERT (M.). — *Hérodote, l'Égypte ancienne*, Bruxelles (*Collection Lebègue*), 1943.
- JOUGUET (P.). — *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation du monde antique*, Paris, 1926.
- CARN (W. W.). — *La civilisation hellénistique*, trad. de l'anglais, Paris, 1934.
- PRÉAUX (Cl.). — *L'économie royale des Lagides*, Bruxelles, 1939.
- PRÉAUX (Cl.). — *Les Grecs en Égypte*, Bruxelles (*Collection Lebègue*), 1947.
- JOUGUET (P.). — *La vie municipale dans l'Égypte romaine*, Paris, 1911.
- JOHNSON (A. C.). — *Roman Egypt*, Baltimore, 1936.
- BRECCIA (E.). — *Egitto greco e romano*, Napoli, 1940.
- Pour les rapports avec l'Orient, prendre comme guide :
- CONTENAU (G.). — *Manuel d'archéologie orientale*, Paris, 4 vol., 1927-1947.
- GOOSSENS (G.). — *L'art de l'Asie antérieure ancienne*, Bruxelles (*Collection Lebègue*), 1948.

RELIGION

- BREASTED (J. H.). — *Development of Egyptian religion and thought*, New York, 1912.
- KRISTENSEN (W. Br.). — *Het leven uit den dood*, Haarlem, 1926.

- VANDIER (J.). — *La religion égyptienne*, Paris (Mana), 1944.
- FRANKFORT (H.). — *The intellectual adventure of ancient man. An essay on speculative thought in the ancient Near East*, Chicago, 1946.
- FRANKFORT (H.). — *Kingship and the gods*, Chicago, 1948.
- SAINTE FARE GARNOT (J.). — *La vie religieuse dans l'Égypte ancienne*, Paris, 1948.
- DESROCHES-NOBLECOURT (Ch.). — *Les religions égyptiennes*, extrait de l'*Histoire générale des religions*, Paris, Quillet, 1948.
- JUNKER (H.). — *Die Götterlehre von Memphis...*, Berlin, 1940.
- FRENKIAN (Ar. M.). — *L'Orient et les origines de l'idéalisme subjectif*, t. I : *La doctrine théologique de Memphis*, Paris, 1946.
- JUNKER (H.). — *Der sehende und blinde Gott*, München, 1942.
- DRIOTON (Et.). — *Paganisme égyptien et monachisme*, dans *Revue des conférences françaises en Orient*, décembre 1948.
- DRIOTON (Et.). — *Le monothéisme de l'ancienne Égypte*, dans *Cahiers d'histoire égyptienne*, janvier 1949, pp. 149-168.
- DRIOTON (Et.). — *Le jugement des âmes dans l'ancienne Égypte*, Édition de la Revue du Caire, 1949.
- DE BUCK (A.). — *De egyptische voorstellingen betreffende den Ærheuvel*, Leiden, 1922.
- LEFORT (L. Th.). — *Les vies coptes de saint Pakhôme*, Louvain, 1943.

LITTÉRATURE

- ERMAN (Ad.). — *Die Literatur der Aegypter*, dernière édition, 1932.
- ERMAN (Ad.) and BLACKMAN (Aylw. M.). — *The literature of the ancient Egyptians*, London, 1927.
- MURRAY (M.). — *Egyptian religious poetry*, London, 1949.
- LEXA (Fr.). — *Enseignements moraux généraux des anciens Égyptiens*, 3 vol., Prague, 1928.
- DRIOTON (Et.). — *Le théâtre égyptien*, Le Caire, 1942.
- MASPERO (G.). — *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*, 4^e édition, Paris, 1911.
- LEFÈVRE (G.). — *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique*, Paris, 1949.
- PEET (T. Eric). — *A comparative study of the literature of Egypt, Palestine, and Mesopotamia*, London, 1931.
- GRESSMANN (H.) und RANKE (H.). — *Altorientalische Texte zum alten Testament*, Berlin und Leipzig, 1926.
- GUNN (B.). — *The instruction of Ptah-hotep and the instruction of Kagemni : the oldest book in the world*, London, 1906.

- VOLTEN (A.). — *Zwei altaegyptische politische Schriften : Die Lehre für König Merikarê... und die Lehre des Königs Amenemhet*, Copenhague, 1945.
- DE BUCK (A.). — *La littérature et la politique sous la douzième dynastie égyptienne*, dans *Symbolae Van Oven*, Leyde, 1946.
- VAN DE WALLE (B.). — *Le thème de la Satire des Métiers*, dans *Chronique d'Égypte*, n° 43, janvier 1947, pp. 50-72.
- VAN DE WALLE (B.) et POSENER (G.). — *La transmission des textes littéraires égyptiens*, Bruxelles, 1948.
- BRUNNER (H.). — *Die Lehre des Cheti Sohnes des Duauf*, Glückstadt, 1944.
- SUYS (Em.). — *La sagesse d'Ani*, Bruxelles, 1935.
- LANGE (O.). — *Das Weisheitsbuch des Amenemope*, Copenhague, 1925.
- VAN WIJNGAARDEN (W. D.). — *Amenemope en de oudere egyptische wijsheid*, New York (A. E. Hyatt Foundation), 1934.
- WEYNANTS-RONDAY (M.). — *Le livre de sagesse d'Amenemope*, dans *Chronique d'Égypte*, n° 3, octobre 1926, pp. 50-66.
- GRIFFITH (F. Ll.). — *The teaching of Amenophis the son of Kanakht*, dans *Journal of Egyptian Archeology*, vol. 12, 1926, pp. 191-239.
- HUMBERT (P.). — *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël*, Neuchâtel, 1929.
- VOLTEN (A.). — *Texte zum demotische Weisheitsbuch*, Copenhague, 1940.

ART ET ARCHÉOLOGIE

- CAPART (J.). — *Leçons sur l'art égyptien*, Liège, 1920.
- CAPART (J.). — *La beauté égyptienne*, Bruxelles (Collection Lebègue), 1943.
- CAPART (J.). — *Le message de la vieille Égypte*, Bruxelles (Collection Lebègue), 1945.
- DESROCHES-NOBLECOURT (Chr.). — *Le style égyptien*, Paris, Larousse, 1946.
- DE WIT (C.). — *Oud egyptische kunst*, Antwerpen, 1946.
- CAPART (J.). — *Documents pour servir à l'étude de l'art égyptien*, 2 vol., Paris, 1927 et 1931.
- LANGE (K.). — *Aegyptische Kunst*, Berlin, s. d.
- STEINDORFF (G.). — *Egypt*, New York, s. d.
- RANKE (H.). — *The art of ancient Egypt*, Vienne et Londres (Phaidon), 1936.
- ROBICHON (Cl.) et VARILLE (Al.). — *En Égypte*, Paris, 1937.

- DAVIES (Nina M.). — *Ancient Egyptian paintings*, 2 vol., Chicago, 1936.
- GORDON-CHILDE (V.). — *L'Orient préhistorique*, trad. E. J. LÉVY, Paris, 1935.
- SCHARFF (Al.). — *Die Frühkulturen Ägyptens und Mesopotamiens*, Leipzig, 1941.
- SAAD (Z. Y.). — *Royal excavations at Saqqara and Helwan*, Le Caire, 1947.
- CAPART (J.) et WERBROUCK (M.). — *Memphis*, Bruxelles, 1930.
- SMITH (W. S.). — *Egyptian sculpture and painting in the Old Kingdom*, London, 1946.
- JÉQUIER (G.). — *Temples memphites et thébains*, Paris, 1920.
- LAUER (J. Ph.). — *Le problème des pyramides d'Égypte*, Paris, 1948.
- EDWARDS (I. E. S.). — *The pyramids of Egypt*, New York, 1947.
- REISNER (G. A.). — *A history of the Giza necropolis*, Cambridge, 1942.
- EVERS (H. G.). — *Staat aus dem Stein*, München, 1929.
- WINLOCK (H. E.). — *Excavations at Deir el Bahri*, New York, 1942.
- WERBROUCK (M.). — *Le temple de Hatshepsout à Deir el Bahari*, Bruxelles, 1949.
- CAPART (Jean) et WERBROUCK (M.). — *Thèbes*, Bruxelles, 1925.
- CARLIER (Ach.). — *Thèbes*, Paris, 1948.
- JÉQUIER (G.). — *Temples ramessides et saïtes*, Paris, 1922.
- MONTET (P.). — *Tanis, douze années de fouilles...*, Paris, 1943.
- MONTET (P.). — *La nécropole des rois tanites*, dans *Kémi*, t. IX, 1942.
- MONTET (P.). — *Les constructions et le tombeau d'Osorkon II à Tanis*, Paris, 1947.
- VAN WIJNGAARDEN (W. D.). — *De egyptische monumenten in de oase El-Khargeh*, Leyde, 1940.
- WINLOCK (H. E.). — *The temple of Hibis in El Khargeh oasis*, New York, 1941.
- FAKHRY (A.). — *Recent explorations in the oases...*, Le Caire, 1942.
- JÉQUIER (G.). — *Temples ptolémaïques et romains*, Paris, 1924.
- MIEDEMA (R.). — *Koptische kunst*, Amsterdam, 1929.
- CLARKE (Somers). — *Christian antiquities in the Nile valley*, Oxford, 1912.
- DUTHUIT (G.). — *La sculpture copte*, Paris, 1931.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- PLANCHE I. — Panneau de bois de Hésy-Râ (III^e dynastie).
— II. — Les pyramides de Gizeh (IV^e dynastie).
— III. — Le temple bas de Khéphren (IV^e dynastie).
— IV. — Relief du mastaba de Ti (V^e dynastie).
— V. — Tête présumée d'Amenemhat III, pectoral de Sésostris II (XII^e dynastie).
— VI. — Calices de faïence du Nouvel Empire.
— VII. — L'atelier des ébénistes de Rekhmirâ, peinture murale du temps de Thoutmès III.
— VIII. — Le pylône du temple de Khonsou, à Karnak (Nouvel Empire).
— IX. — Piliers à seize pans de Thoutmès III au temple d'Amon, à Karnak.
— X. — Peinture de l'hypogée de Menna (règne de Thoutmès IV).
— XI. — Tête d'Aménophis IV.
— XII. — Statue de Séthi I^{er}.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	3
CHAPITRE PREMIER. — Double origine de l'Égypte	7
CHAPITRE II. — Problème de la prééminence culturelle de la Basse Égypte	10
CHAPITRE III. — Les deux premières dynasties - Les rois thinites cimentent par leur organisation l'union des deux pays	13
CHAPITRE IV. — III ^e dynastie - Djéser fonde l'empire memphite.	18
CHAPITRE V. — IV ^e dynastie - Unité classique de l'Ancien Empire.	21
CHAPITRE VI. — V ^e et VI ^e dynasties (2600? à 2300?) - Formation d'une féodalité	27
CHAPITRE VII. — Problème des rapports entre l'Égypte memphite et la Mésopotamie	34
CHAPITRE VIII. — Après l'Ancien Empire - Menaces de barbarie	37
CHAPITRE IX. — Les rois d'Héracléopolis - IX ^e et X ^e dynasties (autour de 2100)	39
CHAPITRE X. — Le Moyen Empire (2050?-1770?) - Victoire de Thèbes - XI ^e et XII ^e dynasties.	42
CHAPITRE XI. — Problème des rapports entre l'Égypte du Moyen Empire et la Mésopotamie	47
CHAPITRE XII. — Les Hyksos en Égypte	49
CHAPITRE XIII. — Nouvel Empire - Première phase de la XVIII ^e dynastie - Apogée de l'empire thébain	51
CHAPITRE XIV. — Aménophis IV instaure un monothéisme (milieu du XIV ^e siècle).	57

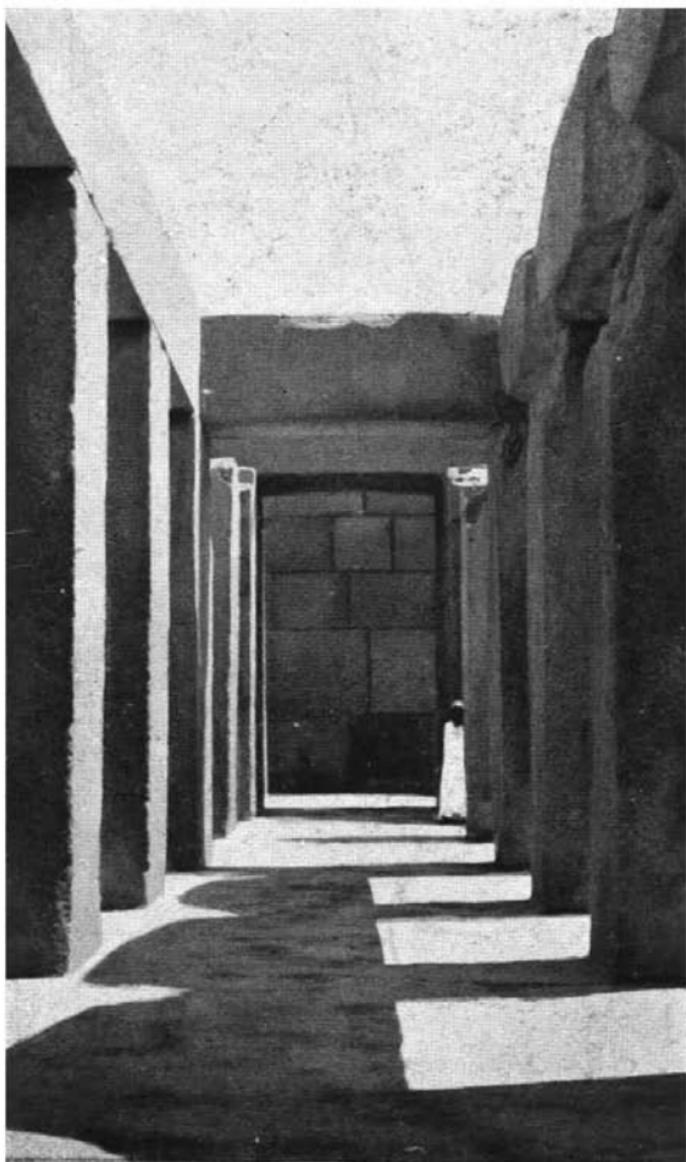
	Pages
CHAPITRE XV. — Dernière phase de la XVIII ^e dynastie - Restauration de la religion traditionnelle.	62
CHAPITRE XVI. — XIX ^e dynastie - Redressement militaire - Glissement à la féodalité (fin du XIV ^e s. au début du XII ^e)	63
CHAPITRE XVII. — Problème de l'Exode	71
CHAPITRE XVIII. — XX ^e dynastie (XII ^e siècle) - L'Égypte sauvée par Ramsès III des peuples de la mer	73
CHAPITRE XIX. — La royauté tanite - Féodalité de plus en plus morcelée - Maintien de la culture.	76
CHAPITRE XX. — La domination éthiopienne.	82
CHAPITRE XXI. — Renaissance saïte (VII ^e et VI ^e siècles). . .	84
CHAPITRE XXII. — Basse Epoque - Domination perse et révoltes nationales (525-333)	86
CHAPITRE XXIII. — Égypte ptolémaïque (333-30 av. J.-C.).	87
CHAPITRE XXIV. — Fin de l'Égypte antique.	91
CHAPITRE XXV. — Esprit de la culture égyptienne.	97
BIBLIOGRAPHIE	105
TABLE DES ILLUSTRATIONS	111
TABLE DES MATIÈRES :	113



Panneau de bois de Hésy-Râ, III^e dynastie,
Musée du Caire (d'après QUIBELL).



Pyramides et nécropole de Gizeh, de gauche à droite, Khéops, Khéphren et Mycérinus
 (Photo aérienne d'après The Valley of the Nile, 1926-1927).



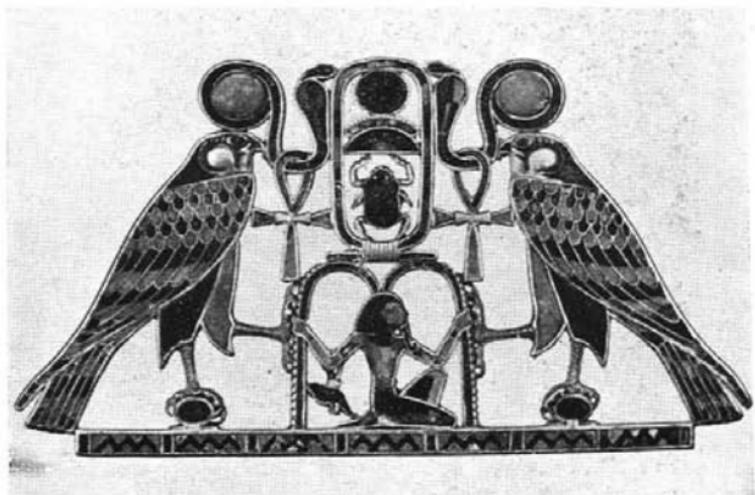
Temple de la vallée, d'où montait le couloir conduisant au temple funéraire de Khéphren, Gizeh (photo P. GILBERT).



Passage à gué, relief du mastaba de Ti, à Saqqarah, V^e dynastie (photo DAUMAS).



Tête d'une statue présumée d'Amenemhat III,
provenant de Bubaste
(Musée du Caire, d'après H. EVERS).



Pectoral de Sésostris II, provenant de Lahoun,
Musée métropolitain de New-York (photo du Musée métropolitain).



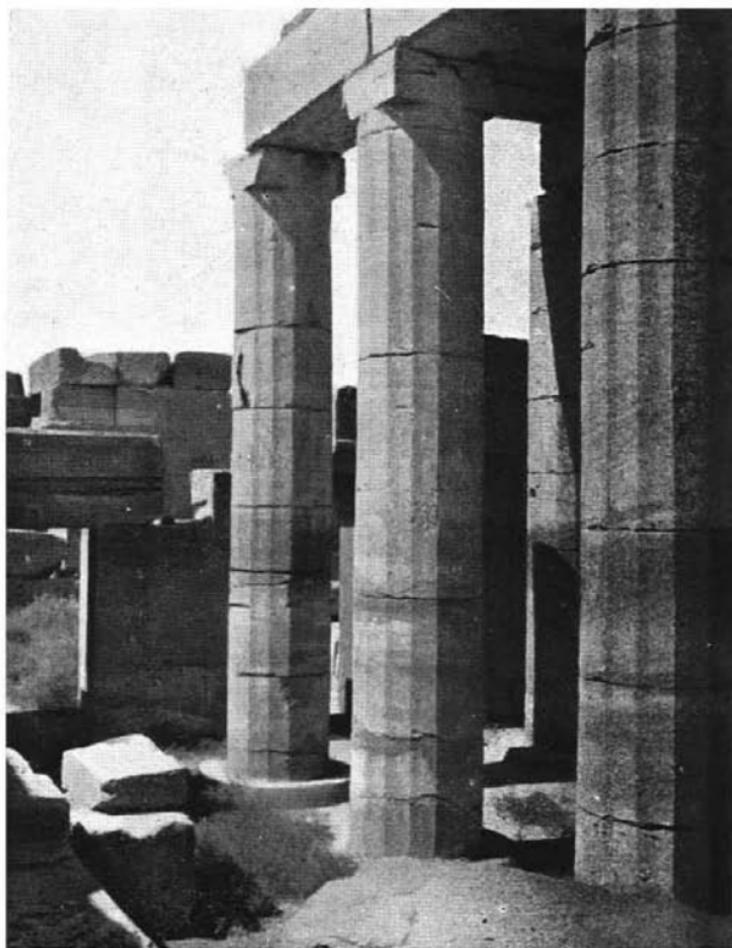
Calices de faïence bleue en forme de fleurs de lotus,
ancienne collection Mac Gregor (d'après H. WALLIS).



Atelier d'ébéniste, peinture de l'hypogée de Rekhmirâ, à Thèbes, sur la rive gauche (d'après W. WREZINSKI).



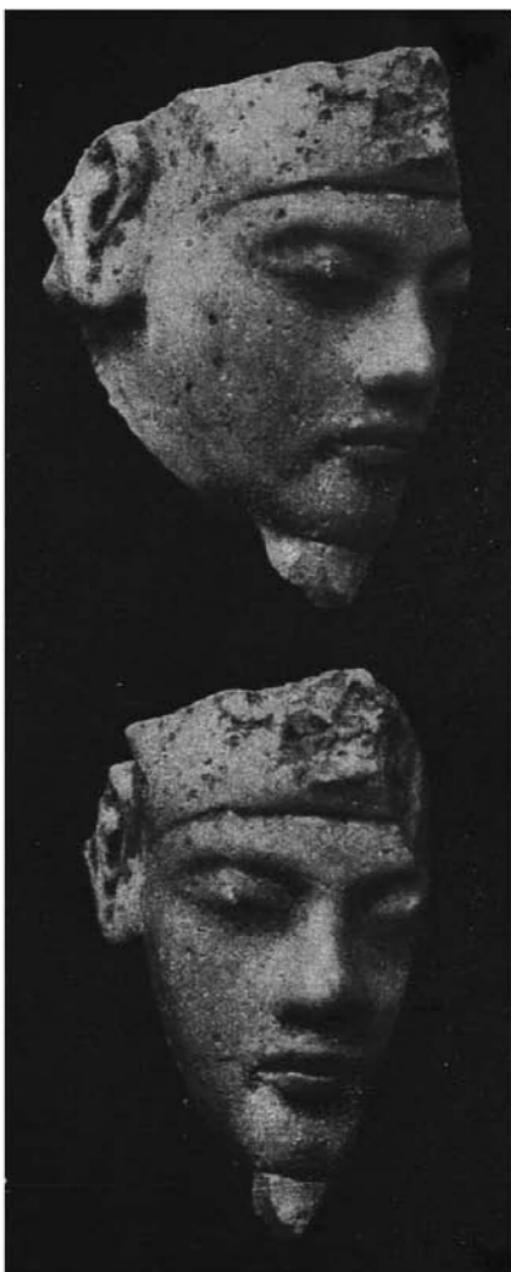
Pylône du temple de Khonsou à Karnak, Nouvel Empire
 (d'après *Architectural Review*, août 1922).



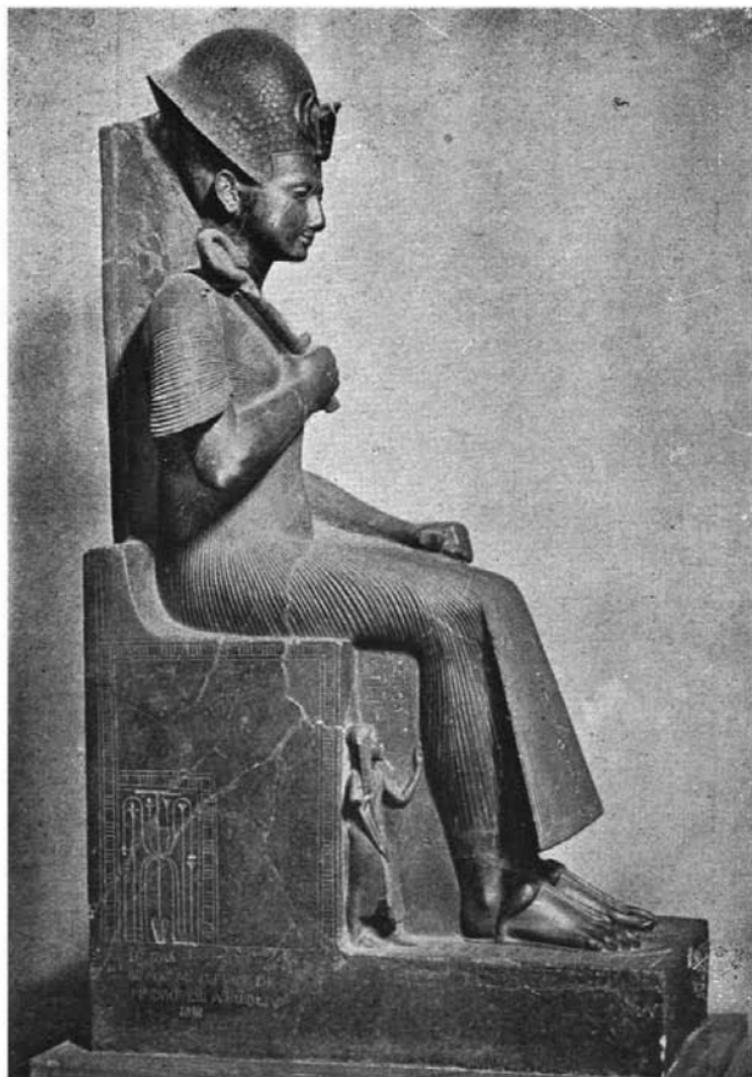
Piliers de Thoutmès III à Karnak (*photo P. GILBERT*).



La femme et les filles de Menna, peinture de son hypogée, à Thèbes, sur la rive gauche (photo Flinders PETRIE).



Deux aspects
 d'une tête de statuette d'Aménophis IV,
 Musée du Cinquantenaire, à Bruxelles
 (photo du Musée du Cinquantenaire).



Statue de Ramsès II (ou plutôt de Séthi I^{er}), Musée de Turin
(photo A. Anderson, Rome).

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, ci-après dénommées « copies numériques », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

La mise à disposition par les Bibliothèques de l'ULB de la copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert a fait l'objet d'un accord avec les ayants droit de Pierre Gilbert, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici. Les ayants droit de Pierre Gilbert auront pris le soin de conclure un accord avec les tiers, et spécialement des éditeurs, ayant encore à ce jour des droits sur les œuvres de Pierre Gilbert, afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent [gratuitement](#) à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'une ou plusieurs copie(s) numérique(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.